PRESENTED TO
THE REDPATH LIBRARY
McGILL UNIVERSITY
FROM THE
ALICE E. REDPATH FUND

M1. Bd1. Boulainvilliers.
IV.26

La premiere partie de ce Manuscrit contient la vie de Spinosa par Lucas son disciple./.

La seconde partie contient la traduction des oeuvres posthumes de Spinosa par Boulainvilliers en deux parties sous le titre de Refutation, qui n'est qu'un titre spécieux./.

La troisieme partie contient enfin L'esprit de Spinosa; ouvrage tres fort, et qui n'a jamais eté imprimé./.

100
under Spinoza

# Essay de Metaphisique

Dans le Principe de B.xxx de Spinosa en deux Parties, par Boulainvilliers.

---

La vie de Spinosa par Lucas.

---

L'Esprit de Spinosa. Cet Ouvrage n'a point été imprimé et conséquemment est un objet de Rareté.

---

# La Vie de Benoit de Spinosa, Par Lucas son Disciple ./.

Nostre Siecle est fort esclairé Mais il n'en est pas plus equitable a l'Esgard des grands hommes, quoyqu'il leur doive ses plus belles lumieres et qu'il en profite heureusem.t, il ne peut souffrir qu'on les loüe soit par envie soit par ignorance, et il est surprenant qu'il se faille cacher pour escrire leur vie comme on fait p.r commettre un Crime; particulierement si ces grands hommes se sont rendus celebres par des voies extraordinaires et inconnues aux ames Communes, Car alors sous

385065

pretexte de faire honneur aux opinions
receues quoy qu'absurdes et ridicules, ils
deffendent leur ignorance a quoy ils
sacrifient les plus saines lumieres de la
raison & pour ainsi dire la verité meme.
Mais quelque risque que l'on coure dans
une carriere si epineuse, j'aurois bien peu
profité de la philosophie de ce grand homme
dont j'entreprens d'escrire la vie et les
maximes si je craignois de m'y
engager. Je crains peu la furie du peuple,
ayant l'honneur de vivre dans une
republique qui laisse a ses sujets la liberté
des sentiments & ou les souhaits memes
seroient inutiles pour estre heureux, si
les personnes d'une probité eprouvée y
estoient veües sans jalousie.
Que si cet ouvrage que je consacre a
la memoire d'un illustre amy n'est pas
approuvé de tout le monde, il le sera
pour le moins de ceux qui n'aiment que
la verité, & qui ont quelque sorte d'aversion

pour le vulgaire impertinent.

# Baruch de Spinosa

estoit d'Amsterdam la plus belle ville de l'Europe et d'une naissance fort mediocre, Car son pere qui estoit juif et Portugais n'ayant pas le moyen de le pousser dans le commerce resolut de luy faire apprendre les lettres hebraiques. Cette sorte d'estude qui est toute la science des juifs n'estoit pas capable de remplir un Esprit brillant Comme le sien il n'avoit pas quinze ans qu'il formoit des difficultés, que les plus doctes d'entre les juifs avoient de la peine a resoudre. Et quoy qu'une jeunesse si grande ne soit guerres l'aage de discernement, il en avoit assés pour s'appercevoir que ses doutes embarassoient le Maistre. de peur de l'irriter il feignoit d'Estre satisfait de ses reponses. Se contentant de les escrire pour s'en

servir en temps et lieu.
Comme il ne lisoit que la bible il se rendit bientost capable de n'avoir plus besoin d'interpretes. il y faisoit des reflexions si justes que les Rabins ne repondoient qu'a la maniere des ignorans qui voiant leur raison a bout imposent a ceux qui les pressent trop d'avoir des opinions peu conformes a la religion; un si bizarre procedé luy fit comprendre qu'il estoit inutil de s'informer de la verité. Le peuple ne la connoist point, d'ailleurs en croire aveuglement les livres les plus autentiques, c'est, disoit il, trop aimer les vieilles erreurs. il se resolut donc de ne plus consulter que luy meme, mais de n'espargner aucun soin pour en faire la decouverte; il falloit avoir un Esprit grand et d'une force Extraordinaire pour Concevoir au dessous de vingt ans un dessein de

Cette importance. En effet il fit bientost voir qu'il n'avoit rien entrepris temerairem.t Car Commençant tout de nouveau a lire l'escriture, il en perça l'obscurité, en developant les mysteres & se fit jour au travers des nuages derriere lesquels on luy avoit dit que la verité estoit cachée.
Apres l'examen de la Bible il lut & relut le Talmud, avec la meme exactitude, & comme il n'y avoit personne qui l'egalast dans l'intelligence de l'hebreu, il n'y trouvoit rien de difficile, ny rien aussi qui le satisfit, mais il estoit si judicieux qu'il laissa les pensées avant que de les approuver. Cepend.t Mortira homme celebre entre les Juifs, & le moins ignorans de tous les Rabins de son temps, admiroit la Conduite & le genie de son disciple, il ne pouvoit comprendre qu'un jeune homme fut si modeste avec tant de penetration, pour

Le connoistre a fonds il l'Esprouva en toute maniere, et avoüa depuis qu'il ne trouvoit rien a redire tant en ses moeurs qu'en la beauté de son Esprit; l'approbation de Morhine augmentant la bonne opinion que l'on avoit de son disciple, ne luy donnoit point de Vanité, tout jeune qu'il estoit, par une prudence avancée, il faisoit peu de fonds sur l'amitié et sur les loüanges des hommes.
D'ailleurs l'amour de la verité estoit si fort sa passion dominante qu'il ne voioit presque personne, mais quelque precaution qu'il prit, il y a des rencontres ou l'on ne peut honnestement les eviter, quoy qu'elles soient souvent dangereuses. Entre les plus avant a lier commerce avec luy, deux jeunes hommes qui se disoient ses plus particuliers amis, le conjurerent de leur dire ses veritables sentiments, ils luy representerent que

quelles qu'ils fussent, il n'avoit rien a
craindre de leur part, leur curiosité
n'ayant pour but que de s'esclaircir de
leur doute. Le jeune disciple estonné
d'un discours si peu attendu, fut
quelque temps sans leur repondre, mais
se voiant pressé il leur dit en riant,
qu'ils avoient Moyse et les prophetes,
qui estoient vrays Israelites, et qu'ils
avoient decidé de tout, qu'ils les
suivissent sans scrupule s'ils estoient
veritablement Israelites. a les en
croire, repartit un de ces jeunes hommes
je ne vois pas qu'il y ait d'Estre
immateriels que Dieu, n'ait pas de
Corps, que l'ame soit immortelle, ny
que les anges soient une substance
réelle. que vous en semble, continua il,
en s'addressant a nostre disciple, Dieu
a il un Corps, y a il des Anges,
l'ame est elle immortelle. j'avoue

dit le disciple, que n'etrouvant rien d'immateriel, ny d'incorporel, dans la bible, il n'y a nul inconvenient de croire que Dieu soit un Corps Crée — d'autant plus que Dieu etant grand* — ainsi que parle le prophete, il est impossible de comprendre une grandeur sans etendue, & par consequent qu'il ne soit un Corps; pour les Esprits il est Certain que l'Escriture ne dit point que ce soient des substances réelles et permanentes, mais de simples phantomes nommés Anges, parceque Dieu s'en sert pour declarer sa volonté, de telle sorte que les Anges & toute autre sorte d'Esprits ne sont invisibles qu'à raison de leur matiere tres subtile, & diaphane, qui ne peut etre veue que comme on voit les phantosmes dans un miroir, en songe ou dans la Nuit, de meme que Jacob vit dans une echelle en dormant des Anges monter & descendre. C'est pourquoy

*Ps. 45. 2.

Nous ne lisons point que les Juifs
ayent excommuniéz les Saduccéens
pour n'avoir point cru d'Anges. —
acause que le vieux testament ne dit
rien de leur Creation. pour ce qui est
de l'ame par tout ou l'escriture en
parle, ce mot d'ame se prend simplem.t
pour exprimer la vie, il seroit inutil
de chercher dequoy appuyer son
immortalité, pour le contraire il est
visible en cent endroits, et il n'est
rien si aisé que de le prouver, Mais
ce n'est icy ny le lieu, ny le temps d'en
parler. le peu que vous en dites, repliqua
l'un des deux amis, convaincroit les
plus incredules, mais ce n'est pas
assez pour satisfaire vos amis,
a qui il fault quelques choses de plus
solides, joint que la matiere est trop
importante pour n'estre qu'effleurée.
Nous ne vous en quittons pour le

present, qu'a condition de la reprendre une autre fois. Le Disciple qui ne cherchoit qu'a rompre la conversation, leur promit tout ce qu'ils voulurent, Mais dans la suitte il evita toutes les occasions ou ils taschoient de la renoüer, et se ressouvenant que la curiosité de l'homme a rarement bonne intention, il estudia la conduitte de ses amis ou il trouva tant a redire qu'il rompit avec eux et ne voulut plus leur parler. Les amis s'estant apperceus du dessein qu'il avoit formé, se contentoient d'en murmurer entre eux, pendant qu'ils crurent que c'estoit pour les esprouver, Mais se voiant hors d'esperance de le pouvoir flechir, ils jurerent de s'en vanger, et pour le faire plus sensiblement, ils commencerent par le decrier dans l'Esprit du peuple, et dire qu'ils s'abusoient de croire que

ce jeune homme deust devenir un des pilliers de la Synagogue, qu'il y avoit plus d'apparence qu'il en seroit le destructeur, n'ayant que haine et que mespris pour la loy de Moyse, qu'ils l'avoient frequenté sur le temoignage de Morchree, mais qu'ayant reconnu que c'estoit un impie, & que le Rabin s'abusoit d'en avoir une bonne idée, son abord leur faisoit horreur.
Ce faux bruit semé à la sourdine devint bientost public, & lorsqu'ils virent le temps propre à le pousser plus vivement, ils firent leur rapport aux juges de la Synagogue, qu'ils animerent en sorte qu'ils penserent le condamner sans l'avoir entendu, l'ardeur du premier feu passée, les sacrez ministres du temple n'estant pas exempts de colere, ils le firent sommer de comparoistre devant eux; luy qui sentoit que sa conscience ne luy reprochoit rien, alla

gayement a la Synagogue, ou ses juges luy dirent d'un visage abbatu, & en hommes rongez du zele de la maison de Dieu, qu'apres les bonnes esperances qu'ils auoient conceuer de sa pieté, ils auoient de la peine à croire le mauvais bruit qui couroit de luy, qu'ils l'appelloient pour en sçauoir la verité, & que c'estoit dans l'amertume de leur coeur, qu'ils le citoient pour rendre raison de sa foy; qu'il estoit accusé du plus enorme de tous les crimes, qui est le mespris de la loy, qu'ils souhaitoient ardemment qu'il s'en pust lauer, mais que s'il estoit conuaincu, il n'y auoit point de supplice assez rude pour le punir. ensuite l'ayant conjuré de leur dire s'il estoit coupable, comme ils virent qu'il le nioit, les faux amis qui estoient presents deposerent effrontement l'auoir ouy

se mocquer des Juifs, comme de
gens superstitieux, nez et elevez dans
l'ignorance, qui ne scavent ce que c'est
que Dieu, et qui neantmoins ont
l'audace de se dire son peuple, au
mespris des autres nations. que pour
la loy elle avoit esté instituée par un
homme plus adroit qu'eux, a la
verité en matiere de politique, mais
qui n'estoit guerres plus eclairé dans
la phisique, ny meme dans la
theologie, qu'avec une once de bon
sens on en decouvriroit l'imposture,
et qu'il falloit estre aussi stupides
que les hebreux, du temps de Moyse,
pour s'en rapporter a ce galant homme.
Cela joint par ces libertins a ce qu'il
avoit dit de dieu, des Anges, et de
l'ame ebranla les Esprits et luy fit
crier anatheme avant meme que
l'accusé eut le temps de se justifier.

Les Juges poussés d'un saint zele a
venger leur loy prophanée interrogent,
pressent, intimident; a quoy l'accusé
repondit que ces grimaces luy faisoient
pitié, qu'il avoueroit ce qu'ils disoient
sur la deposition de si bons temoins,
s'il ne falloit pour le soutenir que
des raisons incontestables. Cependant
Morteira estant averty du peril ou
estoit son disciple, court a grands pas
a la Synagogue, ou ayant pris place
auprès des juges, il luy demanda
s'il se souvenoit du bon exemple
qu'il luy avoit donné, si sa revolte
estoit le prix du soin qu'il avoit
pris de son Education, et s'il ne
craignoit point de tomber entre les
mains du Dieu vivant; que le
scandale estoit deja grand, mais
qu'il estoit encore temps de se
repentir, apres que Morteira eut

Epuisé sa retorique, sans esbransler la fermeté de son disciple, d'un ton plus redoutable, et en chef de la Synagogue il le pressa de se determiner a la repentance, ou a la peine et protesta de l'excommunier s'il ne leur donnoit a l'instant des marques de sa resipiscence.

Le disciple sans s'estonner, luy repartit qu'il connoissoit le poids de ses menaces, et qu'en revanche de la peine qu'il avoit prise a luy apprendre la langue hebraique, il vouloit bien luy enseigner la maniere d'excommunier.

A ces paroles le Rabin en colere vomit tout son fiel contre luy, et apres quelques froides reproches, romp l'assemblée, sort de la synagogue et jure de n'y revenir que la foudre a la main, Mais quelque serment qu'il en fit, il ne croioit pas que

son disciple eut le courage de l'attendre; il se trompa dans ses conjectures, car la suitte fit voir que s'il estoit bien informé de la beauté de son esprit, il ne l'estoit pas de sa force.

Le temps qu'on prit de prier pour luy representer en quel abime il alloit se jetter s'estant passé inutilement on prit jour pour l'excommunier. aussitost qu'il l'apprit, il se disposa a la retraitte; et bien loin de s'en effrayer, a la bonne heure, dit il, a celuy qui luy en apporta la nouvelle, on ne me force a rien que je n'eusse fait de moy meme, si je n'avois craint le scandale, mais puisqu'on le veut de la sorte, j'entre avec joye dans le chemin qui m'est ouvert, avec cette consolation que ma sortie sera plus innocente, que ne fut celle des premiers hebreux hors de l'Egypte, quoyque ma subsistance ne soit pas mieux fondée que la leur.

Je n'en pour rien a personne di je puis me vanter, quelque injustice qu'on me fasse qu'on a rien a me reprocher; le peu d'habitude qu'il avoit depuis quelque temps avec les juifs, l'obligeam d'en faire avec les chrestiens, il avoit lié amitié avec des personnes d'Esprit, qui luy disoient que c'estoit dommage qu'il ne sceust ny grec, ny latin. quelque versé qu'il fust dans l'hebreu, dans l'Italien & dans l'Espagnol, sans parler de l'allemand, & du portugais qui estoient ses langues naturelles, il comprenoit assez de luy meme de quelle importance il luy estoit d'en trouver le moyen, n'ayant point de biens de naissance, ny d'amis de force a le pousser; Comme il y pensoit incessamment & qu'il en parloit en toute rencontre, Van den Ende qui enseignoit avec succez le grec & le latin luy offrit ses soins & sa Maison, sans exiger d'autre reconnoissance

que de luy ayder quelque temps a instruire ses ecoliers quand il en seroit devenu Capable.
Cependant Mortira irrité du mespris que son disciple faisoit de luy, & de la loy, changea son amitié en haine & gousta en le foudroyant le plaisir que les ames basses trouvent dans la vengeance.
L'Excommunication des Juifs n'a rien de fort particulier, cependant pour ne rien obmettre de ce qui peut instruire le lecteur, j'en toucheray icy les pples Circonstances; Le peuple estant assemblé dans la Synagogue, Cette Ceremonie, qu'ils appellent Herim se commence par allumer quantité de bougies Noires & par ouvrir le Tabernacle ou sont gardés les livres de la loy, apres cela le Chantre dans un lieu elevé entonne d'une voix lugubre les paroles d'execration

pendant qu'un autre chantre embouche un Cor, et qu'on renvers les bougies pour les faire tomber goute a goute dans une Cuve pleine de sang, a quoy le peuple animé d'une sainte horreur a la veue de ce Noir spectacle repond Amen. d'un ton furieux et qui temoigne le bon office qu'ils Croiroient rendre a Dieu s'ils deschiroient l'excommunié, Ce qu'ils feroient sans doute, s'ils le rencontroient en ce temps la, ou en sortant de la Synagogue. Surquoy il est a remarquer que le bruit du Cor, les bougies renversées, et la Cuve pleine de sang sont des Circonstances qui ne s'observent qu'en Cas de blasphème, que hors cela on se Contente de fulminer l'excommunication, Comme il se pratiqua a l'Egard de Mr. Spinosa qui n'estoit point Convaincu d'avoir blasphemé, mais

d'avoir manqué de respect et pour Moyse et pour la loy; l'excommunication est d'un tel poids parmy les juifs que le meilleur des amis de l'excommunié n'oseroit luy rendre service, ny meme luy parler sans tomber dans la meme peine; aussi ceux qui redoutent la douceur de la solitude, et l'impertinence du peuple, aiment mieux essuier tout autre peine que l'anatheme.

Monsieur de Spinosa qui avoit trouvé un azile où il se voioit a couvert des insultes des juifs, ne pensoit plus qu'a s'avancer dans les sciences humaines, où avec un genie aussi excellent que le sien, il n'avoit garde qu'il ne fit en fort peu de temps un progres tres considerable; cepend.t les juifs tout troublés d'avoir manqué leur coup et que celuy qu'ils vouloient perdre fut hors de leur puissance, luy imposerent un crime dont ils n'avoient pû le convaincre; je parle

des Juifs en general, Car j'en'oserois dire que Morteira et ses Collegues, tant il est vray de dire, que Ceux qui vivent de l'Autel ne pardonnent jamais, estoient ses plus grands ennemis. s'Estre Soustrait a leur jurisdiction et subsister sans leur secours c'estoient deux Crimes qui leur sembloient irremissibles. Morteira surtout, ne pouvoit goutter que son disciple et luy demeurassent dans une meme ville apres l'affront qu'il croioit avoir receu, mais Comment faire pour l'en chasser. il n'estoit pas chef de la ville, Comme il l'Estoit de la synagogue, cependant la malice est si puissante a l'ombre d'un faux Zele, que ce vieillard en vint a bout et voicy Comment il s'y prit, il se fait escorter par un Rabin de meme trempe et va trouver Les Magistrats ausquels il represente que s'il avoit excommunié M.r de Spinosa Ce n'estoit pas pour des raisons Communes, mais pour des blasphemes Execrables Contre

Moyse et Contre Dieu, il exagera l'Imposture par toutes les raisons qu'une Sainte haine suggere a un Coeur irreconciliable, et demande pour conclusion que l'accusé soit banny d'Amsterdam; a voir les manieres du Rabin et avec quel empressement il declamoit Contre son disciple, il estoit aisé de juger que c'estoit moins un pieux Zele qu'une Secrete rage qui l'incitoit a se vanger. aussi les juges qui s'en apperceurent cherchants a eluder leurs plaintes les renvoierent aux Ministres, Ceux cy les ayant examinés s'y trouuerent embarrassés de la façon que l'accusé se deffendoit ils n'y remarquoient rien d'impie, d'autre costé l'accusateur estoit Rabin, et le rang qu'il tenoit les faisoit Souuenir du leur, ~~tout~~ bien consideré ils ne pouuoient absoudre un homme que leurs Semblables vouloient perdre, sans outrager le ministere et cette raison

bonne ou mauvaise leur fit donner
leur conclusion en faveur du Rabin;
desorte que les magistrats qui n'osoient
pas les dedire pour des raisons qu'on peut
aisement deviner condamnerent l'accusé
a un exil de quelques mois.
Par ce moien le Rabinisme fut vangé;
mais il est vray que c'etoit moins
l'intention des juges que pour se delivrer
des Crieries importunes des plus facheux
de tous les hommes.
Au reste cet arrest bien loin de
nuire a Mr. de Spinoza seconda
l'envie qu'il avoit de quitter Amsterdam.
Ayant appris des sciences humaines
ce qu'un philosophe en doit sçavoir,
il pensoit a se degager de la foule
d'une grande ville lorsqu'on le vint
inquieter, ainsi ce ne fut pas la
persecution qui l'en chassa, mais
l'amour de la solitude ou il ne doutoit

point qu'il ne trouvast la verité.

Cette forte passion qui luy donnoit peu de relasche, luy fit quitter avec joye sa patrie pour un village nommé Rhinbourg, eloigné de tous les obstacles qu'il ne pouvoit vaincre que par la fuitte; il s'addonna entierement a la philosophie, Comme il y avoit peu d'autheurs qui fussent de son goust, il eut recours a ses propres meditations, estant resolu d'esprouver jusqu'ou elles pourroient s'estendre, en quoy il a donné une si haute Idée de la grandeur de son Esprit, qu'il y a asseurement peu de personnes qui ayent penetré aussi avant que luy dans les matieres qu'il a traittées, il fut deux ans dans cette retraitte, ou quelque precaution qu'il prist pour eviter tout commerce avec ses amis, les plus intimes l'y alloient voir de temps en temps

et ne le quittoient qu'avec peine.
De ces amis la pluspart estoient cartesiens; ils luy proposoient des difficultez qu'ils pretendoient ne pouvoir se resoudre que par les principes de leur Maistre. Mons.r de Spinosa les desabusa d'une erreur ou les sçavants estoient alors, en les satisfaisant par des raisons toutes opposées. mais j'admire l'Esprit de l'homme, et la force des prejugez. Ces amis retournez chez eux faillirent a le faire assommer en publiant que M.r Descartes n'estoit pas le seul philosophe qui meritast d'Estre suivy. La pluspart des Ministres preoccupez de la doctrine de ce grand homme, jaloux du droit qu'ils croyoient avoir d'estre infaillibles dans leur choix, crient contre un bruit qui les offense et n'oublient rien de ce qu'ils sçavent pour l'esteindre dans sa source, mais

quoy qu'ils fassent, le mal croissoit
de sorte qu'on estoit sur le point de voir
une guerre civile dans l'empire des lettres,
lorsqu'il fut avisté qu'on prieroit nostre
philosophe de s'expliquer ouvertement a
l'esgard de Mr. Descartes. Mr.
de Spinoza qui ne demandoit que la paix
donna volontiers a ce travail quelques
heures de son loisir et le fit imprimer
en 1664.
Dans ce ouvrage il prouva
geometriquement les deux premiere
parties des principes de Mr. Descartes,
de quoy il rend raison dans la preface
par la plume d'un de ses amis, mais
quoy qu'il ait pû dire a l'avantage de
ce celebre autheur, les partisans de
ce grand homme estant accusés
d'atheisme, ont fait depuis tout ce
qu'ils ont pû pour faire tomber la
tempeste sur nre philosophe.

Cette persecution, qui dura autant qu'il vescut, bien loin de l'esbransler le fortifia dans la recherche de la verité.

Il imputoit la plus part des vices des hommes aux erreurs de l'entendement, et de peur d'y tomber il s'enfonça plus avant dans la solitude; quittant le lieu ou il estoit pour aller a Voorburgh ou il crut estre plus en repos.

Les vrais sçavans qui le trouvoient a dire, si ce n'est qu'ils ne le voioient plus, ne mirent guerres a le deterrer et a l'accabler de leurs visites dans ce dernier village, comme ils avoient fait dans le premier. Luy qui n'estoit pas insensible au sincere Amour des gens de bien, ceda a l'inst.ce qu'ils luy firent de quitter la campagne pour quelque ville ou ils pussent le voir avec moins de difficulté. il s'habitua donc a la haie

qu'il preferoit Amsterdam, a cause que l'air y est plus sain, & il y demeura constamment le reste de sa vie.
d'abord il n'y fut visité que d'un petit nombre d'amis qui en usoient moderement; Mais cet aimable lieu n'estant jamais sans voiageurs qui cherchent a voir ce qui merite d'estre veu, les plus intelligents d'entre eux de quelque qualité qu'ils fussent auroient crû perdre leur voiage, s'ils ne luy auroient rendu visite; Et comme ses Effets repondoient a la renommée, il n'y a point eu de sçavant qui ne luy ait escrit pour estre esclaircy de ses doutes, tesmoin ce grand nombre de lettres qu'on a imprimé apres sa mort.
Mais tant de visites qu'il recevoit, tant de reponses qu'il avoit a faire aux sçavants qui luy escrivoient

de toutes parts. & ces ouvrages merveilleux qui font aujourd'huy toutes nos delices n'occupoient pas suffisamment ce grand genie. il emploioit tous les jours quelques heures a preparer des verres pour des Microscopes & des Telescopes, en quoy il excelloit de sorte que si la mort ne l'eut prevenu, il est a croire qu'il eut decouvert les plus beaux secrets de l'optique.

Il etoit si ardent a la recherche de la verité que bien qu'il eut une santé languissante & qui avoit besoin de relache, il en prenoit neantmoins si peu qu'il a eté trois mois entiers sans sortir du logis, jusques la qu'il a refusé de professer publiquement dans l'academie de heydelberg de peur que cet employ ne le troublast dans son dessein.

apres avoir pris tant de peine a rectifier son entendement, il ne se

faut pas estonner si tout ce qu'il a mis aujour est d'un caractere inimitable. Avant luy la sainte escriture estoit un sanctuaire inaccessible; tous ceux qui en avoient parlé l'avoient fait en aveugles, luy seul en parloit comme sçavant dans son traité de theologie et de politique, car il est certain que jamais homme n'a possedé si bien que luy les antiquités Iudaiques.
Quoy qu'il n'y ait point de blesseure plus dangereuse que celle de la medisance, ny moins facile a supporter, on ne l'a jamais ouy temoigner de ressentiment contre ceux qui le dechiroient. plusieurs ayant tasché de descrier ce livre par des Injures pleines de fiel et d'amertume au lieu de se servir des memes armes pour les detruire, il se contenta d'en esclaircir les Endroits

10

ausquels ils donnoient un faux sens, de peur que leur malice n'eblouit les ames sinceres. que si ce livre luy a suscité un torrent de persecuteurs, ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a mal interpreté les pensées des grands hommes et que la grande reputation est plus dangereuse que la mauvaise, il avoit si peu d'empressement pour les biens de la fortune, qu'apres la mort de Mr. De Witt qui luy donnoit une pension de deux cens francs, ayant monstré le seing de son Mecene aux heritiers, qui faisoient quelque difficulté de la luy continuer, il le leur mit entre les mains avec autant de tranquillité, que s'il eust eu des fonds d'ailleurs. Cette maniere desinteressée les faisant rentrer en eux mesmes ils luy accorderent avec joye, ce qu'ils venoient de luy refuser, et c'est sur quoy estoit fondé le meilleur de

Sa subsistance, n'ayant herité de son
pere que des affaires embrouillées,
ou plustost celles des Juifs avec
lesquels ce bon homme avoit fait
Commerce, jugeant que son fils
n'estoit pas d'humeur a demesler
leurs fourbes, l'embarasserent
en sorte qu'il aima mieux Leur
abandonner tout que de sacrifier son
repos a une esperance incertaine.
Il avoit eu si grand penchant a
ne rien faire pour estre regardé et
admiré du peuple, qu'il recommenda
en mourant de ne point mettre son
nom a sa morale, disant que les
affectations estoient indignes d'un
Philosophe. Sa renommée s'estant
tellement repandue qu'on en parloit
dans les Cercles, Monsieur le
Prince de Condé qui estoit a Utrecht
au Commencement de la guerre de 1672

Luy envoia un sauf Conduit auec une lettre obligeante pour l'Inuiter a l'aller voir, Mr. De Spinosa auoit l'Esprit trop bien tourné & sçauoit trop Cequ'il deuoit a une personne d'un si haut rang pour ignorer en Cette rencontre Cequ'il deuoit a son Altesse, mais ne quittant jamais sa solitude que pour y rentrer bientost apres, un voiage de quelques semaines le tenoit en suspend; Enfin apres quelques remises ses amis Le determinerent a se mettre en chemin, pendant quoy un ordre du Roy ayant appellé Monsieur le Prince ailleurs, Monsr. De Luxembourg qui le receut en son absence lui fit mille caresses & l'asseura de la bienueillance de son Altesse.

Cette foule de Courtisans n'estonna pas notre philosophe, il auoit une politesse plus approchante de la Cour que d'une ville de Commerce a qui il deuoit sa naissance, & dont on peut dire qu'il n'auoit ny les vices ny les

de sauter, encore que ce genre de vie fut entierement opposé a ses maximes et a son gout, il s'y assujettit avec autant de Complaisance que les courtisans memes. Monsieur le Prince qui vouloit le voir, mandoit souvent qu'il l'attendist.

Les Curieux qui l'aimoient et qui trouvoient toujours en luy quelques nouveaux sujets de l'aimer, estoient ravis que S. A. l'obligeast de l'attendre, Mais apres quelques semaines Mr. Le Prince ayant mandé qu'il ne pouvoit retourner a Utrecht, tous les curieux d'entre les françois en eurent du chagrin, Car notre Philosophe print en meme temps Congé d'eux malgré les offres obligeantes que luy fit Mr. de Luxembourg.

Il avoit une qualité que j'estime d'autant plus qu'elle est rare dans un philosophe, il estoit extremement propre, et ne sortoit jamais qu'il ne

pauvres en ses habits ce qui distingue d'ordre un honneste homme d'un pedant: Ce n'est pas, disoit-il, cet air mal propre et negligé qui nous rend sçavans, au contraire poursuivoit-il cette negligence affectée est la marque d'une ame basse, ou la sagesse ne se trouve point, et ou les sciences ne peuvent engendrer qu'impureté et corruption.

Les Richesses ne le tentoient point, mais il ne craignoit point aussi les suittes de la pauvreté, sa vertu l'avoit mis audessus de toutes ces choses, et quoy qu'il ne fut pas fort avant dans les bonnes graces de la fortune, il ne la cajolla jamais, il ne murmura aussi contre elle: Mais si sa fortune fut des plus mediocres, son ame fut des mieux pourveüe de ce qui fait les grands hommes. il estoit liberal dans une

Extreme necessité, prestant de ce peu
qu'il avoit des largesses de ses amis,
avec autant de generosité que s'il eut
esté dans l'opulence. ayant appris
qu'un homme qui luy devoit deux cent
francs avoit fait banqueroute, bien loin
d'en estre esmeu, il faut dit-il en
souriant, retrancher de mon ord.re,
pour reparer cette petite perte, c'est
a ce prix, adjouta-il, que j'achepte
la fermeté. Je ne rapporte pas cette
action comme quelque chose d'esclatant,
Mais comme il n'y a rien en quoy le
genie paroisse d'avantage qu'en ces
sortes de petites choses, je n'ay pû
l'obmettre sans scrupules. n'ayant
point eu de santé parfaite pendant
tout le cours de sa vie, il avoit appris
a souffrir des sa plus tendre jeunesse,
aussi jamais homme n'entendit il
mieux cette science. il ne cherchoit

de Consolation que dans luy meme,
et s'il estoit sensible a quelq. douleur,
c'estoit la douleur d'Autruy. Croire
le mal moins rude quand il nous est
commun avec plusieurs autres personnes,
c'est, disoit-il, une grand marque
d'ignorance, et c'est avoir bien peu de
bon sens que de mettre les peines
communes au nombre des consolations.
C'est dans cet esprit qu'il versa des
larmes lorsqu'il vit ses Concitoyens
deschirer leur pere Commun, et
quoy qu'il sceut mieux qu'homme du
monde de quoy les hommes sont capables,
il ne laissa pas de fremir a ce cruel
spectacle, d'un costé il voioit commettre
un parricide sans exemple, et une
ingratitude extreme, d'un autre il
se voioit privé d'un illustre Mecene,
et du seul appuy qui luy restoit;
c'en estoit trop pour terrasser une

ame Commune, mais une ame
comme la sienne accoutumée a
vaincre les troubles jntérieurs
n'avoit garde de succomber. Comme il
se possedoit toujours il se vit bientost
audessus de cet terrible accident, de
quoy s'estonnant un de ses amis, qui
ne le quittoit guerres; que nous serviroit
la sagesse, repartit notre philosophe,
si en tombant dans les passions
du peuple, nous n'avions pas la
force de nous relever de nous meme;
Comme il n'epousoit aucun party,
il ne donnoit le prix a pas un; il
laissoit a chacun la liberté de ses
prejugés, mais il soutenoit que la
pluspart estoient un obstacle a la
verité; que la raison estoit inutile
si on negligeoit d'en user, et qu'on
en deffendit l'usage; Quil
s'agissoit de choisir, voila, disoit-il,

les deux plus grandes et plus ord.res deffauts des hommes, la paresse et la presomption; les uns croupissent laschement dans une profonde ignorance qui les met au dessous des brutes, les autres s'elevent en tyrans sur l'Esprit des simples en leur donnant pour oracles et riuile un monde de fausses pensées. c'est la la source de ces creances absurdes dont les hommes sont infatués, ce qui les divise les uns des autres et s'oppose directement au but de la nature qui est de les rendre unis comme enfans d'une meme mere. c'est pourquoy il disoit qu'il n'y avoit que ceux qui s'estoient degagés des maximes de leurs enfances qui pussent connoistre de la verité; qu'il faut se faire d'estranges efforts pour surmonter les impressions de

Coutume & pour effacer les faulses idées dont l'Esprit des hommes se remplit, avant qu'ils soient capables de juger des choses par eux mesmes. Sortir de cet abysme estoit a son avis aussi grand miracle que de debrouiller le Cahos.
Il ne fault donc pas s'estonner s'il fit toute sa vie la guerre a la superstition, outre qu'il y estoit porté par une pente naturelle, les enseignements de son pere qui estoit homme de bon sens y avoient beaucoup contribués, Ce bon homme luy ayant appris a ne la pas confondre avec la solide pieté, & voulant eprouver son fils qui n'avoit encore que dix ans, luy donna ordre d'aller recevoir quelque argent que luy devoit une certaine vieille fme d'Amsterdam, Entrant chez elle & la

a la trouuant qui lisoit dans la bible,
elle luy fit signe d'attendre qu'elle eut
acheuée sa priere, laquelle estant finie
l'enfant luy fit sa com.on et cette
bonne vieille luy ayant compté son
argent, voila, dit elle, en luy monstrant
sur la table, ce que je doit a vostre pere,
puissiez vous un jour estre aussi
honneste homme que luy, il ne s'est
jamais escarté de la loy de Moyse,
et le Ciel ne vous benira qu'autant
que vous l'imiterez, acheuant cette
parole elle prit l'argent pour le mettre
dans le sac de l'enfant, mais luy qui
se ressouuenoit que cette femme auoit
toutes les marques de la veritable
hyppocrisie et de la fausse pieté, dont
son pere l'auoit auerty, voulut le
compter apres elle, malgré toute sa
resistance, et y trouuant a dire deux
ducatons que la pieuse veuue auoit
fait tomber dans un tiroir par une

sent fait expres au dessus de la
table, il fut confirmé dans sa pensée.
En fin du succez de cette auanture
et que son pere luy en applaudy,
il obseruoit ces sortes de jeux auec
plus de soin qu'auparauant, et en faisoit
des railleries si fines que tout le
monde en estoit surpris.
Dans toutes ses actions la vertu
estoit son objet, Mais comme il ne
s'en faisoit pas une peinture affreuse,
a l'imitation des Stoïques, il n'estoit pas
ennemy des plaisirs honnestes.
Il est vray que ceux de l'Esprit faisoient
sa principalle estude et que ceux du
corps le touchoient peu; Mais quand
il se trouuoit a ces sortes de diuertissem.^te^
dont il ne se pouuoit honnestement
dispenser, il les prenoit comme une
chose indifferente, et sans troubler la
tranquilité de son ame qu'il preferoit

a toutes les autres choses imaginables.
Mais ce que j'estime le plus en luy,
c'est qu'estant né et élevé au milieu
d'un peuple grossier qui est la source
de la superstition, il n'en ait point
sucé l'amertume, et qu'il se soit
purgé l'esprit de ces fausses maximes
dont tout le monde est infatué.
Il estoit tout a fait guery de ces opinions
fades et ridicules que les juifs ont de Dieu,
un homme qui sçavoit le fin de la
saine philosophie et qui du consentement
des plus habiles de nostre siecle, la
mettoit le mieux en pratique, un tel
homme, dis-je, n'avoit garde de
s'imaginer de Dieu ce que le peuple
s'en imagine.
Mais pour n'en croire ny Moyse
ny les prophetes, lorsqu'ils
s'accommodent, comme il dit a la
grossiereté du peuple, est-ce une

raison pour les Condamner. j'ay lu la plus part des Philosophes et j'asseure de bonne foy qu'il n'y en a point qui donnent de plus belles idée de la divinité que les escrits de Monsieur de Spinosa.
Il dit que plus nous Connoissons Dieu, plus Nous sommes Maistres de nos passions, que c'est dans cette connoiss.ce qu'on trouve le parfait acquiescement de l'Esprit, et le veritable amour de Dieu, en quoy consiste nostre salut, qui est la beatitude et la liberté.
Ce sont là les principaux points que notre Philosophe enseigne estre dictez par la raison touchant la veritable vie, et le souverain bien de l'homme. Comparez les avec les dogmes du nouveau testament et vous verrez que c'est tout la meme chose. La loy de Jesus Christ nous porte a l'amour de Dieu et du prochain, ce qui est proprement ce que la

raison nous inspire, au Sentiment de Mr. Spinosa. D'ou il est aisé d'inferer que la raison pourquoy St. Paul appelle la religion Chrestienne une Religion raisonnable, c'est que la raison la prescrit et qu'elle en est le fondement. Ce qui s'appelle religion raisonnable estant au rapport d'origene, tout ce qui est soumis a l'empire de la raison, joint qu'un des anciens peres nous atteste que nous devons vivre et agir suivt. les regles de la raison, voila les sentiments qu'a suivy notre philosophe appuyé des peres et de l'Escriture. Cependant il est cond.ne, Mais c'est apparemment par ceux que l'interest engage a parler contre la raison, ou qui ne l'ont jamais connue, je fais cette petite digression pour inciter les simples a secouer le joug des envieux et des faux scavants, qui ne pouvans souffrir la reputation des gens de bien leur

Imposent faussement d'avoir des
opinions peu conformes a la verité.
Pour revenir a Mr. Spinosa il avoit
dans ses entretiens un air si engageant,
et des comparaisons si justes, qu'il faisoit
tomber insensiblement tout le monde
dans son opinion. il estoit persuasif
quoy qu'il n'affectast de parler ny
poliment ny elegamment. il se rendoit
si intelligible et son discours estoit si
remply de bon sens que nul ne
l'entendoit qui n'en demeurast satisfait;
ces beaux talents attiroient chez luy
toutes les personnes raisonnables, et en
quelque temps que ce fust on le trouvoit
toujours d'une humeur egale et
agreable.
De tous ceux qui le frequentoient il
n'y en avoit pas un qui ne luy temoignast
une amitié particuliere, Mais comme
il n'est rien de si caché que le coeur
de l'homme, on a veu par la suitte
que la pluspart de ces amitiés

estoient feintes; Ceux qui luy estoient les plus redevables l'ayant traitté sans aucun sujet ny apparent ny veritable de la plus ingratte maniere qui se puisse imaginer. Ces faux amis qui l'adoroient en apparence le deschiroient sous main, soit pour faire leurs Cours aux puissances, qui n'aiment pas les gens d'Esprit, soit pour s'acquerir de la reputation en le chicanant. un jour ayant appris qu'un de ses plus grands admirateurs taschoit de souleuer le peuple et le Magistrat, il repondit sans emotion, ce n'est pas d'aujourd'huy que la verité Couste cher, ce ne sera pas la medisance qui me la fera abandonner.

Je voudrois bien sçavoir si l'on a jamais veu plus de fermeté et une vertu plus epurée, et si aucun de ses ennemis a jamais rien fait qui approche d'une telle moderation. Mais

de voir bien que son malheur estoit
d'estre trop bon et trop esclairé, il a
decouvert a tout le monde, ce qu'on
vouloit tenir caché, il a trouvé la
clef du sanctuaire, ou l'on ne
voioit que de vains mysteres, voila
pourquoy tout homme de bien qu'il
estoit, il n'a pû vivre en seurté;
encore que nre philosophe ne fut
pas de ces gueudeseurs qui
considerent le mariage comme un
empeschement aux exercices de l'esprit,
il ne s'y engagea pourtant pas, soit
qu'il craignit la mauvaise
humeur d'une femme, ou que l'amour
de la philosophie l'occupat tout
entier.
Outre qu'il n'estoit pas d'une complexion
fort robuste, sa grande application aidoit
encore a l'affoiblir, et comme il n'y
a rien qui desseiche tant que les
veilles les siennes estoient devenues

presque continuelles par la malignité
d'une petite fievre lente qu'il avoit contracté
dans ses ardentes meditations, si bien qu'apres
avoir langui les dernieres années de sa
vie, il la finit au milieu de sa course.
Ainsy il a vescu quarante cinq ans ou
environ estant né l'an 1632 & mort le 22
f.r 1677. que si l'on desire aussi sçavoir
quelque chose de son port & de sa façon,
il estoit d'une moyenne taille, plustost
que grand, d'une mine assez agreable &
qui engageoit insensiblement, il avoit
l'Esprit grand, penetrant, & l'humeur fort
complaisante, il avoit une raillerie si
bien assaisonnée que les plus delicats &
les plus severes y trouvoient des charmes
tous particuliers.
Ses jours ont esté courts, mais on peut
dire neantmoins qu'il a beaucoup vescu
ayant acquis les veritables biens, qui
consistent dans la vertu, & n'ayant plus rien
a souhaitter apres la haute reputation
qu'il s'est acquise par son profond

Sçavoir
La sobrieté, La patience et la vivacité
n'estoient que ses moindres vertus
et il se peut dire heureux d'estre mort
au plus haut point de sa gloire, sans
l'avoir souillée d'aucune lasche, laissant
au monde des sages scavants le regret
de se voir privé d'une lumiere qui ne
leur estoit pas moins utile que la
lumiere du soleil, Car quoy qu'il n'ait pas
eu le bien de voir la fin des dernieres
guerres, ou Messieurs les Estats
reprennent le gouvernement de leur
empire a demy perdu, soit par le sort
des armes, soit par le sort d'un
malheureux choix, Ce n'est pas un
petit bonheur d'avoir eschappé a la
tempeste que ses ennemis luy
preparoient.
Ils le rendirent odieux au peuple
parcequ'il donnoit les moyens de
distinguer l'Hypocrite de la veritable

pich. et d'estendre la superstition.
Nostre Philosophe est donc bien heureux non seulement par la gloire de sa vertu, mais par les circonstances de sa mort qu'il a regardée d'un oeil intrepide, ainsy que nous l'avons appris de ceux qui estoient presents, comme s'il eut esté bien aise de se sacrifier po. ses ennemis afin que leur memoire ne fut pas souillée de son parricide.
C'est nous qui restons qui sommes à plaindre, ce sont tous ceux que ses escrits ont rectifiez et à qui sa presence estoit encore d'un grand secours dans le chemin de la verité.
Mais puisqu'il n'a pû eviter le sort de tout ce qui a vie, taschons de marcher sur ses traces ou du moins de les revere par l'admiration et par la loüange, si nous ne pouvons l'imiter.
C'est ce que je conseille aux ames solides, de suivre tellemt. ses maximes et ses lumieres

qu'elles leur aient toujours devant les yeux pour servir de regle a leurs actions. Ce que nous aimons et revevons dans les grands hommes est toujours vivant et vivra dans tous les siecles. la pluspart de ceux qui ont vecu dans l'obscurité et sans gloire demeureront ensevelis dans les tenebres, et dans l'oubly; Baruch de Spinosa vivra dans le souvenir des vrays scavants et dans leurs escrits qui sont le temple de l'immortalité.

# Advertissement

Il Est si peu naturel de se donner la peine de reduire en methode un systheme absurde tel que celuy de l'autheur que j'entreprend de faire parler dans les trois traittés suivants, que je me crois obligé de rapporter la cause et l'occasion qui m'y ont engagé, de peur de laisser a quelqu'un le pretexte de me soupçonner d'avoir gratuitem.t presté mes expressions aux erreurs les plus intolerables.

Je ne suis pas moins preuenu que tout autre contre la doctrine de Spinoza et remply de cette ardeur qui doit animer tout homme capable de connoistre et de deffendre la verité; j'auois entrepris il y a long temps la refutation du traitté Theologo politique de cet autheur, ayant meme communiqué ce travail a un grand Prelat il y applaudit de maniere a

me faire Esperer que l'execution du dessein
que j'avois formé pouvoit estre utile au
public, mais plusieurs embarras domestiques
Survenus a l'occasion de la mort de mes plus
proches ayant interrompu cet ouvrage, j'en
aurois apparemment perdu l'idée s'il ne
m'estoit tombé quelq. temps apres entre
les mains deux refutations de la morale de
Spinoza, l'une composée par le pere Lamy
Benedictin et l'autre manuscrite par un
hollandois que j'ay crû Socinien. l'article de
Spinoza dans le dictionnaire de Baile me
fit encore donner une nouvelle attention au
Systheme de ce Juif; toutesfois ce qui acheva
de me le faire considerer comme un ouvrage
Serieux et digne d'estre mis au jour, pour
pouvoir estre ensuitte valablement refuté,
ce fut la publication de la doctrine des
Chinois dans les escrits de M.rs des missions
Etrangeres interessez a faire connoistre que
les honneurs que l'on rend en Orient a
Confucius ne sont pas plus legitimes que
ceux que l'on rendroit en Europe a Spinoza

puisqu'ils ont tous deux soustenus les
memes opinions.
J'avoueray en passant que les refutations
que j'avois leuës precedemment ne
m'avoient point satisfait, et qu'elles
m'avoient au contraire induit a juger ou
que les autheurs n'avoient pas voulu
mettre la doctrine qu'ils combattent dans
une evidence suffisante, ou qu'ils
l'avoient mal entendue, et en particulier
je ne doutois pas que Baile n'eut esté
dans cette derniere disposition; mais il
m'est arrivé par la suitte que m'estant
trouvé en diverses compagnies de gens qui
sçavoient, et de piete connue, j'ay ouy
soustenir aux uns que la doctrine de
Spinoza estoit capable d'anneantir toute
la relligion, et aux autres en plus grand
nombre, que la Chrestienne n'avoit rien
a craindre d'un pareil seducteur,
puisqu'il n'avoit rien escrit d'intelligible
ny qui ne meritast un entier mespris.

J'estois fort indifferent sur ce probleme et tres content d'ignorer le pour et le contre, lorsque les ouvrages posthumes de Spinoza me tomberent entre les mains en 1704 a l'occasion d'une ~~grandmere~~ grammaire hebraique qui s'y trouve et qui me determina a achepter le livre entier dont elle faisoit partie, parcequ'elle me parut plus facile et plus sensée que celles que j'avois veu jusques la; Enfin le grand loisir et le sejour de la Campagne m'ayant invité a lire tout l'Ouvrage, il me parut d'une telle consequence que dans l'Espoir de combatre quelque jour moymeme le plus dangereux livre qui ait esté escrit contre la religion, ou du moins dans l'Esperance d'engager un plus habile metaphysicien que moy a le refuter, J'ay entrepris de le depouiller de cette secheresse mathematique qui en rend la Lecture impraticable a la moitié des Sçavants, afin que le systême

rendu dans une Langue commune, et
reduit a des expressions ordinaires
pû estre en estat d'exciter une
indignation pareille a la mienne et
procurer par ce moyen de veritables
Ennemis a de si pernicieux principes.
J'ay suivy a l'Esgard des Oeuvres
posthumes la meme conduite que j'auois
tenue dans le Theologo politique a
l'Exception de la refutation, c'est a dire
que j'ay fidellement expliqué la doctrine
qui doit faire le sujet de cette meme
refutation, et en effet que serviroit il de
diminuer la force des raisons que l'on
nous oppose. ne travaillons nous pas
pour la verité et peut-elle manquer
d'Evidence de quelque Couleur que son
contraire soit embelly.
J'ay donc poussé le raisonnement de
Spinoza aussi loin que j'ay pû le porter,
Je n'ay point negligé d'orner ses pensées
au dela de Ce qu'il a fait luy meme,
et en general j'en'a rien apprehendé

dauantage que d'affoiblir ses demonstrations, j'ay meme poussé la sincerité jusqu'a soustraire les sophismes euidentes dont son liure contient un grand nombre, par les moyens les plus plausibles que j'ay pû decouurir dans la logique naturelle, où je suis instruit, toujours persuadé que rien ne peut nuire a la verité, et que pour la faire briller dans tout l'Esclat qui luy appartient, il est bon qu'on luy oppose quelques fois sinon d'Espaisses tenebres (car le contraste seroit trop fort,) du moins les fausses lumiere d'un orage impetueux qui pour quelq. momentes semble deuoir eblouir la raison et la nature, J'ay d'ailleurs cette confiance intime qu'il est impossible que la bonne cause soit abandonnée et que la prouidence puisse manquer de se susciter dans la multitude de ses vrays adorateurs quelque deffenseur aussi Judicieux que zélé

qui mettra ce faux Systheme en poussiere
et fera triompher aussi reellement la verité
qu'elle se trouue icy artificieusement
attaqueé.
J'ay longtemps desiré d'auoir quelque part a
cette gloire, mais comme les années
commencent a diminuer ma viuacité et que
d'autres occupations plus conuenables a
la portée de mon genie semblent deuoir
m'attacher pour tout le reste de ma vie,
c'est sans jalousie que je cede a un plus
docte et a un plus eloquent Escriuain
l'honneur de procurer a la relligion une
victoire moins equiuoque que celle que la
violence de l'Inquisition luy fait remporter
par la suppression des liures, ou les
supplices de ceux qui les ont composés.
Je ne puis meme me departir encore
absolument de l'Espoir d'y contribuer, au
moins d'une maniere indirecte, soit par mes
sollicitations aupres des personnes que
j'estime capables de reussir a un tel
Ouurage, soit par la Communication

de ce que j'ay ebauché contre l'impieté
de Spinoza. /.

# Essay de Metaphisique

Dans le Principe De B.*** de Sp.**

## Premiere Partie

Je ne scay qu'el sera le fruit de mon idée; mais il m'a pris envie de ramasser dans cet escrit le detail des choses que je croy connoistre, et de celles que j'ignore ou dont je doute. il me semble que j'apprendray par ce moyen plus parfaitment ce que je scay deja, et que je m'instruiray mieux de mon ignorance; ce qui peut servir a deux fins: ou a eloigner la presomption par la connoissance precise de ma foiblesse, ou a soulager le chagrin de l'incertitude, par l'euidence des raisons qui rendent

l'ignorance et le doute invincibles.

Il est en usage de tenir compte de ses revenus et de sa depense; par ce moyen on arrange ses affaires, on evite les surprises, on s'asseure contre les inclinations et les penchants les plus naturels qui porteroient au desordre, et a l'oubli de ses forces. Mais je croy cette espece de compte beaucoup plus necessaire par rapport aux connoissances de l'esprit qui en sont le bien et la possession, par rapport aux consequences qu'on en tire qui sont le revenu de ce fond, et par rapport a l'usage qu'on en fait dans les applications particulieres qui sont proprement la depense. C'est en cela que je me trouve trop ordinairement, croiant sçavoir ce que je ne sçay pas, tirant des Conclusions sans principes, et bastissant souvent des Systhemes chimeriques dont je reconnois la vanite apres avoir essuié tout le

travail de leur construction.

Voila pourquoy j'ay pris le dessein de me rendre compte a moy meme de mes veritables connoissances. je ne pense point a celles des evenements, soit de l'histoire, soit du cours ordinaire de la vie, soit de tous les sujets particuliers qui tombent sous les sens. Mais Je l'entend des connoissances reelles et generales qui doivent servir de fondem.ts a toutes les autres et de regle a la conduite. Telle est la premiere de nos connoissances qui consiste dans la conviction que nous avons de nostre existence. connoissance accompagnée de sentiment, rendue certaine par cette maxime : Je pense, donc je suis, ou Je suis pensant. car je ne fais point d'incidents sur la forme de cet argumentation, parceque son sujet est une notion indubitable.

Mon sentiment qui me prouve ma propre existence, me fait connoistre avec la meme evidence celle de plusieurs autres choses. Je ne suis pas le seul home qui pense; j'en vois plusieurs autres qui pensent aussi, et qui me font connoistre leurs pensées par leurs expressions, je ne suis pas non plus le seul qui ait du sentiment; je trouve la meme proprieté entre plusieurs sujets outre les hommes: Peut estre leur sentiment est il accompagné de pensée, du moins ils ont une voix pour l'exprimer aussi bien que l'homme; mais leur expression n'en est pas entierement Intelligible; ainsy j'ignore le detail de leurs pensées. Enfin je ne suis pas le seul estre qui ait de l'extension; je vois des corps etendus comme je le suis moimeme, mais ces corps ne paroissent avoir aucun

Sentiment, ce qui me fait conclure qu'ils n'ont point aussi de pensée.

De ces trois observations dont je suis aussi certain que je le suis de ma propre existence, (car elles sont fondées sur le sentiment qui me fait connoistre que je suis) je conclus qu'il y a des estres etendus, et qu'on peut les diviser en trois classes: Ceux qui pensent evidemment; ceux qui sentent de telle façon que l'on pourroit conjecturer qu'ils pensent, sans qu'on le puisse neantmoins asseurer; et ceux qui ne pensent point du tout.

L'Experience qui naist de diverses sortes de sensations, dont la memoire se conserve interieurement chez moy, m'apprend que la troisieme Espece est plus generale que les autres, non seulement parceque tous les Corps

Sont etendue, mais parceque les estres dont la distinction se prend du sentim.t et de la pensée, se perdent l'un et l'autre apres certaine durée, et tombent dans l'Espece de la simple etendue.

Je Concois donc auec Certitude qu'il y a quelque Chose dans moy meme et dans les estres de la premiere et seconde espece, distingué de l'etendue, et que c'est le principe du sentiment et de la pensé. Je scay de plus que ce principe de la distinction est nommé la vie, et et que c'est le fondement d'une seconde diuision de tous les estres en viuant et non viuant.

Si Je veux rechercher ceque c'est que la vie, en quoy elle consiste, cequi la produit en moy, cequi fait qu'une herbe, un grain, un fruit &c. ne la possedant pas L'entretiennent toutes fois en moy en

ne servant de nourriture, je me-
trouve frappé de tant de difficultéz, et
mes idées sont si confuses que je
m'apperçois que cette recherche est un
abisme dont il est impossible de me
degager, qu'en donnant a mes pensées
une precision qu'elles n'ont pas, mais
que je croy pouvoir acquerir par une
exacte distinction des sujets que je dois
considerer, les arrangeant selon leurs
diverses proprietéz, et establissant
nettement leurs convenances et
disconvenances.
Dans ce travail je reconnois bientost
que tous les estres ont des proprietéz
communes et qu'ils en ont de singulieres.
Les premieres, comme plus generales, me
parroissent exiger ma premiere attention,
parceque je conçois fort bien qu'on ne
sçauroit conclure du particulier au
general pour faire un raisonnement
solide, mais qu'au contraire les propo-

generales en forment les particulieres.
Or de toutes les proprietez des
estres dont j'ay connoissance, La
plus simple et la plus generale me
paroist estre celle de l'existence; —
Mais comme je ne pourois pas —
raisonner sur cette proprieté, La —
concevant attachée a certains sujets,
et dependante d'eux sans les connoistre
eux memes auparavant, (ce qui ne se
peut, a moins de me reduire aux
considerations particulieres que —
j'eus pour la raison precedente)
je change la forme de mon idée,
et au lieu de m'arrester a l'existence
comme simple proprieté, je fais
effort pour concevoir une idée —
universelle qui embrasse tout ce qui
existe, & je forme ainsi celle de l'estre
pris abstraitement, sans attention
a aucune chose particuliere, non

pas meme a ma propre existence
qui viendra dans son rang avec
celle des autres, il me suffit dans
la veue que je me propose, d'avoir
l'idée generalle qu'il y a quelque
chose d'existant, et c'est ce que j'appelle
l'estre absolu en general, dont je dois
examiner les proprietez avant celles
de toute autre chose.
La premiere que j'y decouvre est la
necessité de son existence: car l'estre
ne seroit point l'estre s'il n'existoit pas.
cependant j'observe d'abord que tout ce qui
tombe sous mes sens perit, du moins
quant a la forme apres une courte durée.
or puis qu'il cesse d'exister, puisque j'ay
moy meme le sentiment d'avoir commencé
depuis peu, je conclus raisonnablement
que tous les estres particuliers n'ont point
cette existence necessaire qui fait la proprieté
essentielle de l'estre absolu. Je concois donc
parfaitement qu'il y a autre chose que
ce qui tombe sous mes sens, et je le

conçois d'autant mieux que je ne le
sçaurois concevoir que comme existant,
quoyque je ne le voie pas. je suis donc
convaincu ~~que comme existant~~ par raison
qu'il y a un estre absolu et necessaire,
et par sentiment qu'il y en a plusieurs
particuliers qui ne le sont pas, qui toutes
fois existent les uns apres les autres
dans un certain ordre dont la disposition
ne m'est pas connue, mais ou j'observe
sensiblement que la matiere de l'un devient
ordinairement la matiere de l'autre au
moien d'un changement tres mediocre
qui se fait dans la forme de ses parties.
Cette reflexion ne pourroit a doutir que
les estres particuliers fussent de veritables
estres, si je ne concevois distinctement que
ce nom leur appartient tant qu'ils existent,
et qu'ils ne le perdent que quand ils cessent
d'exister; Mais je ne sçaurois conclure que
l'estre appartienne a la matiere, quoyque
sa differente disposition leur donne
l'existence, parceque je ne la sçaurois

separer de ces memes estres, ny la concevoir,
sans la depoüiller de son universalité en
la determinant a une existance par.$^{ere}$
Cependant je tire de la deux conclusions
certaines qui sont soustenues de mon
experience; sçavoir 1.° que tout ce qui est conceu
comme necessairement existant, doit estre en soy
et par soy. Et 2.° que ce qui n'existe point
necessairement existe en autruy et par autruy,
et ne peut estre conceu que par autruy. En quoy
il fault bien distinguer l'idée raisonnée d'une
chose du sentiment qu'on en a; car je sens bien
que j'existe; Mais je ne Concois point que je
puisse exister par moymeme. je sens bien
mon existance, mais je ne la sçaurois
separer de ses causes, soit de celles par qui
elle a commencé d'estre, soit de celles qui
l'entretiennent et la Continuent.
Or entre ces Estres qui n'ont pas
d'existance propre, j'en vois de deux especes;
les uns imitent la nature de l'estre absolu,
en ce qu'ils paroissent estre par eux memes,
il n'y a que la raison qui decouvre le

contraire, les autres sont manifestement en autruy, et ne peuvent estre separéz de leurs sujets. Un homme, un arbre, ou autre chose, sont de la premiere espece; La figure, la Couleur &c. sont de la seconde; et cela m'est si evident qu'il ne reste a cet egard qu'a leur imposer des noms definis qui en rappellent les idées precises a ma memoire.

L'Estre est donc un nom general sous lequel je comprens tout ce qui est et tout ce qui peut estre; mais connoissant distinctement que tous les estres n'existent pas de la meme maniere, y en ayant un necessaire et plusieurs non necessaires, et qu'entre ceux ci les uns ont une existence distincte qu'on peut nommer subjective parce qu'elle sert de sujet a d'autres estres qui n'ont jamais d'existence separée, je conclus, en divisant la nature de l'estre,

Que tout ce qui est est en soy et par soy, auquel cas je l'appelle substance.

Ou qu'il est distinctement en autruy et pour lors je l'appelle mode de substance.

Ou enfin, qu'il est en autruy et par autruy sans distinction, et dans ce cas, il est accident. il me semble que cette division est parfaite parcequ'il ne reste rien audela.

J'ay une idée fort distincte des deux dernieres especes d'Estres, parceque j'en puis choisir des exemples a discretion. Je suis moymeme un estre existant, quoyque non necessaire: car je sens bien que j'ay commencé et que je dois finir; je juge donc que j'ay une existence empruntée, puisque je ne la tiens pas de moy meme, et dela je conclus que je suis un estre modifié, ou une modification de l'estre determinée a certaine forme, a certaine durée; j'ay l'existence commune avec l'Estre absolu, par consequent je la tiens de luy, ne pouuant la receuoir reellement d'autres hommes semblables a moy, qui n'auoient d'autres puissance que celle dont je jouis a mon tour aussi

aveuglement qu'ils ont fait; j'ay de plus les memes proprietez que je reconnois dans les autres hommes, l'extension, la figure, la pensée, le sentiment; je sens mon existance effective et separée de tout autre. Je suis donc plus que ce que j'entens par le nom d'accident.

A l'Esgard de ma figure, de ma couleur &c. je vois bien qu'ils ne me sont point essentiels, parcequ'ils changent; cependant, ils subsistent avec moy reellement, mais toujours indistinctement, parcequ'ils ne peuvent estre separés de moy, ny de tout autre sujet dans lequel je les vois exister. je ne conçois point la rondeur separée d'un corps rond, partant c'est avec raison que j'ay distingué l'espece des accidents des deux autres.

Mais quant a l'estre absolu que j'appelle substance, quoy que je concoive evidemment qu'il existe, je n'en ay aucun

sentiment positif, ny perception sensible
que dans la relation que tous les autres
estres ont avec luy pour participer a ses
proprietez.
Si Je veux le connoistre sans me contenter
de simples negations, je me jette dans un
embarras et une confusion d'idées, qui
me paroist insupportable : car si je prens
l'estendue pour la substance, parcequ'en
effet tout ceque je vois participe a
L'estendue, je m'appercois aussitost que
j'exclus la pensée qui n'a rien de
commun avec elle. Et si a son tour Je
disois que l'estre pensant est la substance,
j'exclurois l'estendue, il fault donc que je
conclus que l'estre absolu n'est ny pensée
ny estendue exclusivement l'un de l'autre,
mais que l'estendue et la pensée sont
des proprietez de l'estre absolu.
Je commence ainsi a reconnoistre que la
difficulté de former une idée juste de cet
estre, ne vient pas de quelque jnevidence

mais de la disproportion de mon Idée, et de sa nature; je ne le sçaurois prendre que par parties, et toutesfois je concois bien qu'il n'en a pas. il fault donc que j'euite en le considerant, tout ce qui peut auoir rapport a une idée particuliere, et que je m'attache simplement aux proprietez generales par lesquelles il m'est connu, lesquelles, pour euiter l'equiuoque, je nommeray attributs, par ou j'entend ce que l'Esprit connoist de la substance, ou ce sans quoy il n'en auroit pas l'idée.

Le premier de ces attributs est l'existence necessaire: car 1.° si je pouuois conceuoir l'estre vniuersel ou absolu — comme n'existant pas, je ne pourois conceuoir qu'il y eust au monde quelque existence; par consequent les axiomes **Je pense, j'ay du sentiment; donc je suis**, seroient faux, ce qui ne peut. 2.° il est tellement propre a l'estre d'exister

que s'il n'existoit point, il ne seroit pas.
je ne sçaurois donc concevoir son existence
que comme necessaire.
Le second de ces attributs est l'unité;
car outre que l'idée de l'estre est unique
il ne peut y avoir plusieurs substances
de meme ou different attribut. non le
premier, parceque si elles sont les memes
elles sont unes. Non le second, parceque
l'attribut est ce que l'esprit concoit de la
substance comme luy estant propre;
Mais il est propre a la substance
d'exister necessairement et par soy meme
suivant sa definition, puisque c'est
l'attribut qui me le fait connoistre; je
conclus donc qu'il n'y a, n'y peut avoir de
substance de different attribut.
Deplus, s'il y avoit diverses substances,
elles seroient differentes par leurs estres,
leurs attributs ou leurs modes, ce ne
peut estre par le premier qui est
supposé et reconnu commun; ny par

Les deux autres qui sont accidentels a la
Substance: Car elle subsiste par soy, —
c'est a dire independemment de notre
connoissance et de toutes modifications
qu'elle precedde par nature puisqu'elles
n'existent qu'en elle. la Substance est
donc vne.
Sy l'on object qu'il y en a plusieurs
differentes entre elles par leur essence,
je reconnois aussitost que cela ne se
peut, puisque l'existence est l'essence de
l'Estre absolu ou de la Substance par
la definition. Je ne m'amuse pas â
prouver que ces termes sont Equivalans,
Car la meme definition en fait foy; —
Ainsi je Conclus que supposant plusieurs
Substances, elles ne pouroient differer
entre elles par leur essence, ou bien
qu'elles ne seroient pas des Substances.
J'adjoute que la definition de la
Substance donne vne idée si precise

de ce qu'elle est, que comme elle subsiste en soy et par soy, aussi est elle conceue par elle mesme sans idée d'aucune autre chose. puis donc qu'elle n'a rien de commun avec autre chose, il fault conclure qu'elle est une, cette preuve pourroit s'estendre davantage, mais je demeure assez convaincu de l'unité de l'estre par cela seul, ainsi je passe aux autres attributs.

La substance estant une et necess.^re, je conclus qu'elle est infinie, par ou j'entens ce a quoy on ne peut rien adjouter, car d'une part toutes modifications estant accidentelles a la substance, elles n'ont point de proportion avec elle, et partant ne la peuvent ny borner ny augmenter; et d'autre part son essence estant necessaire tout ce qui est necess.^re est de son essence; elle est donc infinie puisqu'on n'y peut rien adjouter. Je dis

Encore qu'Estant une elle ne peut estre bornée, et que par consequent elle est Infinie Suivant une autre definition de L'infini.

Deplus par le mot de fin et de terme, j'entens une negation d'existence au delà; Mais au contraire la substance affirme et contient l'existence par sa definition; Or la meme chose ne peut estre affirmée et niée d'un seul sujet; La Substance n'est donc point finie, donc elle est infinie.

Ces reflexions m'engagent aussi a reconnoistre que la substance est independante; 1.° parcequ'elle est une. 2.° parcequ'estant necessaire, elle est sa propre cause d'exister et d'agir. 3.° parcequ'elle est infinie. Je Juge encore qu'elle est simple et indivisible, parceque sy elle avoit des parties

elles seroient demême ou differente
nature qu'elle. si le premier il y
auroit plusieurs substances, cequi ne
se peut. si le second, le tout ne pourroit
estre identifié auec ses parties, contre
la notion du tout.
Je Conclus aussi qu'elle est eternelle,
parcequ'estant necessaire, je ne conçois
aucun temps ou elle ait pû ne pas
exister. Il en est de meme de son
Immutabilité; d'autant que si elle
pouuoit changer, Ce seroit a l'Esgard de
son essence ou de ses proprietéz; Mais
son essence est necessaire, et ses
proprietéz sont des consequences de son
essence, si celles cy pouuoient changer,
il faudroit que Cette essence changeast
cequi ne se peut.
Je Juge encore que puisque l'estre
absolu doit contenir toute proprieté
de l'estre, il s'ensuit que la substance
est estendue et qu'elle pense necessairement.

Et Infiniment. en effet, je n'ay idée de
l'Estre que par l'estendue et la pensée;
ce sont par consequent les attributs
sensibles par lesquels il m'est connu,
il est donc pensant et Estendu, et telle
est par consequent La substance.
Ce n'est pas toutes fois sans quelq.
repugnance que i'accorde tant
d'auantages a l'estre que je nomme
substance; son unité qui est en quelque
sorte le fondement de tous les autres,
est aussi celuy qui fait le plus de
peine a mon jmagination; car je concois
bien qu'il est de l'essence du monde de
ne pouuoir exister sans la substance;
Mais comme il y a des modes incompatibles,
il ne semble pas qu'on puisse eviter de
reconnoistre que diverses substances
leur seruent de sujet, puisque selon la
notion la plus commune un meme
estre ne peut ensemble estre mort
et viuant, rond et quarré, cela est

Incontestable.
Mais je me repons a moy meme que comme les figures rondes et quarrées sont des modalitez de l'estendue, de meme l'Estendue et la pensée sont des attributs de la substance. Or comme il seroit absurde de dire que l'estendue ou la pensée ne peuvent estre modifiées que d'une façon a cause qu'elles ne sauroient a la fois admettre des figures ou des sensations incompatibles; il me paroist aussi que pour ce meme pretexte je ne dois pas conclure qu'une meme substance ne puissent estre le sujet de differentes modifications.
Comme il n'est pas besoin d'imaginer un sujet de l'estendue et de la pensée, different de l'estre pensant et estendu; il n'est pas non plus necessaire d'attribuer un sujet different de l'estendue a telle ou telle ~~teste~~ figure, ou different de la pensée a telle ou telle idée. ou

Sensation. que l'estendue soit un attribut de l'estre, et la figure une modalité de cet attribut, je comprend que telle modalité ne peut estre ronde et quarrée en meme temps; non qu'il faille differents attributs ou differentes substances pour establir ces figures, Mais parcequ'une chose ne peut ensemble estre et n'estre pas, selon la notion la plus commune.

On pousse neantmoins l'objection encore plus loin. l'estendue, dit-on, n'est point concevable sans parties; et partant il faut conclure, ou que chacune de ses parties est une subst.ce, ou que l'estendue en general n'est pas une substance. Mais si l'on accorde celui cy, on trouvera le contraire en plusieurs manieres.

1°. L'estendue ne peut estre une modalité, ~~mais un attribut de la substance; il faut convenir que l'attribut n'en est point realement distinct par sa~~

definition parcequ'ostant l'estendue, on
ne sçauroit concevoir de substance.
2°. Si l'on dit que Ce n'est point une
modalité, mais un attribut de la substance,
il fault convenir que l'attribut n'en est
point réellement distinct par sa
definition.
3°. Si l'Estendue n'estoit pas substance
elle seroit distincte de la substance;
auquel cas elle n'auroit pu acquerir ses
dimensions: (car le non estre ne peut
produire l'estre, le non etendu devenir le
sujet de l'estendue:) Si non distincte de la
substance, tout ce qui est estendu est substance.
Ces objections paroissent fortes; cepend.t
je Croy les pouvoir resoudre aisement
par la seule intelligence des termes: Car 1°
L'Estendue substancielle ne peut estre
conceue que ^sans parties autrement elle ne
seroit plus ce qu'elle est puisqu'elle seroit
modifiée dans ses parties. 2°. L'attribut
n'est pas la substance, mais comme
on en Convient, c'est la notion que

l'Espuit en a. Or si Je juge qu'il est propre a la substance d'estre estendue indefiniment Je Juge aussi que toute estendue determinée par ses dimensions ou par une figure n'est qu'une estendue modifiée, et non l'estendue substancielle dont il est question.
Je Concois le meme de la pensée. Penser en general est un attribut de l'estre. Car Je connois l'existence par la pensée comme par l'Estendue; mais telle ou telle pensée determinée dans un estre particulier est une modification de cet attribut. cet estre ny tout autre n'est substance, ny parcequ'il est estendu, ny parcequ'il pense ou qu'il sent: car cela n'entre point dans la definition de la substance; mais il est pensant et estendu, parcequ'il est un mode de la substance a laquelle tous ces attributs conviennent et encore une infinité d'autres dont jen'ay aucune notion, et qui n'entrent point dans la composition de ce mode determiné a certaine existence.
Cequi trompe en cela, c'est que l'on fait

mal a propos distinction entre la pensée et l'estre, pensan l'étendue et l'Estre étendu, comme sy moy et ma pensée ou mon étendue estions deux choses differentes; Mais cette erreur est facile a detruire: car si le sujet de l'estendue estoit different d'ellememe, on le pouroit receuoir sans étendue, cequi ne se peut.

Quand je roule vn morceau de Cire dans mes doigts, elle a la verité le sujet des figures que je luy donne, mais ce n'est pas en tant que substance: car je ne concois pas la substance par des figures, mais par ellememe. c'est donc parceque cette cire est vne étendue determinée qui ne peut estre sans bornes, et parconsequent sans figures, indifferente a toutes et necessairement sous quelqu'vne; elle n'est point quarrée quand elle est ronde, Mais elle n'est pas moins estendue sous vne forme que sous vne autre parceque telle figure que ce soit

est vn mode de l'estendue. La Cire
n'est point non plus le sujet de l'étendüe
car non seulement je ne la sçaurois
concevoir sans estendüe, mais meme sans
figures qui sont modes de l'estendue; si
d'ailleurs je pose qu'elle est Cire, elle
par cela meme vn mode de l'estre
independemment de l'estendue; il
faudroit qu'il n'y eust au monde que de
la Cire, si on pouvoit la prendre pour
l'Estre substanciel et absolu. il reste donc
a conclure qu'elle est vn mode, et si elle
est mode, elle n'est point la substance
donc ny son estendue ny ses differentes
figures ne me la feront point concevoir
comme vn sujet substanciel. Je
raporteray toujours les figures a
l'Estendue dont elles sont des modes, et
et l'estendue a l'Estre dont elle est
aussi mode quand elle est determinée,
et attribut quand elle est conceüe

substanciellement sans parties et sans
rapport a quelque particularité que ce soit.
il en est de mesme de la pensée qui se
singulierement et de toute autre chose
quel'on puisse proposer.
Le 3.me de l'objection est suffisamment
destruit par ceque je viens de dire, qui me
fait conceuoir en quel sens l'estendue est
distincte de la substance, et en quel sens
elle ne l'est pas, suiuant les proprietés
du mode ou de l'attribut, par lesquelles
le premier en tant que borné, est conceu
auoir des parties; et le second en tant
qu'Infini n'en a, n'y peut auoir.
Ces objections leuées je ne me trouue
neantmoins point encore en estat
d'jmaginer ceque c'est que la substance;
et je soupçonne que c'est parceque je
n'ay pas encore conceu qu'elles sont les
relations que les autres estres ont auec
elle, et specialement les miennes particu.^res
dans cette pensée j'entreprens d'examiner

Les relations de cette substance que je concois deja necessairement existante, simple, immuable, Eternelle, estendüe et pensante.

Par relations ou denominations externes, j'entend ce qui est conceu dans son sujet sans y estre reellement, Comme le nom de partie qui n'adjoute ny ne diminue rien a l'essence de ce qui est ainsi nommé, et qui neantmoins est conçeu si necessairement par rapport au tout, que sans la partie, le tout ne seroit pas ce qu'il est.

Il y a des notions communes au sujet des relations, qui doivent servir de regle a tout ce que l'on peut penser de leur nature. La premiere, est que tout ce qui est conceuable doit estre conceu par soy ou par autruy. La seconde, que les choses qui sont conceues sans relation n'ont rien de Commun, et reciproquement que les choses qui n'ont rien de Commun sont

conceüer sans relation; c'est a dire que
l'idée des unes n'enferme pas l'idée des
autres, ny ne s'y rapporte.
Suivant ces regles je suis asseuré
1.° que rien de cequi est ne peut estre
conçeu sans relation a la substance,
c'est a dire a l'Estre existant, autrement
il ne pouroit estre conceu.
2.° que tout cequi est conceu, comme
existant, a l'existence commune, et
partant ne peut estre conceu sans relation.
3.° que la substance qui existe est une,
puisque toute autre qui pouroit estre
conceue n'existeroit pas.
Les relations que l'on considere
ordinairement s'expriment par les noms
de cause et d'effet, de sujet et d'adjoint,
de tout et de partie, et de personnalite.
choses que l'on entend assez par
l'Enonciation. c'est pourquoy passant
d'abord a l'application.
Je recherche si la denomination

ordinaire de tout convient a la
Substance. Je concois d'abord que non,
parcequ'elle est indivisible, parcequ'il ne
peut y avoir de tout sans parties, et
que la substance n'en a nyne peut en
avoir. au lieu que les modes qui sont
bornez, ont necessairement des parties.
Ainsy je determine sans peine que si la
Substance avoit des parties, elle ne
seroit plus infinie; parceque lad:[te]
feroit le tout, et seroit la borne qu'elle
ne peut avoir.
Je recherche de meme si le nom de personne,
ou l'estre individuel convient a la substance,
et je ne puis eviter de conclure que non,
d'autant que qui dit une personne, dit un
estre distinct, duquel on peut nier qu'il
soit un autre, mais de l'estre existant,
on ne peutt rien nier d'existant, ny
pareillement de l'estre infiny. il s'ensuit
donc que la substance n'est rien
d'individuel, et que c'est improprement

qu'on l'a dit Unique, puisque l'Unité ne devient nombre que quand on peut dire deux.

Quant a la relation du sujet et de l'adjoint, l'application ne s'en peut faire que tres improprement a la substance et aux estres particuliers: car outre que l'on ne peut jamais proposer que le fini puisse estre adjoint a l'infini, parceque leurs natures sont absolument differentes, si l'on prenoit l'existence abstraite pour le sujet de l'estendue et de la pensée, il faudroit distinguer leur estre, ce qui ne se peut: car toute existence ne subsiste que dans ses proprietez, et les proprietez dans l'existence; c'est a dire, ce qui existe est necessairement estendu ou pensant, ou tous les deux ensemble; et si ce qui existe n'estoit ny estendu, ny pensant, je n'en aurois aucune Idée, ne connoissant l'Estre que par ces attributs.

Je regarde telle ou telle figure dans
au morceau de cire comme vn adjoint,
parceque'elle peut estre indifferemment
ronde ou quarrée; mais je ne scaurois
envisager de meme son etendüe; parceque
si elle n'estoit etendüe elle n'existeroit
pas; C'est pourquoy j'ay conclud cy dessus
qu'elle n'est ronde ou quarrée que
par vne maniere d'Estre de l'etendüe,
comme elle n'est etendüe que par vn
mode particulier de l'existence.
Je ne sçaurois raisonner autrement a
l'Esgard de la pensée. La proprieté de
former des Idées et d'auoir des perceptions
que je suis en moy meme, n'est pas differente
de moy non plus que mon etendüe et ma
figure. celles cy ont changé quand de
petit je suis deuenu grand, et vieil de
jeune que j'estois. cependant mon
individualité n'a point changé. aussi
les changemens des Idées qui sont la
forme de ma pensée, ne me fait point

Juger que moy sujet de ces idées soit
different de ses idées mêmes. chaque idée
occupe ce me semble tout le fond de
pensée qui est en moy, et je puis
m'asseurer que ce qui pense en moy, au
moment que j'escris cecy, n'est point
different de mon idée presente, et que
c'est sa forme, comme telle figure
l'est de la cire que je manie quoyque
cette figure et cette idée soient muables
et successiues.
Je comprens assez que si cette cire auoit
perception d'elle meme elle se croiroit
iustement le sujet des figures dont
elle se trouueroit successiuement reuetue,
ou qu'elle penseroit que la figure
sous laquelle elle se pourroit
considerer, luy seroit essentielle; mais
ces jugements seroient faux tous les
deux.
Le premier par ce qu'on concoit bien

qu'elle n'a point d'Existence distincte de son estendue. Le Second, parceque sa figure est muable par sa nature. Je dois juger de meme de mon existence; mes idées sont successives et les differentes formes de mon Corps le sont aussi. Les premieres roulent continuellement; les secondes n'ont qu'un progres lent et imperceptible; mais elles operent touts deux un changement certain, non de moy comme existant sous une forme qui est necessaire, parceque je suis borné.

Je conclus donc avec Certitude que les estres particuliers ne sont point le sujet de leurs proprietez, mais que leurs estres et proprietez sont memes choses, considerées a differents egards. Ainsy la relation qui est entre eux est telle que de mode a mode, ou de mode a Substance, mais non telle que ce que

l'on comprend du sujet de l'adjoint.
Le Corps etendu n'est autre chose qu'une etendue solide et bornée par une figure qui est une maniere d'estre de cette etendue.
L'Intelligence n'est autre chose que pensée a laquelle les differentes Idées sont ce que les figures sont a l'estendue, par consequent estendue modale sans figure et pensée determinée sans idée, ou idée sans objet, est ce qui ne se peut comprendre.
A plus forte raison dois je en conclure autant de la substance qui estant infinie, unique, necessaire, independante &c. ne peut jamais estre le sujet de ce qui est conceu, borné, multiplié, composé de parties, assujetti a des causes externes &c.
Il reste a parler de la plus estendue de toutes les relations, je veux dire celle de la cause et de l'effet, que je

Concoir de telle nature que l'vn ne
peut exister sans l'autre. Par le nom de
cause j'entens tout cequi produit vn
effet; et par le nom d'effet tout Cequi
est produit par vne Cause; Mais par
cequ'rien ne peut exister sans vne
cause, il s'ensuit que tout Cequi a
existé a vne Cause en soy ou hors de
soy.
Cequi existe par soy meme, et n'a
besoin que de soy pour exister, est
certainement sa propre Cause; et tel
est par la definition l'estre necessaire
que j'ay nommé Substance, lequel, des la
qu'il existe par luy meme, est cause
absolue de tout cequi peut exister; car
il est de l'essence de l'effet d'auoir
vne cause, et par la diuision complette
de l'estre il n'y a que le necessaire
et le non necessaire. celuy cy ne peut
donc exister que Comme l'effet de celuy la;

partant l'estre necessaire est cause absolue tant de soy meme que de tout cequi peutt exister.

Cette verité estant comme il me reste a examiner le caractere de l'action de la substance, pour juger si elle est determineé ou contingente, libre ou necessaire: Mais auant d'en decider il fault conuenir de la signification des termes.

J'appelle determination toute action d'une cause qui produit un effet, et en ce sens je ne puis douter que la substance ne soit determineé puisqu'elle est cause generale d'elle meme et de tout cequi existe.

J'appelle libre toute determination dont le principe est en soy meme, dans laquelle acception il est impossible que la substance ne soit libre puisqu'elle

est sa propre Cause d'existre et d'agir.
J'appelle Spontaneité le sentiment qui fait vouloir et acquiescer a une determination. il y a apparence que les actions de la substance sont toutes spontanées, puisqu'elles sont libres; Mais ce terme n'est guerre a son usage, tant parcequ'il est opposé a la contrainte, qui ne peut auoir Lieu a l'esgard de la substance, queparceque Nous ne pouuons juger de ses sentiments qui sont infinis.
J'appelle contingent cequi peut estre ou n'estre pas, auquel sens il est euident que la substance ny ses actions ne le sçauroient estre; puisque sa nature et ses consequences sont egallement necessaires.
J'appelle necessaire tout cequi est determiné; et en ce sens la substance est necessaire, estant determinée par

ellememe, et les estres particuliers soit aussi necessaires, parcequ'ils sont determinez par leur cause necessaire. Il faut toujours remarquer qu'il y a une autre sorte de necessité que j'appelle de nature, telle est celle de la substance dont l'existence est necessaire par sa definition, laquelle ne convient point aux estres particuliers qui peuvent estre conceus comme n'existant pas, c'est a dire dont la definition n'en ferme pas l'existence.

Il y a pareillement une autre sorte de determination que celle marquée cy dessus, qui consiste dans les bornes prescrittes a l'existence des Estres particuliers, soit en estendue, soit en perceptions, soit en connoissance. Cette determination bornée est opposée a l'idée generale et le renferme dans les

Individus. cela posé, je conclus que l'action de la substance est eternelle, libre, infinie, et necessaire comme sa nature, parceque autrement son action ne dependroit pas d'elle, elle auroit une autre cause qu'elle meme contre sa definition qui me l'a fait concevoir comme estant sa propre cause d'exister et d'agir.

Et de la meme il s'ensuit qu'elle est tout puissante, c'est a dire qu'elle peut tout cequi est possible, non pas a des forces bornées, ou a un entendement fini, mais generallement tout cequi peut estre consequence de ses attributs infinis. Or de l'Infinité des attributs suit l'infinité des consequences. il est donc evident que la substance ou l'estre absolu est infini dans son action, et par

consequent tout puissant.

A cette enumeration des attributs de la substance, mais plus sensiblement a celuy que je conçois sous le nom de cause absolue et de toute puissance, il n'est pas difficile de reconnoistre l'estre supreme, c'est a dire, Dieu que je conçois comme l'estre absolument infiny, la substance douée d'une infinité d'attributs, ou plustost connoissable par une infinité de proprietéz dont chacune exprime infiniment son essence eternelle et infinie.

Suivant cette acception je voir evidemment que je ne puis borner son infinité a un genre particulier, par ce qu'en effet il ne seroit pas infini si l'on pouvoit exprimer quelque realité qui ne luy convint pas. Sur quoy je fonde cet axiome, que tout

Cequi renferme l'existence et la perfection ne se peut nier de l'Estre necessairement existant; ou bien, en tournant la proposition d'une autre maniere, qu'il est impossible de concevoir aucune negation ny deffault dans une existence reelle, infinie et necessaire telle que l'Estre divin.

Je ne suis par ce raisonnement bien loin sans m'appercevoir que ma premiere difficulté touchant la divisibilité de l'estendue, luy forme un terrible obstacle. Car si l'infinité de Dieu m'engage d'une part a juger qu'il est reellement et infiniment estendu, de l'autre sa simplicité ne permet pas qu'on luy puisse supposer un attribut qui le rendroit divisible, et qui en le composant de parties, detruiroit cette mesme infinité. cela me paroist si clair et si decisif pour le systheme qui pose Dieu Createur des Corps

et de l'estendue sans estre luy meme
estendu, qu'independemment du prejugé
de l'education et de l'habitude qui
parle interieurement en sa faveur, je
serois porté a conclure qu'il y a
contradiction a estre estendu et infini.
Mais a considerer plus meurement
la question, est il bien aisé de
concevoir que l'estendüe ait pû estre
formée sans estendüe. C'est la meme
difficulté qu'on trouveroit a establir
que le Neant ait pû produire l'Estre.
il ne s'agist pas de decider si Dieu a
pû faire quelque chose de rien, mais
de monstrer comment il a pû faire
quelque chose sans le placer en aucun
lieu. Car c'est une contradiction
et par consequent l'impossible. Or en
Creant l'estendue, ou l'a il placée,
s'il n'y avoit point d'estendue, si l'on dit
que l'infinité de sa nature comprend

tout, il en fault donc revenir a dire qu'en effet l'estendue est un de ses attributs.
Cequi fait jllusion dans ce rencontre, c'est qu'estant accoustumez a considerer l'estendue dans ses parties, et a la comprendre sous une figure, n'aiant meme d'jmage de l'Infiny que par l'addition de plusieurs quantitez bornées, soit nombres, soit grandeurs, Ceque je prens pour jnfini ne l'est point, quelque estendue que je le Concoive, et par consequent il ne peut entrer en aucune comparaison avec l'Infiny Substanciel que je dois concevoir jndivisible, ensorte que l'attribut d'estendue que j'y decouvre ne soit borné ny a une quantité, ny a une mesure jmaginable.
Il est vray que quand je Concoivs la quantité par une mesure, Je dois conclure qu'elle est divisible; Mais l'estendue abstraitte telle que

que je la Concois en consequence de l'Infinite de la Substance, n'est mesurable, ny figurée que dans ces modes ou manieres d'Estre. partant l'Estendue, en tant qu'attribut, ne prouve point que la Substance soit divisible, et d'autant moins que j'ay conclu cy devant par sa definition, qu'elle ne peut avoir de parties.

Mais ▬ Cette Solution est elle bien sans replique. ne peut on pas me dire que Cette etendue substancielle, non divisible est une chimere de mon esprit, puisqu'on ne Connoist rien de tel par experience, et qu'au contraire l'experience est contre moy, et tout le raisonnement que l'on peut faire au sujet de l'estendue Connue.

Pour mieux juger de la verité il me semble qu'il convient d'abandonner pour quelques momens l'idée de l'estendue et d'en choisir une autre

plus sensible sur laquelle on puisse
former un raisonnement comparatif.
Or rien ne l'est davantage que la
pensée, Mais par ou en avons Nous
le sentiment. Si ce n'est par les idées,
ces idées ne sont elles par bornées,
figurées, determinées, sinon absolumt.
comme L'Estendue, du moins dans
leur genre. Mais Croirai-je que les
Idées de Dieu soient bornées Et
determinées comme les nostres. On
dira que la determination de l'Idée
ne se prend que de l'objet qu'elle considere;
que le sujet pensant peut estre infini en
ce qu'il considere une infinité d'idées a
la fois, quoy que chacune de ces idées
soit determinée dans l'objet qu'elle
represente. De plus que l'idée de Dieu
a un autre objet infini qui est luy meme
et que les idées particulieres n'augmentent
point sa Connoissance.
Mais Cela meme est une contradiction

car je ne conçois pas mieux une infinité
d'idées particulieres distinctes, qu'une
infinité de nombres, je pouray toujours
adjouter une nouvelle quantité a l'une et
a l'autre. dire que les Idées par. ... 
n'augmentent point la Connoissance de
Dieu, cela ne se peut entendre: car elles
augmentent du moins sa Connoissance
accidentelle, ou bien il les comprend
toutes Substanciellement sans nombre,
sans bornes & sans mesure, qui est le
sens dans lequel on peut juger que
Dieu et la Substance est aussi bien étendu
qu'il est pensant, mais qu'il n'est divisible
a aucun de ces egards.
De la j'ay lieu de Conclure, qu'aucun
attribut de la Substance ne peut ny
doit estre conceu de sorte qu'on en puisse
inferer qu'elle soit divisible, puisqu'elle
ne sçauroit avoir de parties, comme
je l'ay prouvé. et de la meme maniere
de Conclure que la pluralité des attributs

ne combat point l'unité de la substance,
parcequ'il est de son essence d'estre une
et d'avoir Infinité d'attributs.
Je doit prendre pour regle de cette notion,
que la quantité, le nombre, la figure, et
tout ce qui conclud a donner des bornes a
un estre, n'est propre et ne peut convenir
qu'aux modalitez de la substance, et
non a elle meme en tant que substance,
par exemple je vois qu'un corps tel
que l'eau est divisible, muable, sujet
a se corrompre, a se geler, a prendre
la forme des vases ou il est renfermé;
Mais je dis que toutes ces propriétez
ne luy conviennent que par rapport a
sa modification, et non par rapport a
son existence substancielle. On me
dira aussitost que selon moy
l'existence et les propriétez sont
inseparables, et cela est vray, comme
Je l'ay prouvé plus haut de l'existence
modalle, ou de l'essence d'un tel mode;

Mais comme il est d'experience que tous les estres sont muables et changent de modalitez sans perdre l'existence substancielle par laquelle ils sont un avec la substance, je dois conclure que les proprietez modales ne sont pas des consequences de l'estre substanciel.

Autre est l'estre, autre est la maniere d'estre. Celle cy est bornée, limitée, mesurable, &c. Mais le premier est infini, jmmuable et par consequent il n'est ny limité ny mesurable. que si l'on revient a dire que l'estre est donc le sujet du mode et que le mode est son adjoint, il est aisé de repliquer comme cy devant que l'Estre et le mode sont confondus dans la substance qui existe dans les modes, comme les modes existent en elles.

Je m'arreste icy pour reflechir a ce que j'ay compris jusqu'a present

En l'examinant, Jugeo Sy mes Idées sont claires, si les conclusions ont quelque solidité; et en fin ou elles me mennent. Mais plus j'auance, plus je m'estonne; Car dans cet ordre de raisonnement je ne puis euiter de conclure que Dieu et l'vniuersité des choses sont le meme. Il s'ensuit donc que tout Ce que j'ay pensé de l'estre souurain, de l'Estre parfait, d'vn Dieu a qui je me suis Cru deuoir obeissance, amour, culte, religion, d'vn Dieu createur, juge de mes actions; tout cela s'euanouit, Mais Serais peut estre horrisié en effet;

Si Je m'imaginois Dieu souurain de la nature a la maniere que les Roys le sont de leurs estats, auec la difference que son pouuoir est sans bornes, je m'esloignerois sans doute de la verité; car je dois conceuoir

que la volonté de Dieu n'est point separée de son jntelligence, ny son pouuoir de sa volonté, puisque tout est vn dans la substance jndiuisible. Mais cela deroge-il a sa perfection, non sans doute; car qu'est ce que la perfection, sinon la realité de l'estre, et peut-on conceuoir vne realité plus absolue que celle qui comprend tout ce qui existe et sans laquelle rien ne peut exister.

Je conçois que les hommes qui ont des jdeés et des desirs successifs ne font pas a la fois tout ce qui est en leur puissance, mais il y auroit de l'absurdité a penser la meme chose de Dieu: On dit a la verité que si Dieu auoit fait tout ce qu'il ~~existe et sans laquelle rien ne peut exister~~ peut faire, il auroit epuisé ~~sa~~ sa toute puiss.ce, pauureté absurde de supposer Dieu sinon dans l'jmpuissance, aumoins

dans l'Impossibilité de faire tout
cequ'il pouroit. n'est-il pas plus juste
de reconnoistre que la toute puissance
de Dieu a toujours existé en Acte, et
qu'elle y sera eternellement, parceque
c'est vn attribut inseparable de sa
nature?
Si Je Concluois aussi que l'Idée de
Dieu, comprise sous celle de l'infinité
de l'vnivers, me dispense de l'obeissance,
de l'amour et du Culte, je ferois encore
vn mauvais vsage de ma raison; Car
il m'est euident que les loix que j'ay
receues, non par le rapport ou l'entremise
des autres hommes, mais immediatem.t
de luy, sont celles que la lumiere
naturelle me fait connoistre pour
veritables guides d'vne Conduite
raisonnable. Si je manquois d'obeissance
a cet égard, je pêcherois Contre mon
Estre, en me priuant du plus solide

avantage que je puisse posseder.
Mais il est vray que cette obeiss.ce
ne m'engage qu'aux devoirs de mon
estat, elle me fait envisager tout
le reste comme des pratiques frivoles,
inventées superstitieusement, ou pour
l'utilité de ceux qui les ont instituées.
A l'Egard de l'amour de Dieu,
loin que cette idée le puisse affoiblir,
j'estime qu'aucune n'est plus propre
a l'augmenter, puisqu'elle me fait
connoistre que Dieu est intime a mon
Estre, qu'il me donne l'existence et
toutes mes proprietez, mais qu'il
me les donne liberalem.t, sans
reproche, sans interest, sans
m'assujettir a autre chose qu'a
ma propre nature. elle bannit la
crainte, l'inquietude, la diffiance
et tous les deffauts d'un amour

vulgaire ou interessé, elle me fait Sentir que c'est un bien que je ne puis perdre, et que je possede d'autant mieux que je le connois et que je l'aime.

A l'Egard du Culte, quoy qu'elle m'attache a Celuy dans lequel je Suis né, et qu'elle me le fasse preferer a tout autre, je Sens bien qu'en me depouillant du Zele inhumain, des Sentimens de partialité et de hayne qui accompagnent la religion vulgaire, elle purifie la mienne, la rendant digne d'Estre pratiquée par un esprit raisonnable et plus propre a honorer l'Estre Souverain et Supreme.

A l'Esgard de la qualité de juge des actions des hommes, d'ou Suivent celles de remunerateur et

vengeur, je ne disconvient pas que ces idées n'ayent une efficacité particuliere sur les esprits que la seule crainte ou l'esperance peuvent conduire; mais aussi faut-il avoüer qu'elles sont entierem.t opposées a l'amour parfait qui est nostre premier devoir envers Dieu, et qu'elles sont les sources tres fecondes de toutes les superstitions du monde. Supposant toutefois que le bien qui en revient surpasse le mal, il faut toujours tomber d'accord que son fondement est la persuation du châtiment et de la recompense que le vice et la vertu doivent trouver; mais ce succez n'est pas moins necessaire et certain d'une maniere que de l'autre, puisqu'il arrive toujours en consequence des revin[illegible] premieres, c'est a dire de la

nature divine, partant le mal qui doit arriver aux mechans n'est pas moins a craindre, et la felicité des bons n'est pas moins a desirer.

Cynsy, soit que les preceptes de la justice, de la charité et de l'amour de Dieu ayent receu forme de loy par une promulgation reelle, soit qu'ils ayent esté gravés dans nos coeurs et qu'ils y brillent a la lumiere de la raison, pour le bonheur de ceux qui les suivent, ils ne leur sont pas moins salutaires, comme au contraire ils ne sont pas moins le supplice des mechans qui les violent au dommage de leur conscience.

Ce n'est pas rejetter la religion ny la vertu, que d'en establir la recompense dans leur pratique, et

la punition du Crime dans les remords qui le suivent, ou dans la folie qui estouffe ces remords. quant on juge autrement, c'est que la vertu ne paroit pas assez aimable pour engager le Coeur, ou que le vice a plus d'attraits, et qu'on seroit porté a le suivre par preference, sans la crainte du chatiment. Si donc on pratique la vertu dans cet Esprit, peut-on croire en meriter quelque recompense, c'est hair son ouvrage, c'est obeir a la terreur, et renoncer par caprice aux lumieres de la raison qui rendroient l'homme heureux en luy faisant trouver Dieu, la verité, le repos au milieu de luy meme, sans remettre leur possession au temps d'une autre vie.

Ce raisonnement soulage un peu mon

l'inquietude et rasseure mon imagination. Cependant il ne leve point deux difficultez qui paroissent d'abord insurmontables. La premiere que si Dieu et l'université des Estres sont la meme chose, il s'ensuit qu'estant toutes choses en general, il n'est rien en particulier; il ne pense que dans les Intelligences, il n'est estendu que dans les Corps; en un mot il est tout, et n'est rien, c'est a dire, que c'est une chimere aussi absurde que la matiere premiere. Sur quoy donc peut-on fonder l'obligation de l'aimer. comment pouroit il rendre heureux ceux qui le connoissent.

Pour donner a cette objection toute la force qui luy convient, on peut adjouter que dans leurs principes si l'on s'imagine quelque personnalité dans la substance, ce sera un mode

ou maniere d'Estre, amoins de
quoy ce ne sera rien ; mais que si
l'on rejette l'idée de personnalité
Ce sera moins que rien.
Je ne sçay point de quel usage
pourroient estre a cet egard Les
distinctions de theologie ; Mais je
comprens comme je l'ay deja
escrit que qui dit personne ou suppost,
dit une chose bornée au sens qu'elle
exclud tout autre Suppost, et que comme
la substance conceue infinie ne peut
estre bornée, il s'ensuit que La
personnalité exclusive ne luy sçauroit
convenir, Mais si on prend le terme de
personnalité pour realité d'estre ou
d'existence, je n'ay garde de le nier de
la substance, puis qu'elle est la seule
existence reelle et necessaire qui
renferme absolument toutes les autres
quoyque jugées non necessaires.
Cette objection renferme ar mon

avoir une contrarieté qui en détruit toute la force : car on convient que la Substance existe et qu'il luy est propre d'exister ; ainsy l'on ne nie pas qu'elle ne soit, Mais l'on veut qu'elle soit personnellement distincte de ses affections, et l'on veut faire avouer que cette personnalité est un attribut de l'Estre, comme si l'on pouvoit imaginer qu'une boule ronde et blanche fust réellement et personnellement distinguée de sa rondeur et blancheur ; Or je conçois bien que ces deux modes sont distincts réellement entre eux, parceque la rondeur n'est point la blancheur, mais je ne concevray jamais que la boule soit personnellement distincte de sa rondeur ; ainsy en remontant a l'idée universelle je conçois que la figure d'une boule et celle d'un triangle sont

personnellement distinctes parcequ'elles
sont modes de l'estendue, mais Je ne
sçaurois distinguer personnellement
l'estendue de la boule et du triangle.
il en est de meme, a plus forte raison,
de la substance. a l'Egard de ses
attributs et de toutes les affections
dont elle est susceptible, puisqu'elle
est l'idée universelle qui les comprend
toutes distinctement entre elles, mais
indistinctement d'elles avec ellesmêmes,
estant le fondement de leur estre. —
d'ailleurs il m'est beaucoup plus
Evident que Dieu existe necessairemt.
et absolument dans ses attributs
infinis, qu'il ne m'est difficile de
Concevoir qu'il est tout et infinimt.
par dela. si je me propose
l'universite des choses comme
une quantité numerale, il est
contradictoire de la joindre a l'idée
de l'infini substanciel, qui ne peut

auoir de partier sans cesser d'estre
cequ'il est; mais aussi si Terme
propose cette vniuersité comme vn
suppost particulier, je Confond les
jdeés les plus distinctes en voulant
que l'vniuersité soit particuliere et
que l'Infiny soit borné.

C'est pourquoy je conclus que
composer l'estre de Dieu des
des differentes parties de l'vniuers,
c'est le Detruire, puisqu'estant
infiny il n'a point de parties; vouloir
que Dieu soit vn suppost singulier ou
jndiuiduel, c'est pareillement ruiner
l'Idée de son jnfinité et celle de son
existence absolue. prendre representer
a son jmagination vne idée modale
de l'infiny, c'est s'abuser. doutter de
l'existence de Dieu, apres auoir conclu
qu'il existe necessairement c'est
doutter de l'euidence meme.

Mais comment allier l'impossible?
comment comprendre que Dieu est
tout, et qu'il existe sans personnalité
distinctive, Cela n'est pas si difficil lorsque
l'on reconnoist que son existence est
certaine: Car toute la question se
renfermera a definir sa maniere d'exister.
Mais qui dit maniere d'exister, dit un
mode, ce n'est plus l'Estre absolu qui
comprend toutes les existences modales; —
ainsi je vois clairement que tout ce que je
pourrois dire ou imaginer a cet egard,
Loin de me faire connoistre comment
Dieu existe, me feroit perdre son idée;
aussi suis-je asseuré qu'il n'est pas
besoin que mon imagination le
comprenne; il suffit que l'evidence de
son estre me soit aussi certaine que
la mienne propre, sans excepter celle
que je tire du sentiment. ou pour redire
la chose en autres termes, le principe
estant certain que Dieu existe necessaire,
Infini et absolu et que les modes sont

bornées et non necessaires, Je conclue d'abord que Dieu ou la Substance n'est point un mode, et que tous les modes ensemble ne sont point Dieu. Si l'on me presse en me disant qu'il y a contradiction dans mon idée de l'infiny, puisque s'il est tellement tout que l'on ne puisse rien nier de son existence, il est incontestable que les estres particuliers n'en soient que des parties; Je repondray qu'il est un tout substanciel au sens qu'on ne peut luy rien adjouster, ny luy rien oster, et qu'il Comprend tout, Mais qu'il n'est pas un tout relatif a des parties qu'il n'a point, ni ne peut avoir en tant qu'infini.

En effet les definitions doivent servir de regle a mes idées. Si j'ay Compris que l'Infiny existe necessairement, qu'il n'a point de parties parceque s'il estoit composé on pourroit luy adjouster quelque chose, et que des la il ne seroit plus infini, que neantmoins il comprend

tout, parceque si l'on pouvoit nier quelq.
realité il ne seroit pas infini suivant
la definition. si j'ay pareillement
compris qu'il est de l'essence du mode
d'estre borné et d'exister par la
determination d'une cause hors de luy,
Je concluray necessairement qu'aucun
d'eux, ny touts ensemble ne peuuent
estre l'infini, ny l'estre necessaire et
absolu. cette Conclusion est de la d.ere
euidence. il fault donc fixer mon idée
a cette borne que les idées substancielles
n'entrent point dans l'imagination
qui n'en a jamais fait d'experience, Et
par la je demeureray satisfait de
sçauoir que Dieu existe, sans le pouuoir
determiner autrement que par son
infinité, sa necessité &c. Dans cette
conuiction je m'exciteray a son amour,
a son culte, a l'obeissance, persuadé
toutefois que Cela n'est rien par
rapport a luy, mais que par rapport a

moy c'est le bien essentiel qui convient a mon estre.

On pourroit neantmoins m'objecter encore qu'il seroit besoin d'experience pour s'asseurer de la verité d'une telle definition; mais je comprens evidemment que cela n'est vray qu'a l'esgard des choses qui ne sont pas clairement exprimées par une definition, c'est adire, contenues dans l'expression: Par exemple, des la que l'existence n'est pas de l'essence du mode, ny comprise dans sa definition, puisqu'il peut estre conceu, comme n'existant pas, je ne puis estre certain qu'il y ait des modes que par mon experience; mais quand la definition comprend l'existence, c'est adire quand je ne puis concevoir une chose sans existence, je ne puis douter, meme sans experience, que cette chose ne soit, tel est l'estre de

Dieu qui est conçeu necessaire, —
quoy que mon jmagination n'en puisse
former d'jmage, par consequent je puis
dire que mon experience a cet egard se
rapporte au sentiment que j'ay de mon
estre, puisque je ne sçaurois concevoir
l'estre necessaire que comme existant.
Quant a la seconde difficulté qui
consiste en cecy, que si Dieu est un
estre necessaire et jnfini, les consequences
doivent estre pareilles, & par consequent
infinies, pourquoy il ne peut y avoir
d'estre fini consequent de la nature
divine, il me semble que l'on y —
repond suffisamment en distinguant
les deux acceptions cy dessus observées
du mot necessaire; car l'on convient
que tous les estres particuliers —
n'en forment aucune necessité qui se
rapporte a leur existence, c'est a dire,
que l'on peut les concevoir comme
existans ou non existans tanque l'on

ne fait pas d'attention a la determination de leur cause du costé de laquelle ils sont necessaires, par ce qu'il n'est point d'effet sans cause, ny de cause sans determination.

Mais Dieu n'est pas infini par rapport a une determination etrangere qui l'ait fait exister, il est sa propre cause, il existe par luy meme infini comme il est; car rien ne peut estre conceu divisement dans l'Estre substantiel, il est donc evident que la necessité de l'estre de Dieu et la necessité de la determination qui fait exister les estres particuliers sont deux necessitez differentes. l'une regarde l'Estre même, l'autre regarde l'efficacité de la cause.

Mais les Estres causez ne peuvent estre infinis, puisqu'ils sont determinez par leur cause et bornez par cela même qu'ils ont une cause

hors d'eux. Il n'est donc pas question de sçavoir comment les estres par<sup>!</sup>tres peuvent estre finis, puisquils ne peuvent estre autres. la difficulté se reduit a determiner Comment ils peuvent estre consequences de l'Estre infini, cequi est facile, puis que la substance ne peut estre Sans ses affections, et que les affections de la substance sont modes. Or les affections de la Substance sont consequences de son estre, donc les modes necessairement finis sont consequences de la substance infinie.

Les modes sont infinis en quoi, parceque les Consequences de l'estre infini sont telles, c'est a dire qu'ils comprennent toutes les idées d'un entendement infini, et toutes les manieres d'Estre de l'Estre absolu. mais ils sont bornés en

-tant que modes, Sans quoy ils ne seroient pas ce qu'ils sont.

Je rends cette idée encore plus nette, en considerant que les attributs de Dieu doivent exprimer son essence, Sans quoy Nous ne le Connoistrions pas, puisque c'est tout ce qui establit la notion que Nous en avons, Mais que les modes qui les manieres d'Estre de ces attributs ne representent directement que ces memes attributs. L'Estendue ne comprend point la pensée, et reciproquement, ainsi chaque mode est borné dans le genre de son attribut, et n'est consequence que du meme attribut, car l'estendue n'est point consequence de la pensée.

Cela estant, Et si Nous faisons reflexion que la Substance qui par sa nature doit avoir une infinité d'attributs ne Nous est connue que par les deux, d'Estendue & de pensée, qui comprennent tous les sujets

de nos perceptions, n'en ayant aucune
qui ne soit de l'un ou l'autre genre;
Nous conclurons sans peine qu'il est
impossible, non pas d'imaginer, mais
de concevoir la moindre idée de l'infini,
autre que celle qui est positive par sa
definition, c'est a dire, par la conn.ce
que nous avons de son Existence
necessaire.
Et Consequemment Nous dirons que
Les modes estant des Estres imparfaits,
manquant de la principalle realité; qui
est la necessaire, n'en ayant d'autre
que celle qui suit de la determination
de leur cause, ne sont pas des conseq.ces
de l'infinité de Dieu, mais conseq.ces
de ses attributs entant qu'affections
des mêmes attributs.
En examinant ces reponses il me
paroist qu'elles resoluent entierem.t
les difficultés proposées; Mais comme

dans une decision de telle importance, Il fault employer toutes sortes de precautions, il me semble necessaire, pour bien asseurer mon idée de la comparer a celle qui suppose que Dieu est un infini particulier, specifié et en consequence de sa perfection qui luy donne aussi une toute puissance arbitraire, voicy comme je comprens le systeme.

Dieu n'est point l'Estre absolu, mais il est une espece particuliere de l'Estre distingué des autres par sa perfection et son infinité. la perfection de Dieu est de telle nature qu'on ne doit concevoir rien d'excellent qui ne luy appartienne, le pouvoir supreme et arbitraire est conceu comme un avantage infini, par consequent il appartient a Dieu exclusivement de tout autre estre, et Dieu l'a exercé

dans la Creation des estres particuliers qu'il a tiré du neant tels qu'il luy a plû, et quand il luy a plû.

Dans ce sens la, l'infinité de dieu n'est point prise genériquement, mais comme une excellence de nature a laquelle appartient tout ce qui peut estre estimé bon, Car on ne conçoit point le mot comme une realité; c'est pourquoy on restraint l'infinité de Dieu a ce qui peut estre nommé bien parfait.

On prend de plus, que les creatures sont l'ouvrage de sa volonté et de sa puissance, et qu'il gouverne ces estres par sa sagesse infinie, dispensant a chacun les talens qu'ils possedent, — exerçant neantmoins envers les uns et les autres sa justice et sa bonté selon leurs merites.

Ce Systheme a de grands avantages, et sauve de grands inconveniens. 1.° il tranche sur les difficultés de l'infini

qui Nous ont occupé cydevant: Car faisant concevoir Dieu comme un infini particulier, il n'est plus question demonstrer qu'il n'a point de partieer, il suffit de l'asseurer. 2°. il abrege toutes nos recherches touchant les estres particuliers, en Nous disant qu'ils sont tels qu'il a plû a Dieu de les former. 3°. il flate l'imagination qui est la partie sensible de l'homme, en proposant un objet attireur a la religion: Car on ne permet pas aisemt. a l'Esprit que le Culte et l'amour soient indifferents a la nature supreme a qui l'on les rend, et qu'ils ne soient avantageux qu'a l'homme meme qui s'en acquitte. En nous donnant une raison precise et conforme a ce que Nous pratiquons, de l'ordre du monde, de la Constitution de ses parties, de leur relation, de leur beauté et bonté: Et enfin en attribuant une Cause

Surnaturelle aux effets qui Nous
surviennent.

Oserois je dire apres cela qu'il manque
la plus essentielle partie a la beauté de ce
Systheme, sçavoir la verité; Cependant il
fault l'avouer puisque si l'estre supreme
estoit tel qu'il le represente, il faudroit
convenir qu'il ne seroit point ce que l'on
veut qu'il soit, & que Nous n'aurions
aucune certitude qu'il fust.

Premierement si Dieu etoit un infini
specifié a un certain caractère d'Estre
particulier, il ne seroit ny l'Estre absolu
ny l'infini reel; Non le premier par
ce que l'on convient qu'il en differeut
des Creatures. Non le second puisque l'on
pourroit nier de luy tout ce que Nous
conçevons de realité effective, a la
place de laquelle il en faudroit
substituer une autre purement imaginaire
et ideelle.

Secondement si Dieu n'estoit pas
l'Estre absolu et le pur infini, on
n'auroit aucune certitude de son

Existence, parceque l'existence necessaire
ne luy peut appartenir qu'en consequence
de ce qu'il est l'Estre absolu.
Si l'on dit que cette necessité est une
consequence de la perfection de Dieu,
Je respondray que c'est une fiction, et
j'exigeray que l'on me prouve de fait
qu'il existe, parceque ce n'est pas assez
de dire qu'il est de l'Essence d'un triangle
d'avoir ses trois angles egaux a deux
droits, quoy que cela soit vray, si l'on ne
me monstre un tel triangle, ou plustost
s'il n'existe; car si je nie qu'il existe,
je nie consequemment ses proprietez.
Ainsy je pourrois convenir qu'il est
de l'Essence de l'Estre parfait d'exister
necessairement, qu'il faudroit encore
me prouver qu'un tel Estre existe, sans
quoy ce ne seroit plus une demonstration
mais un sophisme a dicto
secundum quid ad dictum
simpliciter.

Outre ces difficultéz il y en a plusieurs autres non moins essentielles. car premierement la Creation est impossible dans la supposition que Dieu soit l'Estre necessaire et infini. 2.° ce que Nous establissons pour regles de perfection, Ce que Nous appellons vertu, bien et mal sont a proprement parler des fictions de l'imagination par rapport a Dieu; 3.° Le pouvoir Supreme et arbitraire dont l'on fait le principal attribut de la divinité, renferme des contradictions qui ruinent le Systheme et ainsi de plusieurs autres.

Ceux qui ont compris que le terme d'Infini est tellement absolu qu'il epuise ou plustost renferme la totalité de l'Estre sans exception, ont voulu eviter cet écueil en usant d'une distinction scolastique. ils disent que Dieu est infini intensivement et non

Extensivement, ce qu'ils expliquent en disant que toute la vertu de l'Estre est reunie dans l'essence de Dieu, ensorte que rien ne peut exister que par luy, et que les Estres particuliers n'ont point d'existence propre, puisque n'estant rien par eux mesmes, ils ne sont que ce qu'il veut qu'ils soient; On pretend que cela ne prejudicie point a l'Infini parfait qui doit necessairement exister selon sa definition; c'est pourquoy les estres bornez et non necessaires ne peuvent par leur propre diffinition avoir l'existence commune avec L'Infini.

Mais que signifient rellement ces mots **Intensive et extensive**, sinon la maniere dont l'universel est infini, devient particulier dans ses modes, sans perdre son infinité et son universalité;

N'est il pas evident que si L'on suppose que Dieu soit un estre specifié,

tout infini qu'on le voudra Concevoir,
il y aura une idée de l'estre plus
universelle que la sienne, puisqu'elle
le comprendra en tant que specifié, et
qu'elle comprendra de plus l'universalité
des choses qu'on suppose differentes de
luy quant a la maniere d'exister; Or
s'il y a une idée plus generale que
l'infiny, l'infini n'est plus infini.
On dira sans doute que les estres
bornés en telle quantité qu'on les
suppose, ne sçauroient constituer un
tout infini, et que par consequent soit
qu'on leur oste, soit qu'on leur adjoute a
l'Infini, il est toujours le meme par
sa nature. Cela est vray au sens
negatif qui exclud toute composition
dans la nature infinie; Mais il ne l'est
pas au sens affirmatif et propre qui
decouvre que l'Infini comprend toute
realité, ou que de l'Estre infini on ne
peut nier aucune existence reelle.
Que si l'on m'objecte encore que l'idée
universelle de l'estre n'a point d'objet

distinct comme on n'en auroit point celle de l'humanité prise à part &c. — parceque l'humanité n'existe que dans les individus humains, et pareillement l'Estre universel dans les particuliers. Je repons que cette comparaison est tres vicieuse, y ayant une entiere difference entre les sujets ; puisque l'estre absolu est conçu exister necessairement, et que l'humanité abstraite est jugée un estre non necessaire et non existant.

Si apres avoir conceu l'Estre absolu je pouvois comprendre qu'il peut ne point exister, je concluerois que mon idée n'a point d'objet distinct des Estres particuliers, parcequ'elle me les represente comme existans sans necessité. Mais de la seul que l'Estre absolu existe necessaire, je dois conclure, qu'il est et qu'il comprend tous les autres reellement.

Si l'on adjoute que l'idée universelle comprend le fini et l'infini comme deux Especes ou deux proprietez de l'Estre

entierement distincts, partant que l'un n'est pas l'autre, et qu'ainsy il y a raison de soustenir qu'ils ont des existences toutes differentes.

Je reponds a cette objection qu'on peut nommer un sophisme ab ignoratione elenchi aut a fallacia divisionis, que nul Estre n'est fini parcequ'il existe, (car l'existence est absolue et commune a tout ce qui est) mais un Estre est fini par la modification de l'attribut dans lequel il est compris, soit estendue, soit pensée. par consequent la pretendue division de l'Estre en fini et infini ne doit point estre admise puisqu'elle repugne a la notion de l'Estre.

Mais si l'on prend l'existence par la maniere d'exister, je n'ay garde de combattre cette conclusion, je reconnois que les Estres particuliers n'existent point comme l'Estre infini et universel, puisque ceux la sont bornez et n'ont qu'une courte durée, au lieu que celuicy

est substantiel, unique, et seul necessaire.
Mais il ne s'ensuit pas qu'entant que l'Estre absolu est infini et substantiel il ne comprenne ses modalitez puisque la substance renferme ses modes lesquels ne peuvent exister et estre conceus sans elle.
Mais passant ces difficultez epineuses touchant la veritable notion de l'infini, venons a celles qui consiste dans l'impossibilité de la Creation. il me semble qu'il y a deux raisons qpalles qui doivent nous en convaincre, la premiere est une consequence naturelle de la necessité de l'Estre absolu. et la seconde est prise de son infinité.
1°. La Creation est supposée d'estres non necessaires, c'est a dire de ceux qui n'estant rien par eux mesmes ont receu l'existence par le seul bon plaisir de Dieu, que l'on ne concoit pas comme une determination de sa nature mais comme un acte arbitraire qui pouvoit n'estre

pas. Car s'il n'eust pas pû ne pas estre, nous n'y conceurions pas de liberté, marque de la fausseté de nre idée. Or si les Estres Crées ne sont pas necessaires, c'est adire s'ils ne sont determinez a exister que par un acte de volonté contingent, il faut conclure que Dieu dont l'Essence est l'existence necessaire, n'est point leur autheur, puisque l'Estre necessaire ne peut agir que necessairement.

Mais si confondant la liberté avec le hazard, on soutient que l'Estre necessaire peut agir contingemment, le repondray qu'il reste a prouver qu'il existe diverses substances, parceque tant que l'idée de l'unité de l'Estre subsistera, il faudra accorder que tout ce qui existe luy appartient, et que par consequent la Creation des Estres tirez du neant est impossible puisque

Suivant une notion commune a tous ~~deux~~ les deux Systhemes on convient qu'il n'existe que les substances et leurs affections.

2.° Si Dieu est l'infini actuel, il comprend toute realité possible, ainsi ou les estres particuliers ne sont pas reels, ou ils appartiennent a l'Infini; donc leur creation ne se peut comprendre. il est si evident qu'il ne peut rien exister au dela de l'infini (puisque par sa definition c'est ce a quoy l'on ne peut rien adjouter de meme nature) que toutes les objections que l'on peut faire sous le pretexte de la disproportion du fini a l'infini, me parroissent de pures bagatelles, concevant distinctement que l'Estre est une proprieté commune aux Creatures et au Createur, qu'on ne peut limiter en quelque maniere que ce soit, sans alterer la nature de l'infini et la detruire. On a beau soustenir que si les Estres bornés a

appartenoient a l'Infini, il seroit consequemment divisible, c'est une erreur grossiere de l'imagination qui rapporte la divisibilité a l'Etendue au lieu de juger par precision que rien n'est divisible que ce qui est mesurable.

8°. Je tire une derniere preuve contre le systheme de la Creation non seulement de l'opinion vulgaire qui veut que les Etres particuliers compris sous le nom de Creatures ne soient conservés dans leur existence que par la continuité de leur Creation, mais encore de la demonstration que l'on fait, qu'un Etre ne peut changer de mode, sans changer d'Existence, laquelle luy est accordée par le moyen d'une nouvelle Creation ou reproduction. En effet, si l'on suppose que la notion de chaque individu renferme toutes ses differentes determinations, ou pour parler plus proprement, s'il est vray que l'Etre ne puisse exister

que dans les modes qui luy sont propres, il s'ensuivra qu'il ne peut changer de mode sans changer d'Etre. Or qui ne voit que pour ce changement il a besoin de la meme creation que l'on suppose l'avoir fait exister la premiere fois. cela est clair.

Mais si l'on soutient que le meme Etre peut changer de mode sans changer d'existence, c'est a dire, pour en donner des Exemples, que l'Esprit est toujours le meme sous quelque idée qu'il se transforme, comme le corps en repos ou en mouvement est le meme corps; il faudra de necessité, pour comprendre cette Identité, faire abstraction de la substance pensante qui sera conceue non pensante & d'une substance corporelle qui ne sera

ny en repos ny en mouvement.
Car le passage d'un mode a l'autre
suppose un instant ou l'Estre seroit
privé du mode qu'il quitte et non
revestu de celuy qu'il prend. Car il y
a telle difference entre le mode de
repos et celuy du mouvement que
l'un ne peut jamais estre conceu
comme l'autre, ainsi dans la
discussion des differents modes
corporels, il faudra supposer un
temps ou le corps ne seroit ny en
repos ny en mouvement, ny droit,
ny courbé, ny figuré, ce qui est
absurde dans le systheme de ceux
qui rejettent les proprietés de l'Estre
absolu, ou qui confondent avec luy
les existences modales et non
necessaires des individus.
Mais si d'ailleurs la chose est
evidente par elle mesme, puisque je

connois sensiblement que mon Esprit est capable de prendre diverses idées, et que mon corps est le meme assis ou debout, parlant ou escrivant, il s'ensuit evidemment, ou que l'Estre en general ou en particulier est capable de differentes modifications successives, ou que l'abstraction de l'Estre n'est point une chimere inconcevable comme on le dit.

Mais dans l'une et l'autre opinion la Creation ou reproduction de l'estre en chaque nouveau mode qu'il recoit doit passer pour une idée inutile et sensiblement fausse. donc la creation premiere n'est elle meme qu'une chimere absurde, puisqu'elle se termine a une modalité de l'Estre qui est deja supposer exister.

Car s'il fault le redire encore, l'Estre est par luy meme et ne peut

modalités individuelles n'existent que
par la determination de leurs causes.
Il est donc necessaire de distinguer dans
les individus ce qu'ils possedent a titre
d'Estre qui est l'existence, et ce qu'ils
tiennent a titre de modes determinés,
scavoir la Composition, la figure,
la forme, l'Idée &c mais
l'existence ne doit jamais etre conceue
comme Creature a moins de dire que
l'Estre ne soit l'effet du Neant, ou
reciproquement.
Je Concluray donc que l'abstraction
necessaire qu'il faut faire de l'estre
toutes les fois qu'on voudra imaginer
le changement modal de quelque individu,
est une image juste et accomplie de
l'Estre absolu existant dans ses
modalités, et qu'elle fait la preuve
parfaite de l'absurdité du systhème
de la creation.
Et enfin Je Concluray en dernier
Lieu que la Creation est un oeuvre

Impossible est contradictoire, que je ne conçois point au pouvoir de l'estre tout puissant, puisqu'il ne peut que ce que son entendement infini peut comprendre, et qu'en cela le fini et l'infini sont egaux, qu'ils connoissent distinctement qu'une chose ne peut ensemble Estre et n'Estre pas; si les Estres particuliers sont conceus affections de la substance, ou modes de l'estre absolu, ils ne sont pas tirez du neant par creation; non par rapport a l'Estre qui est de fini necessaire, non par rapport a ses attributs, qui n'en sont pas distincts, et non par rapport aux modalitez qui ont leurs causes determinées et prochaines, dans leurs especes. Enfin s'ils sont jugez necessaires ils ne sont point l'effet arbitraire d'une cause necessaire; ou si l'on veut joindre ensemble ces idées contradictoires, je soustiendray qu'encore que l'on puisse abuser du raisonnement par des

Sophismes, il n'est point naturel au
sens Commun de se laisser entraisner
dans une opinion absurde et sensiblement
contradictoire, telle que l'idée de la
creation, laquelle encore une fois est
supposée d'Estres qui n'existeroient pas
et ne pourroient pas estre conceus existans
s'ils n'avoient l'existence commune
avec l'Estre substantiel, et absolu, c'est
a dire s'ils n'en estoient des modes.
A l'Esgard de l'idée que Nous nous
formons de la perfection, ou de ce
que Nous appellons bien et mal, vice
ou vertu, deffaut et imperfection, il
est assez euident que nous n'en jugeons
que par rapport a nous mesmes; tout
ce qui contribue nostre sensibilité, c'est
a dire la perception que Nous
auons de nostre Estre, ce qui l'estend,
ce qui en procure la conseruation, est
uniuersellement nommé bon; comme
au contraire, nous disons qu'une
chose est mauuaise lorsqu'elle nous

afflige, qu'elle resserre ou menace
nostre existence. Ainsi les objets sont
bons ou mechants a notre sensation
par rapport aux sentiments de
plaisir, de joye, de dilatation ou de
resserrement, de douleur et
d'affliction qu'ils nous causent.
Delà si nous passons à la
consideration des actes d'un Estre
Intelligent, il est clair que nous
appellons vertu ceux qui sont
convenables a nos idées de bien, et
vice ou imperfection ceux qui sont
relatifs a nos idées de mal ou a un
moindre bien.
Je croy qu'en consequence de ces
definitions on peut conclure avec
certitude que le bien et le mal ne
sont rien de positif, et qu'on ne doit
les considerer que comme des modes
de pensée ou des notions formées de
la comparaison qu'on peut faire
ou des autres estres entre eux ou

d'eux avec soy meme. par consequent
ce que l'on assure d'un bien ideal ou
Archetype auquel tous les biens et
la vertu meme se doivent rapporter me
paroist tout a fait eloigné de la verité
et de la realité; parceque il est evident que
chaque chose est en elle meme conforme
a la determination de sa cause, et ne
peut avoir plus de perfection ou de
realité qu'elle luy en a donné.
Or les Estres particuliers n'existent
que par eux memes, et partant leur
cause est toujours hors d'eux, a la
difference de Dieu qui estant conçeu
l'Estre necessaire, a sa cause en luy
meme, suivant sa definition, c'est a dire
qu'il est sa propre cause d'exister et
d'agir; et comme son action est aussi
necessaire que son existence, il s'ensuit
que tout ce qu'on peut concevoir sous
quelque rapport que ce soit a une perfection
ou plustost une realité actuelle et
Necessaire.

Ce n'est donc point une realité ou perfection comparative qui puisse aucunement dependre de mon idée. Je ne conçois rien en Dieu qui n'existe necessairement et par luy meme. quand je dis qu'il est tout bien et le Souverain bien, c'est qu'en effet son existence est le fondement de la mienne, en aimant mon Estre, procurant sa conservation dans les regles de la raison, j'accomplis son ouvrage, je contente au sentiment qu'il m'a donné, et je trouve ce Souverain bien au milieu de moy suivant ma propre disposition et modification.

Si donc j'adjoute a l'jdée de l'Estre infini les attributs de sagesse, de justice, de misericorde, de patience, d'amour pour la vertu, de haine pour le vice, de pureté, de sainteté &c. Je fais deux choses egallement improbables: Car 1.° Je qualifie la divinité par des vertus humaines, qui ne sont point a son usage et qu'elle ne peut prattiquer;

parcequ'a l'esgard des uneus Son unit l'exclud de tout commerce, Et a l'Esgard des autres Je ne vois rien de reel et de positif qui luy puisse appartenir. 2.° en pensant releuer son excellence, Je detruis son Infinité: car il n'y a aucune de ces vertus qui n'ait ses bornes, mais si on les prend dans un degré Infinite, comme elles se combattent l'une l'autre, il est certain qu'elles ne peuuent existir dans le meme Sujet non plus que les figures rondes et quarrées.
De plus ces vertus sont des modes ou manieres d'Estres soit a l'Egard de l'habitude, soit a l'Esgard des Actes, et partant elles ne peuuent conuenir a l'Estre qui existe substantiellement.
Je dirai encore que je ne conçois les jdées de Dieu que comme des jdées justes et reelles en Consequence desquelles les choses particulieres existent telles qu'elles sont, et que je n'y decouure aucun rapport auec des

vertue qui ne consiste que dans les relations particulieres de ces memes choses les unes avec les autres.

Mais l'erreur de ce Systheme est encore plus sensible par rapport a ceux qui pretendent orner la divinité de ces circonstances de bienseance puisées dans un autre principe qu'elle meme. car si l'on dit que dieu agit **ratione boni vel finis** on suppose une cause determinante de son action, differente de luy meme, Mais si l'on se contente de dire qu'il est luy meme le bien intentionnel et la fin qu'il se propose, on suit une idée sous une expression differente: Car c'est a dire que la cause de l'action divine est dans son essence et convenir qu'elle est aussi necessaire que son existence, ce qui detruit le Systheme de la Creation arbitraire.

L'Idée d'un pouvoir Supreme arbitraire n'est pas moins

disproportionnée a celle de l'Estre Substantiel et absolu, si on la forme autrement que d'une puissance — necessaire exercée librement et — absolument, au sens qu'il n'y a pas de liberté plus precise que celle qui n'est determinée que par soy meme, ny de pouvoir plus supreme que celuy qui execute tout ce qui est possible. Mais de conclure de l'idée du pouvoir divin qu'il a creé de rien des Estres qui sont manifestement contradictoires, dans la supposition meme qu'on en fait; — c'est abuser de sa raison et des termes par lesquels on l'exprime.

On dit encore, pour appuyer cette idée que la toute puissance est un attribut necessaire de l'Estre parfait, mais que si l'on nie la creation, c'est a dire la reformation des Estres sans matiere preexistante, en consequence d'un simple acte de la volonté supreme, on detruit la toute puissance, parceque c'en est la

plus Essentielle operation.

J'ay deja repondu a cet argument tiré de la toute puissance, et demontré qu'elle ne s'applique point a l'Impossible conçeu contradictoire, tel qu'Estre et n'Estre pas; il reste seulement a dire quelque chose de la volonté; parceque nous en avons effectivement une fausse notion, trompéz comme nous le sommes par le sentiment qui nous fait prendre nos jugements (qui sont de simples modes de pensées) pour des actes volontaires, dont nous concluons que comme la volonté est la plus universelle et la plus estimable de nos facultéz, elle doit a plus forte raison se trouver Eminemment dans l'Estre parfait, or dans ce sens, croire que Dieu eut pû vouloir une chose telle que la creation, et qu'il ne l'eut pas executée, seroit sans doute un defaut de puissance dont il est necessaire de justifier l'Estre supreme.

Or Sans nous arester quant a present a demonstrer l'abus qui se trouve dans la Supposition de Nos facultés, je me renferme a prouver que celle que Nous concevons par le nom de volonté, ne peut convenir a Dieu, et meme qu'elle soit prejudiciable al'jdée del'Estre parfait, en voici deux raisons.

La premiere est prise de la doctrine commune de tous les theologiens qui definissent que Dieu est un acte pur, et que ses facultés infinies sont reunies a une seule essence et existence, d'ou il s'ensuit que son entendement, sa volonté et sa puissance sont une seule chose, existente en Acte, c'est a dire qu'il ne connoist rien qu'il ne veuille et qu'il ne veut rien qu'il n'execute actuellement.

La Seconde est une Consequence de l'axiome Commun, que l'effet differe de sa cause precisement en cequ'il a receu d'elle, par Exemple,

L'homme qui en Engendre un autre est cause de son existence et de son essence, d'ou il s'ensuit que le pere et le fils conviennent en essence et different en existence en sorte qu'ils vivent independamment ; mais Dieu est reconnu generalement pour cause formelle de l'Essence et de l'existence de tout ce qui est par consequent si l'homme a une faculté de volonté dont Dieu soit cause, il s'ensuit que l'homme differe de luy precisement par cette volonté: il en est de meme de l'Entendement et de tout ce que Nous imaginons sous le nom de faculté; tant il est vray que Dieu est infiniment elevé au dessus des images de nos perceptions, et que tous nos efforts pour en former une idée nous derobent plutost sa Connoissance qu'ils ne la facilitent.

On dira sans doute que le Syllogisme prouve trop parceque l'on en pourroit conclure autant de l'existence,

mais cela meme est veritable
puisque rien n'existe substantiellemt.
que l'Estre absolu, tous les estres n'estant
que de simples modalitez qui n'ont qu'une
existence empruntée, la disparité de
leur existence est entiere.
Sçavoir raisonner le Pouvoir pouvoir
conclure que ce qu'il y a de certain
dans le Systeme ordinaire de la
divinité est parfaitement conforme
a mes premieres idées, et que ce qu'il
y a d'adjousté pour differents
pretextes est contraire aux premiers
fondements et aux lumieres de la
raison; il s'agit apresent de
rechercher dans le meme ordre de
quelle maniere les estres particuliers
ont pû estre produits et ce qu'ils sont
precisement.
La premiere notion qui doit regler
ce travail est la conclusion deja si
souvent repetée, que nul Estre
particulier ne peut exister ny estre

conçeu sans la Substance que Nous appellons Dieu.

La Seconde que Dieu n'estant connu que par deux de ces attributs la pensée et l'Estendue, je ne puis avoir Idée d'aucun Estre qui ne soit mode de l'un de ces attributs.

Le Corps est certainement un mode de l'Estendue que je diuise en simple Estendue et en solide, d'ou je conclus que Dieu n'est point un Corps, par ceque s'il estoit corps il seroit ~~mo~~ modifié et ne seroit plus Infini.

Pareillement les idées sont modes de la pensée, et de la je conclus que Dieu n'est aucune idée particuliere, par la meme raison, mais toutes fois puisqu'il n'est connu par l'attribut de la pensée, je dois conclure qu'il pense infiniment, c'est a dire que son idée est infinie, comprenant Necessairement toute possibilité et

realité effective. que si l'idée de Dieu est infinie, il faut aussi qu'elle soit necessaire comme il l'est luy meme par nature, et qu'elle ait un objet pareil, c'est a dire luy meme comprenant toutes les modifications de ses attributs: car l'axiome est certain, que tout ce qui existe est substance ou affection de substance; mais les affections de la substance infinie sont infinies, et l'idée de Dieu qui est pareillement infinie renferme des objets infinis, c'est a dire toutes les modifications réelles et infinies de ses attributs. il s'ensuit donc que les attributs de Dieu, soit en conseq.ce de ce qu'ils sont infinis, soit en conseq.ce de ce qu'ils sont l'objet d'une idée infinie, doivent estre infiniment modifiés, et que chaque modification doit avoir une existence finie, réelle et determinée; finie, puisque s'y elle ne

l'estoit pas, elle seroit infinie, ce qui
est contre la definition du mode; reelle
puisque tout ce qui participe a l'excellence
de la Substance est reel et effectif; Et
enfin determinée, puisqu'autrement elle
n'existeroit pas, n'y ayant aucun effet
sans determination de sa Cause.
Si donc Je recherche Comment les Etres
particuliers existent, comment ils ont
esté et sont journellement produits, je ne
puis plus douter qu'ils n'existent en
tant que modifications des attributs
de la Substance, et en tant qu'objets
reels de l'idée necessaire de Dieu; Et a
l'Esgard de leur production qu'elle ne soit
l'effet de la determination de leur cause,
comme cette determination est l'effet
d'une autre cause, et ainsi a l'infini,
jusqu'a la Supreme causalité qui se
trouve en Dieu, telle qu'elle est
demonstrée par sa definition.
Il ne s'ensuit pas neantmoins que
Dieu ne soit que cause eloignée de

chaque effet, puisqu'au contraire il n'y a point de cause plus prochaine que celle qui est tellement jointe a l'effet qu'il ne peut exister ny estre conçeu sans elle, Ce qui a este clairement prouvé a l'Egard de Dieu.
Il ne s'en suit pas non plus que l'estre formel des choses qui ne sont point modes de pensée n'existe qu'en consequence de ce que Dieu l'a connu, car les attributs sont conceus separement, c'est a dire qu'un mode de l'Estendue n'enferme point l'idée d'un mode de pensée, et reciproquement. Mais chaque mode de l'Estendue suit necessairement et consequemment de l'attribut de l'Estendue auquel il se rapporte; comme l'Idée suit de la pensée.
Toutesfois il est Evident que l'idée objective de Dieu doit renfermer toutes les consequences de chacun de ses attributs, et par consequent

tous les modes possibles, non qu'ils existent en vertu de cette idée, ~~mais~~ mais parcequ'elle ne peut ne les point representer estant infinie. Surquoy il est a propos de remarquer que cette Infinité n'est pas relative aux modes qui sont finies, mais a Dieu qui est infini. par la meme raison cette idée doit estre unique parcequ'elle se rapporte a Dieu qui est un, quoyqu'elle renferme effectivement celle de tous les modes dans l'ordre et la conseq.ce de leurs determinations.

Et ainsi concevant que l'attribut de pensée qui est en Dieu s'estend aussi bien que son actuelle puissance, sa connoissance et sa volonté, puisque tout est un en luy, je comprens que la Connexion et l'ordre des choses existe dans l'Idée de Dieu tel qu'il est, et doit estre, par la necessité de sa nature, et les determinations qui en sont les consequences.

Mais avant d'aller plus loin, il me semble qu'il est tout a fait necess.re de fixer les notions que je recois par les mots d'Esprit, de pensée et d'idée.

J'appelle Esprit tout estre pensant, mais je ne pretend point le distinguer essentiellement de l'Estendue, parceque mes conclusions precedentes m'apprenent que l'Estre infini est estendu et pensant tout a la fois; et mon experience m'apprend jusqu'a cette heure que la pensée se trouve jointe a mon Corps quoyque je n'en comprenne pas encore la liaison.

J'appelle pensée l'action de l'Estre pensant,

Et Idée tout concept formé par l'Esprit.

Mais je trouve des idées de plusieurs sortes.

Les unes purement spirituelles mentales, telles que celle de la Substance et de ses attributs.

Les autres purement corporelles, telles que les perceptions des sens

Et les autres matiere qui resultent des operations de l'Esprit, sur ces dernieres, comme multiplier, soustraire, diviser, comparer, raisonner, conclure, douter &c.
Outre cela je divise encore les idées par rapport a la verité qu'elles contiennent, c'est a dire leur convenance avec leur objet. j'appelle egales celles qui luy sont conformes, et inegales celles qui ne le sont pas.
On pourroit encore les diviser en simples et composées, generales et particulieres, absolues et relatives; — Mais cela iroit trop loin. il suffit d'observer une proprieté essentielle qui leur est commune, c'est qu'elles apportent toutes un jugement effectif, ce qui a donné occasion de les prendre, ou la meilleure partie d'entre elles pour des actes de volonté.
Ayant une fois determiné la signification de ces termes, il est evident

qu'en leur appliquant a Dieu on
concoit que son idée en tellement egalle
a son objet, que l'on peut dire que l'idée
de Dieu se connoissant et luy meme sont
choses egales ou meme chose. Mais si
de l'Idée universelle je raisonne
consequemment aux Etres particuliers,
Je conçois par la meme raison que
l'Idée d'un mode qui est en Dieu, et le
mode même sont aussi parfaitement
Egaux, en sorte qu'en Dieu l'Idée d'un
Cercle et le cercle existant sont même
chose, considerés ou par rapport a
l'attribut d'Estendue, ou par rapport a
celuy de pensée, l'un n'estant pas moins
propre a la substance que l'autre,
et tous deux estant renfermés dans
l'Idée generale que Dieu a de tout ce qui
luy appartient en qualité de substance.
Mais comment les modes qui ont esté
ne sont plus, et que d'autres qui seront
ne sont pas encore; si l'on recherche
de quelle maniere leur idée peut estre

en Dieu, il me semble qu'il faut
dire qu'elles s'y trouve comme l'Estre
de ces memes modes se trouve dans
les attributs, c'est a dire qu'autant que
les Estres particuliers n'existent qu'en
puissance dans les attributs divins,
leur idée n'existe pas d'autre maniere,
mais que quand ils passent a l'existence,
qui par rapport a eux se nomme durée,
alors l'idée de Dieu les connoist
comme existants relativement a leurs
causes a l'infini, & leurs causes
relativement a leurs effects aussi a
l'Infini.
Venant enfin aux Estres particuliers
entre lesquels je me trouve occuper
une place, je m'interroge moy meme pour
voir si je puis affirmer que l'Estre
substantiel leur soit propre. mais me
trouvant entrainé par l'Evidence des
definitions precedentes, je ne puis
au contraire eviter de le nier, puisque
je puis concevoir toute existence par une

comment existans pas. je m'objecte —
pourtant que des la que je ne les puis
concevoir sans Dieu, l'axiome qui porte
que ce, ~~sans~~ sans quoy une chose ne peut
exister, appartient a son Estre, jette dans
la necessité de reconnoistre que l'Estre
Substantiel leur appartient aussi; Mais
ce raisonnement n'est qu'un paralogisme:
Car l'axiome dont il s'agist ne peut —
s'appliquer des effets aux causes sans —
renverser toutes regles de logique. —
partant je m'asseure dans ma conclusion
que l'Essence de la substance n'appartient
point aux Estres particuliers, considerés
dans leurs modalités.
D'ailleurs comme j'ay conclu qu'il
n'existe rien outre la substance et ses
attributs, il faut que je reconnoisse que
les Estres particuliers n'estant point
des Substances sont aumoins affections
de la substance universelle, c'est a dire
modalités de ses attributs; lesquelles
de la puissance de l'Estre contenue dans

chaque attribut qu'a Esté a l'Existence par la determination d'une Cause particuliere, et celle cy par une autre Jusqu'a l'Infini. comme pareillement elles perdent cette Existence par une autre determination.

On peut donc definir chaque Estre par une modalité determinée de quelq. attribut de la Substance dont l'Idée existante se trouve en Acte Complet dans l'Infinie pensée de Dieu.

Il s'ensuit de la que l'Esprit de chaq. Estre intelligent est partie de l'infinie pensée de Dieu, puisque l'idée substantielle et l'objet de cette idée sont conçeus meme chose en Dieu, non pas en tant qu'il est infini, mais en tant que l'Estre substantiel peut estre diversement Et infiniment modifié.

Il reste a sçavoir ce que c'est proprement que l'objet de cette idée dans les Estres pensants, surquoy je ne prends me proposer de regle plus asseurée que

Celle-cy, sçavoir que Celle-cy doit avoir perception de son objet dans toute l'Estendüe qui luy Convient, c'est a dire qu'il formera une ou plusieurs Idées de cet objet par rapport a tout ce qui luy peut arriver, lesquelles luy seront propres et sensibles a mesure de ce qui arrivera, et par la l'Esprit sera un mode de pensée determiné Essentiellement a certain objet.

l'Idée divine qui establit l'Estre et l'Esprit humain ne peut donc avoir d'autre objet que le Corps humain: Car si ce n'estoit point ce Corps, l'esprit n'auroit point de perception de ce qui luy arrive, ou du moins, il ne l'a auroit que Comme d'un autre corps estranger, mais il n'a perception des autres corps que par son corps, donc son propre corps est son objet et rien autre.

C'Est pourquoy Je conclus avec certitude que je suis composé de Corps et d'Esprit, et que leur union est telle que de l'idée

Et de son objet reel, lesquels ensemble reçoivent leur estre non seulement de certaine modification des attributs divins de pensée et d'Estendue, mais de l'Idée egale qui est en Dieu de leur existence presente qui est une meme chose que cette modification comme je l'ay deja prouvé, puisqu'il est impossible que Dieu n'ait l'idée de ce dont il est cause intimedans chaque modalité de ses attributs, j'en tire aussi pour Consequence que les Idées de Dieu par rapport aux Estres particuliers sont entr'elles, Comme leurs objets, parceque ces Idées sont supposées egales, autant donc que ces objets contiendront de realité et de perfection, autant en auront leurs idées, c'est ce qui met la difference d'Estre a Estre, et d'homme a homme.

Tout mode d'Estendue ne renferme point

necessairement le mode de la pensée, & par consequent il manque de cette espece de realité ou perfection; Mais celuy qui joint la pensée et l'Estendue, l'une comme une idée, l'autre comme un objet, a cette realité de plus, & il l'augmente d'autant plus que son objet est capable d'action et de passion, parceque l'Esprit en recoit un plus grand nombre de perceptions, c'est a dire, qu'il multiplie sa realité. cette remarque me fait connoistre en quoy consiste la difference des Esprits. pareillement l'objet qui dans son action souffre le moins de concours de la part des autres Estres, fournit a son idée des perceptions d'autant plus simples; par consequent cette idée en sera plus nette & plus precise, ce qui decouvre la regle la plus seure de raisonner avec justesse.

Mais il est difficile de se convaincre

absolument de la verité de ces reflexions si l'onn'est instruit de la nature des corps & de leurs proprietez.
Le Corps en general est une etendue solide, c'est a dire un mode de l'attribut absolu de l'Estendue.
Les Corps particuliers sont des modes de la Corporeité distincts entre eux par leur figure, composition, repos ou mouvement.
Tous les Corps conviennent donc dans le principe qu'on ne peut les concevoir que comme des modes d'un meme attribut, & ils different seulement dans les termes que j'ay marquez.
Quant aux affections des Corps on peut remarquer en general que les premieres sont le repos & le mouvement. Celuy cy est consideré selon sa vitesse qui a divers degrez, Mais il est toujours vray de dire

que, Comme il n'y a point d'effet
sans cause, les corps ne peuvent
estre meus ni se reposer sans
determination de la part d'un autre
corps qui est luy meme en repos ou en
mouvement par une autre determination
et ainsi a l'infini.
Si Je Considere un Corps en repos
sans attention a aucun autre, je
ne puis juger autre chose sinon qu'il
repose; Mais s'il vient a se mouvoir
je suis Convaincu que Ce n'est point
parcequ'il est en repos et qu'il faut
que son mouvement vienne d'une
determination externe.
Considerant en suite l'effet d'une
cause Externe agissant sur un corps,
je ne puis douter qu'il ne soit composé
de l'action, de la cause et de la reaction
du Corps qui l'a souffert. de sorte que
des deux il resulte un ou plusieurs
modes dans le Corps determiné

par Cette cause; ainsi quand un corps tombe sur un autre auquel il ne peut communiquer aucune partie de son mouvement, il en resulte un mode de reflexion pour la continuation de ce meme mouvement dans le premier de ces Corps.

A L'Esgard de la maniere dont les corps se joignent entre eux, j'observe que soit qu'ils ayent pareille ou differente grandeur, s'ils sont resserrés par d'autres corps, et quils se touchent par de grandes ou petites superficies, soit qu'ils soient tous ensemble en repos, ou en mouvem.t Ces Corps sont dits unis et composent ensemble un tout de certaine figure qui est mode de l'Estendue solide que j'appelle Individu corporel ou hypost.

La Composition de ces individus les rend plus difficils ou plus aizés a separer, et de la viennent les distinctions de dur, mol, fluide, &c. Si quelqu'uns

des parties de ces individus sont separées de leur tout, et qu'il leur en succede d'autres de meme nature, l'individu conservera son Estre, sa composition et son nom, par la raison que les corps ne sont point distinguez entre eux par leur substance et que l'estre de tel ou tel individu ne consiste que dans sa composition.

Si pareillement les parties de ce tout s'augmentent ou diminuent proportionnellement entre elles et au tout, si ces memes parties changent de mouvement sans perdre la relation qu'elles ont entre elles, si meme elles cessent de se mouvoir en tout ou partie, sous la meme condition qu'elles gardent leur relation, il est evident que le meme individu subsistera toujours.

Et dela je conclus qu'il y a des individus de toutes Especes, les uns composez de corps tres simples, d'autres composez eux memes d'autres individus, et d'autres encore de ces derniers, Et ainsi jusqu'a l'universite des choses qui est

ellememe en ce Sens une Espece d'Indiuidu dont les parties varient en une infinité de manieres Sans que Sa nature en soit altérée ny qu'elle cesse d'Estre la meme.

Appliquant maintenant les notions au corps humain, Je conclus aussi tost que c'est un indiuidu composé de plusieurs autres lesquels ont aussi leurs parties Indiuiduelles.

Je m'apperçois que des Indiuidus dont Je suis composé, les uns sont durs, les autres mols, les autres fluides &c.

Que ces Indiuidus changent, s'alterent, se dissipent, et que j'ay besoin pour en reparer la perte d'autres corps indiuiduels qui reprennent la place des parties dissipées.

J'observe encore que les impressions des causes externes changent ordinairement le plan et la figure de mes parties.

Enfin Je sens en moy Je ne Scay quelle force que je prens pour une puissance

de mouvoir mon propre Corps et plusieurs autres en diverses manieres.

Par ces observations, quand bien je n'aurois pas une Experience certaine a cet egard, Je pourois conclure que l'Esprit humain a diverses sortes de perceptions, parcequ'il doit naturellement et necessairement Connoistre tout Cequi arrive a son objet, et je juge que le nombre et la qualité de ces perceptions depend de la disposition du meme objet.

Je Juge aussi que l'idée formelle qui Establit l'Existence de l'Esprit humain, n'est pas une idée simple, mais qu'elle est composée d'autant d'idées que le corps a de parties, non dans le detail de leur arrangement ou Composition, mais par rapport a Cequi leur arrive en general et en particulier.

Je Conçois pareillement que l'Idée des differentes affections du Corps humain renferme non seulement son idée, Mais encore Celle des autres corps

qui agissent sur luy, Ce qui me fait entendre Comment avec la perception de mon Estre j'ay encore Celle de plusieurs autres Choses.

Enfin J'apprens par le meme moyen pourquoy J'ay si peu de Connoissance et je suis si mal instruit, tant de la nature de mon propre corps que de celle des autres, puisque je Connois le premier que par mon Sentiment, et les Seconds que par L'impression qu'ils font sur moy, laquelle impression m'asseure simplement de leur presence ou peu plus, jusqu'a Ce qu'une autre impression les eloigne de moy efficace, ou affoiblisse la perception que j'en ay.

Mais ayant remarqué que j'ay souvent une perception aussi vive des objets absens que des presens (Ce qui me jetteroit dans l'illusion sans l'aide Et le secours d'une grande precaution) je suis obligé d'observer que les

l'impressions que je recois des objets presens en certaines de mes parties, se continuent assez longtemps dans leur absence, ou que le mouvement qui naist de cette impression altere les parties prochaines, & celles ci les suivantes, ensorte qu'il en resulte une perception sensible quoyque les objets soient absents. Mais parceque cette perception que j'ay des objets presens ou absens est fort different de celle que j'ay de moy meme, pour user de quelque distinction; j'appelle jmage l'jdée qui m'en demeure quoyqu'elle ne soit pas toujours figurée, & j'appelle jmagination le pouvoir qui est en moy de contempler des objets absents comme s'ils estoient presents.
Je considere de plus que le fondement de l'jmagination est la perception d'un ou plusieurs corps qui agissent ou ont agi sur le mien, & que lorsque cette action a esté de plusieurs agens a la fois mes parties organiques ne peuvent reprendre la situation ou le mouvement qui renouvelle cette perception sans

la rappeller toute entiere avec l'idée de tous les objets qui ont concouru a former cette perception, et cela me fait decouvrir en quoy consiste la faculté de memoire qui a l'occasion d'une image, m'en represente aussi une autre selon la suitte et l'enchainem.t de mes perceptions, encore que ces images n'ayent souvent aucun rappor l'une a l'autre. Comme par exemple il n'y en a point entre les mots et les choses signifiées.

Mon Esprit n'est donc en luy meme et dans ses differentes facultez qu'un mode de pensée, qui renferme une connoissance sensible et experimentale des affections de mon corps comme de son objet reel.

Et en general; ainsi que la pensée est un attribut de l'Estre, les etres par.tics douez de pensée sont des modes de cet attribut; mais les modes de pensée sont distinguez entre eux par leurs objets

mon Esprit est donc un mode distingué des autres Esprits par l'objet qui luy est propre, lequel est mon Corps, et toutefois il ne le connoist ny luy ny son Existence que par les affections dont il a la perception.

Ou, pour dire la meme chose en d'autres termes, l'Esprit humain est l'idée ou la connoissance de ce qui arrive au Corps humain composé, remué, changé, reparé, comme il l'a dit, par ses diverses parties qui sont elles memes changées, composées, remuées, reparées &c, mais il n'est pas l'idée de la connoissance, de la composition, mouvement, changement et reparation de ce corps ny de ses parties.

Et c'est pourquoy l'Esprit n'a qu'une connoissance tres imparfaite de son corps, quoyqu'avec luy il compose un meme individu, consideré tantost dans son attribut d'étendue Corporelle, tantost dans celuy de pensée. Ce qu'elon

comprend encore mieux en considerant que l'ordre & la Connexion des idées humaines est le meme que celuy des affections du Corps, & non pas celuy de sa Composition parceque l'Idée divine qui constitue la realité des modes ou etres particuliers, n'establit point l'existence de l'Esprit humain par la connoissance du Corps, mais par la Sensibilité de ses affections.

Cela me fait juger Confusement que tout le discours Vulgaire sur la nature des purs Esprits est inventé plus subtillement qu'il n'est veritable, ne Concevant pas une pensée sans objet precis, ni de sensibilité sans organes. que seroit en effet une ame separée de son Corps, sinon une pensée vague, indefinie, depouillée d'objet reel & de sensation. ? Il est vray toutefois que l'Estre estant infini et ses modalitez pareilles, on n'a pas de fondement suffisant pour nier qu'il ne puisse y avoir

d'autres intelligences que les Esprits humains, pourveu toutes fois qu'on leur accorde des objets particuliers en conseq.ce de quelque attribut divin different de l'étendue corporelle, autrement il me parois que l'on detruit la possibilité de leur Estre en pretendant l'Establir sur la seule pensée qui ne peut exister sans objet determiné. Que si Nous poussons encore plus loin cette sorte de recherche, Nous decouvrirons bientost la raison, pour laquelle l'Esprit ne se connoist pas luy meme: car quoy que je puisse redoubler mes jdées, ~~cesta~~ c'est a dire avoir des jdées des jdées de mes affections d'autant que les unes et les autres sont des perceptions qui m'arrivent a l'occasion des changements qui se font dans mon Corps, mon Esprit ne s'en connoist pas mieux luy meme, parcequ'il n'existe que comme perception des affections de mon Corps, il ne peut donc avoir d'jdée de luy meme plus parfaite que celle qu'il a de son propre objet.

Mais d'autant que les parties
jndividuelles de cet objet ne luy
appartiennent point reellement, c'est
a dire qu'elles ne sont point de son
essence, et que c'est seullement leur liaison
qui le compose, il s'ensuit que l'jdée de
chacune de ces parties n'est point
renfermée dans l'jdée de l'etre humain
si ce n'est en gros et confusement, la meme
raison fait que je ne connois ny ni precisem.t
ni egalement les corps estrangers a l'occasion
desquels se font mes perceptions, c'est aussi
ce qui rend mes jdées jnegales et sujettes a
l'erreur.
L'Jmperfection de nos connoissances
consiste donc en ce que nous ignorons
la vraye nature de nos Esprits, celle de
nos corps et de leur constitution aussi bien
que celle des corps etrangers, n'ayant
jdée de nous memes et des autres que
par le sentiment de ce qui arrive a nos
corps, lequel sentiment doublé, redoublé
triplé &c. ne peut jamais s'estendre au
dela de la perception.

Je ne m'estonne plus après cela de me trouver sans connoissance de ma propre durée ny de celle des autres: car outre que mes notions sont toutes superficielles, n'atteignant point la nature dans son interieur, je concois assez que mon existence et la leur n'estant point des consequences de la nature absolue de Dieu, mais dependant de la determination de certaines causes qui nous sont cachées et nous detruisent, nos perceptions ne sauroient nous instruire de l'ordre de ces Causes, et c'est ce qui nous accoutume a regarder leurs effets comme contingens, appuyés que nous sommes sur la certitude que l'existence ne leur est point propre.

Cependant je ne puis si peu me connoistre et les autres hommes que je ne scache que nous raisonnons, c'est a dire que nous pouvons comparer nos idées entre elles et en tirer des conclusions entre lesquelles les vrayes sont justes et

vrayes, les autres ne le sont pas. comment cela se fait il, si mon corps est le seul et naturel objet de mon Esprit, et cette difficulté resolue, quelle est la regle de verité qui m'asseurera que mes jdées sont justes, mes conclusions conseq.^{tes}, et que je scay quelque chose de certain.

A L'Esgard de la premiere question voici comme je prens la chose; il est certain que les affections de mon corps sont tellement l'objet qui constitue ma pensée, que je n'ay aucune pensée qui ne soit perception, ny perception qui ne soit pensée; et si cela se pouvoit autrement je penserois sans le sentir et sans en avoir connoissance, ma memoire et mon imagination desquelles je me suis cy devant formé l'jdée me rappellent donc les perceptions et les jdées reflechies de ces perceptions, sur quoy j'edifie ce que j'appellerai raisonnements comparatifs et conclusifs lesquels ne sont toutes fois autre chose dans

le fonds que des acquiescences plus ou moins sensibles que je donne a l'evidence des perceptions.

Ainsi pour prendre une juste notion de la faculté que nous appellons raison, il faut 1.° reconnoistre que les plus subtiles pensées que nous puissions avoir, pourveu que ce soit une pensée, (car il y a des assemblages de mots qui ne signifient rien,) sont des idées sensibles composées ou des perceptions simples ou de perceptions reflechies, et partant elles sont elles memes des perceptions, de sorte qu'aucune idée ne me porte a juger que mon Esprit ait d'autre objet que les affections de son Corps.

Si donc je m'obstine a considerer ma raison, comme quelque chose distinct de mes idées, je trouve malgré moy qu'elle n'est autres choses qu'une nouvelle perception que j'acquiere en comparant les images que ma memoire me represente machinalement et que

Cette comparaison n'est elle meme qu'un sentiment par lequel j'apperçois ce que deux idées ont de commun ou de different, par consequent si j'ay pretendu autres fois distinguer ma raison de mes sensations, et de mes idées, il m'est impossible de ne pas avouer que je me suis trompé: car toutes les fois que les images de deux perceptions se trouvent gravées dans ma memoire, le sentiment m'apprend que l'une est pas l'autre, et cela suit de la nature de la perception, il ne fault point recourir a la raison pour faire cette distinction, puisque tout animal doué de sentiment ne peut s'empecher de la faire par une consequence de sa nature, et de la il suit evidemment qu'aucune connoissance n'est plus certaine que celle qui s'acquiert en cette maniere, puisqu'elle est fondée sur le sentim.t, comme aussi que toute certitude est fondée sur cella la.

100

En effet si je Considere exactement l'action de l'Esprit que l'on nomme demonstration, je m'apperçois aussitôt que l'Idée moyenne sur laquelle roulle toute sa force, n'est autre chose que le sentiment de Ce que deux idées ont de commun; en consequence de laquelle j'acquiere une perception speciale que je confonds par usage avec l'Idée d'un jugement reel, mais a l'egard de Ce que ces idées ont de different, la Conclusion est toute faite par le simple et pr. sentim.t, c'est la ce me semble Ce que l'on regarde comme le plus essentiel office de la raison. Cependant loin de pouvoir juger par la qu'elle ait la puissance de former des Conclusions independantes du sentiment, comme on le Croit communement, il est evident que ce qu'on apelle conclusion n'est qu'une perception plus ou moins nette et sensible qui peint son image sur l'organe de la memoire comme toute

Autre Sensation.

Ne puis-je pas icy m'objecter que si mon Esprit agist sur les idées, s'il les peut comparer, le reduire a ce qu'elles ont de commun, & connoistre leurs differences, c'est mal a propos que j'ay cydevant conclu que les idées sont la forme de l'Esprit, & qu'il n'y a entre eux autre difference que celle que je conçois entre la figure & l'estendue modale: Car la meme difference qui est entre l'homme & son ouvrage, doit estre entre l'esprit & le raisonnement. Mais je me trompe ~~mais~~ mon Esprit ne travaille point sur ses idées comme sur une matiere distincte de luy meme, il compare a la verité les images de ses perceptions, il forme des idées de ses idées, il les redouble, les augmente, les diminue, les separe, mais toujours comme images de ses perceptions, & jamais comme choses distinctes de l'impression sensible

qu'elles sont sur luy, puisqu'il ne peut
autrement les Connoistre, ny autrement
en juger.

Quant a la Seconde question qui regarde
le moyen de Connoistre la verité et de
parvenir a la Certitude, avant que d'y
repondre, il est necessaire de passer a
quelques notions touchant l'imagination
et les idées.

La premiere est que le principe de
l'erreur n'est pas dans l'jmagination,
c'est adire que l'Esprit n'erre pas en
consequence de ce qu'il a des perceptions
et qu'il s'en represente les jmages,
Mais seulement parcequ'en se les
representant il n'a pas d'idée qui exclue
l'existence de Ce qu'il jmagine mal: Car
si en jmaginant il Connoissoit toujours
la realité ou non realité de Ce qu'il
jmagine, il ne se tromperoit pas.

La Seconde que toute idée entant
qu'elle est vn mode de pensée en vraye

et reelle en elle meme, et ne contient rien de positif parquoy elle peut estre dite fausse. Car si la fausseté estoit quelque chose de reel, ce seroit un mode de quelque attribut de Dieu, ce qui ne se peut concevoir, or qui dit vray affirme l'Existence de quelque mode, qui dit faux nie cette existence, par consequent il est certain que le faux n'est point positif.

Afin donc qu'une idée soit vraye dans le sens naturel il suffit qu'elle existe; Mais afin qu'elle soit juste, proportionnée a son objet, et veritable a son egard, il faut que cet objet existe reellement comme il est representé par cette idée, c'est a dire il faut que l'Esprit le connoisse tel, c'est ce qui s'appelle evidence.

La fausseté au contraire vient Evidemment de la non existence de cet objet et de l'erreur ou l'on tombe

de prendre pour existant ce qui ne l'est
pas, ou pour non existant ce qui Existe.
Ainsi il fault reconnoitre qu'elle
consiste en deffaut de Connoissance: car
ce sont les Esprits qui errent et non
les corps: mais je remarque que ce n'est
par une ignorance absolue, Car se
tromper et ignorer sont deux choses,
je conclus donc que c'est une connoiss.ce
imparfaite telle que celle qui resulte
d'une perception Confuse, tronquée
ou autrement inegale a son objet.
Par Consequent il fault dire qu'il
n'y a qu'une marque pour connoitre
la verité, a scavoir l'Evidence ou la
clarté de l'idée. Car cette Evidence ne
se peut jamais trouver que l'esprit
n'ait une perception nette et distincte
de l'objet, et cette perception est
l'Evidence meme.
Mais cela va encore plus loin

Car cette idée n'est pas plustost formée qu'elle persuade et convainc de la verité qu'elle contient, excluant absolument l'incertitude. En effet qu'est-ce que sçavoir la verité d'une chose, si ce n'est la bien connoistre, l'entendre parfaitement. Or peut-il avoir le sentiment de cette connoiss.ce sans son idée, ou son idée sans sa perception. Il n'est impossible de sçavoir que je doute ou que je suis certain, si de fois et precedemment je ne doute ou ne suis certain.

Il s'ensuit donc 1.° que l'evidence est l'indice et le temoin de la verité qui ne se decouvre point par des conclusions laborieuses, ny par des syllogismes, mais qui nous frape par son sentiment. 2.° qu'il ne depend pas de nous de contredire l'evidence, comme au contraire l'erreur est une

image imparfaite et confuse qui
represente un objet qui n'existe point ou
le represente mal, laquelle entant qu'elle
est idée est pourtant reellement un mode
de ma pensée aussi bien que l'evidence
qui est aussi idée; et par Consequent ces
deux idées different entre elles Comme
l'Estre et le non Estre, puisque telle est
la difference de leurs objets.
Encore que ces reponses satisfassent
mon Esprit, je vois bien que la matiere
n'est pas encore epuisée et qu'il reste
des difficultez Considerables. On
demandera d'abord pourquoy les
hommes se laissent si aisement et si
communement surprendre a l'erreur,
puisque la verité a une marque si
sensible. ou Comment ils peuvent
connoistre precisement la proportion
d'une idée vraye avec son objet existant.
Je repondrois bien en general a
ces deux questions, qu'il me semble
que la plus part des hommes ne jugent

des choses que sur la 1.re impression
qui ne peut donner que des perceptions
confuses, et que pour connoistre la
convenance d'une idée avec son objet
existant, il faut examiner les objets en
diverses manieres et avec diverses
sortes de precautions, mais ces
reponses me paroissent trop vagues,
et cela m'engage a rechercher s'il
n'est point de regle plus speciale pour
juger de cette convenance de l'idée
avec son objet.
La premiere qui se presente a mon esprit
c'est que ce qui est commun a tous est
necessairement concu selon sa realité,
c'est a dire que son idée est juste et parfaite
ce que l'on peut demonstrer en plusieurs
manieres.
La premiere que ce qui est commun a
tout et a toutes parties n'establit point
d'Essence particuliere, c'est un axiome
receu; et par la l'Idée qui en resulte
ne pouroit jamais estre fausse qu'en

le representant comme particulier,
mais elle le suppose representé
commun donc.

La seconde que ce qui est commun a
tous convient a l'jdée objective de tous.
Or cette jdée qui est Dieu et le fondem.t
de la realité de tous les Estres, est en
moy le fondement de mon existence
modale et de mes perceptions: donc je
me connois moy meme et les autres
parceque nous avons de commun, c'est
adire, que mon jdée est juste et egale
quand je considere en moy et dans les
autres ce que j'ay et ce qu'ils ont de
commun.

Il est vray que je connois aussi les
choses avec distinction, et que leur jdée
objective en Dieu n'est pas moins réelle
a l'Esgard de cette distinction qu'a l'Egard
de ce qui est commun. Mais comme
cette particularité distinctive separe
ces Estres de moy, loin de les en approcher,
Il est evident que je n'en aurois jamais

de perception si nous n'avions rien de commun.

Je puis donc me tromper en jugeant de ce que les Estres ont de particulier, mais je ne puis errer a l'Esgard de ce que Nous avons de Commun, ou je ne me connoitrois par moy meme; je puis donc m'asseurer que l'idée que j'en ay est juste et parfaite.

La Consequence que je tire de cette 1.re regle est qu'il y a des idées ou notions communes a tous les hommes dans lesquelles ils ne peuvent errer puisqu'elles sont egales a leurs objets.

Je passe a une Seconde regle que je tire de la premiere; c'est que les idées consequentes des premieres idées vrayes, sont aussi vrayes et l'on n'en scauroit douter puisqu'autrement elles ne seroient pas consequentes. Mais comme ces idées sont idées progressives d'autres idées, il est plus aisé de s'y meprendre qu'aux premieres, quoyque toutes les Connoissances pratiques et speculatives

des hommes soient fondées sur cette dernière Espece d'jdées.

En resumant tout le discours precedent, on peut donc conclure que l'homme est capable de deux sortes de connoiss.ce l'une parfaite qui est establie sur les notions communes & les consequences qui en suivent naturellem.t & necessaire, laquelle par consequent est toujours certaine & vraye. l'autre imparfaite, formée par les idées confuses qu'on a de soy meme, lesquelles sont renouvellées a l'occasion de certains signes tels que les paroles dont l'usage est de rappeller les perceptions ausquelles on a attaché des noms. celle cy n'est necessairement ny vraie ny certaine, parceque les jdées qui luy sont propres ne sont point naturellement egales a leurs objets.

Il reste a chercher s'il est vray qu'il y ait un moyen capable de les rectifier

par le moyen duquel on puisse acquerir la Certitude de la verité; mais avant de m'engager dans Cette discussion, il est apropos de definir Ce qu'il faut entendre par les noms d'Arts et de Science et en quel Sens l'homme est capable d'acquerir et d'employer l'un et l'autre.
J'appelle Science l'amas regulier et methodique d'un nombre d'idées veritables et definies concernant un ou diverse Sujets, suivant laquelle definition on peut assurer qu'il ne peut y avoir de Science fausse parcequ'elles consistent en jdées vrayes. Ainsi il n'est pas besoin d'employer la raison de la definition commune, qui establissant la Science dans la Connoissance des choses par leurs causes, en destruit la realité; puisque nous n'avons point de telle connoissance. disons de plus que par Consequent l'organe de la Science est le magazin des jdées c'est a dire la memoire.

J'appelle Art toute operation methodique des Organes humains, sur quoy l'on peut remarquer que l'homme estant Automate, c'est à dire, son propre corps, selon certaines determinations, il peut par consequent exciter et appliquer les organes suivant les memes determinations. Et d'autant que la memoire est du nombre de ces organes, la methode de donner un ordre aux idées qui y sont conservées tombe aussi bien dans le rang des arts que la direction de la main ou de tout autre organe plus sensible qu'elle ne l'est.

J'appelle methode l'usage resultant de l'experience qui fait connoitre sensiblement les regles plus courtes pour parvenir a une fin proposée, et partant l'organe naturel de l'art et de la methode est l'Imagination, qui peint egalement tous les objets soit comme termes soit comme moyens.

Ayant posé ces definitions qui me font suffisamment connoistre que

L'homme qui a des organes propres a servir de fondement a la science, aux arts et a la methode, est capable de les acquerir et de les employer, de sla qu'il se trouvant en estat de faire usage de ses perceptions, je reviens a la premiere regle du vray que j'ay marquée cy devant, et je dis que puisque par la nature des idées, celles la sont justes, egales et vraies qui ont des objets communs, et celles la imparfaits et sujettes a l'erreur qui n'en considerent que de particuliers. L'art de rechercher la verité doit consister a remettre celles cy au niveau des premieres, ce qui ne se peut qu'en les depouillant de cette particularité qui nous les derobe pour leur donner un objet commun.

La Nature nous aide a cela sans estude et sans peine, car outre qu'il est certain que nous ne connoissons les estres que par ce qu'ils ont de commun avec nous, on se porte de soy meme a faire des abstractions et a considerer les choses dans le general

par la raison qu'estans des Estres
fort bornez tant du Corps que de la
pensée, nous ne sommes capables de
contenir nettement qu'un certain nombre
d'jmages de nos perceptions, des qu'elles
excedent nostre capacité elles tombent
dans la confusion, alors l'Esprit n'en
pouuant plus enuisager le detail les
comprend toutes, pour abreger, sous
l'jdeé generale la plus prochaine, &
c'est ce qui a fait la necessité d'inuenter
des termes uniuersaux, comme le
genre, l'Espece &c. ou si l'on en veut
de plus prochains, l'animal, l'homme,
le chien &c. & des termes transcendans,
Ens, res, aliquid &c.
Je conçois donc que pour Juger d'une
chose particuliere auec verité, il ne se
fault point arrester aux jdées singulieres,
mais qu'il la fault rapporter autant
qu'il se peut aux notions uniuerselles
dans lesquelles on ne peut errer, par
ce qu'elles sont communes a tous au
lieu que les jdées singulieres dependent

des perceptions singulieres, lesquelles sont certainement inegalles dans tous ceux qui en sont touchez, parceque leurs organes sont inegaux et differents. c'est pourquoy il ne fault pas s'estonner que les philosophes qui ont voulu expliquer les choses naturelles par leurs seules jmages, aient esté si peu d'accord.

Pour achever d'expliquer ma pensée a l'Esgard des moyens de parvenir a la connoissance de la verité, il me semble qu'il fault establir en quoy consiste l'erreur; et cela fait, je croy qu'il ne sera plus besoin que d'exemples pour faire connoistre l'ordre et l'utilité de cette methode.

L'Erreur se reduit, a mon avis, a ceci, 1.° que l'on prend une chose pour une autre, et alors on erre dans la perception; 2.° que l'on suppose l'existence d'une chose qui n'est pas, et alors on erre dans l'jmagination; 3.° Enfin que l'on rejette l'existence d'une chose

qui est réelle, et alors la perception
et l'imagination sont toutes deux en
faute; voicy des Exemples choisis par
rapport avec trois sortes d'erreurs.
Pour comprendre Ce que C'est que le
temps, il faut premierement que je
rappelle par le secours de la memoire
l'image sous laquelle j'en ay eu
perception, mais plus je fais d'efforts
pour la faire exister, plus je m'attache
a la Considerer, moins cette image
me devient sensible, et je trouve enfin
que je ne la sçaurois demesler du
sentiment de mon existence et de la
suite de mes perceptions.
Que si je veux imaginer Ce que c'est
que le temps par rapport aux autres
estres, Comme ils ne me sont Connus
que par ce qu'ils ont de Commun
Avec moy, il arrive que je n'en puis
juger a leur egard que Comme j'en
juge par moy mesme, ainsi je reviens
a penser que le temps n'est rien que

le sentiment qu'ils ont de leur durée &
de la suitte de leurs perceptions. je ne
sçaurois donc imaginer le temps que
par l'existence ou par l'ordre du mouvement
que j'observe dans la nature.
Enfin si je le considere par rapport a
Dieu, comme je n'en puis juger que
par l'existence qui m'est commune avec
luy tant & si long temps que je suis,
je me trouve obligé de conclure que le
temps est l'existence de Dieu mesme,
non par rapport a sa durée: car ces
noms ne conviennent qu'a une existence
qui peut finir, mais par rapport a la
necessité de son Estre, qui comparée
improprement a l'ordre successif des
durées particulieres, s'appellera
eternité. Ainsi mon idée changera de
forme, & me convaincra que le temps
que j'ay pris pour un etre visiblement
& separement existant n'est rien moins
que ce j'avois pensé, mais qu'il
existe reellement en autruy, qu'il n'est

rien separé des choses réelles ausquelles il est attaché; c'est ma raison qui me le fait connoistre, non par des conclusions mais par un travail appliqué a former des idées intellectuelles distinctes de mes perceptions, Mais parceque son essence consiste a connoitre les choses réellement et veritablement, telles qu'elles sont par une perception seure et epurée des ecarts de l'imagination. En effet si pour asseurer ma science je reprens ma demonstration dans un ordre retrograde, apres avoir compris que le temps n'est point distinct de l'existence necessaire de l'estre absolu, si je m'interroge comment il se peut donc faire que j'enoge le sentiment, La premiere des regles precedentes m'apprendra que c'est par ma propre existence qui est coexistante a celle de Dieu dans sa propre durée et par consequent commune, ainsy il ne reste qu'a

Sçavoir par quel moyen j'acquiers la
Connoissance de mon existence: mais
j'en ignore par que c'est par mes
perceptions, puisque lorsque je dors
j'en ay aucun sentiment du temps ny
de la durée, parceque je n'en ay aucun
de moy meme. C'est donc la suitte et
l'ordre de mes perceptions qui me font
connoistre le temps; partant je dois
conclure que mon idée particuliere
du temps n'est rien, c'est a dire qu'elle
est fausse, inegalle, Confuse &c. aussi
reellement qu'elle est vraye dans le
sens ou on peut la juger Commune
a tout Ce qui existe. Cet exemple
regarde la premiere sorte d'erreur
qui consiste a prendre une chose pour
une autre par erreur de perception. —
Nous Croions avoir une Connoiss.ce
experimentale de l'existence du temps,
et nous n'en avons que de Nostre
existence propre par la voye du
sentiment de Ce qui arrive a nostre

Corps. passons a un autre Exemple pour servir contre la Seconde Sorte d'erreur.

L'on appelle liberté le pouvoir que chacun Croit avoir de faire ou ne pas faire Ce qui est en sa puissance. Mais pour sçavoir si Cette jdée de liberté a un objet reel, j'examine suivant la methode precedente toute quelle jmage il est present a ma memoire. apres divers efforts je n'en decouvre Aucune qui le puisse distinguer de ma volonté. vouloir, vouloir, ~~vo~~ Et vouloir ne pas vouloir est toute l'idée que je puis prendre de la liberté.

Mais je me suis evidemment convaincu que Ce que j'appelle volonté n'est autre chose que La determination de mon idée accompagnée de sentiment, d'ou il resulte la fiction d'une puissance de vouloir qui n'a rien

de réel, a l'exception du consentement
que l'on accorde a la détermination
sensible d'une Cause Inconnue,
il fault donc que j'avoüe que mon
idée de liberté n'est point differente de
ce meme Consentement, et par consequt.
que la liberté objective n'est rien du
tout, et Cela bien differente du
temps qui réellement est quelque chose,
quoy qu'il soit Connu sous une idée
differente de Ce qu'il est.
On peut en passant faire reflexion
que si la volonté estoit quelque chose
de réel, il s'ensuivroit que l'homme
seroit la cause de sa propre determination,
mais il est par sa definition supposé
non necessaire parce qu'il n'est pas
cause de luy meme et qu'il existe par
Autruy. il s'ensuit donc qu'il est
determiné par autruy tant a exister
qu'a agir, puisque de l'Estre suivent
toutes les Consequences de l'Estre

D'ailleurs il est trop evident que l'acquiescement qui resulte de l'effet sensible d'une cause inconnue ou etrangere, ne peut jamais establir une faculté distincte de la perception. Il seroit inutil d'en faire la demonstration.

Passons a un troisieme Exemple qui aura rapport a l'erreur qui nous fait rejetter l'existence d'une chose reelle & effective. je le prendray de l'idée de la necessité laquelle est tellement opposeé a celle de la liberté que l'une exclud l'autre necessairem.t il ne faut donc point d'autre preuve de la realité d'une necessité fatale que celle qui est employée dans l'article precedent pour detruire la Liberté. ou s'il est besoin d'en chercher une autre, il ne faut que rappeller nos reflexions precedentes sur la nature des effets et des causes, & sur la necessité d'une determination interieure pour l'Estre absolu, —

Exterieure pour les modalitez de l'Etre.
Mais si l'on oppose que les Actions humaines dependent evidemment de la volonté, il est aisé de voir que cette objection suppose une volonté qui n'existera jamais que dans le Consentement ou le refus, qui sont des determinations precises; et en un mot que la volonté n'est rien dont on puisse former une juste idée puisque personne n'a pû jusqu'a pnt expliquer de quelle façon cette volonté peut remuer le Corps humain; parlant &c.
Je Conçois par ces exemples non seulement en quoy consiste l'art de raisonner, mais encore de quelle maniere ma raison conduit ses operations en s'attachant aux perceptions nettes et claires, et rejettant celles qui pour leur particularité sont inegalles et confuses et qui par Consequent

sont incapables de produire une connoissance certaine. il est donc de l'Essence de la raison de connoitre les choses reellement et veritablement telles qu'elles sont. C'est pourquoy la propre definition sous laquelle j'en doive former l'idée sera la connoiss.ce de la verité.

Or qui dit connoissance de la verité dit une idée reelle et conforme a son ~~sujet~~ objet, laquelle par consequent exclut toutes les fictions de l'imagination dans leurs apparences les plus specieuses, commençant par nous faire envisager la realité des Estres dans la necessité de leurs corps, rejettans ensuitte les phantomes vains du hazard, de fortune, de deliberation, de volonté &c. et rapportant tout a la necessité de la cause supreme qui enveloppe toutes choses dans son eternité. Car en effet puisque les notions qui

Expliquent les proprietez communes sont le fondement de la raison et que les notions Communes ne peuvent nous instruire des Estres Singuliers, la raison ne les peut considerer que dans leur relation a l'Estre absolu, parceque il est le principe necessaire et Eternel de leur realité.
Et reciproquement la raison decouvre dans les jdeés particulieres de l'Estre infini existant necessairement parceque sans luy elle ne pouroit exister ny estre Conceue et la raison mesme ne se Concevroit pas, par consequent il est vray de dire que l'Idée de la necessité de l'Estre de Dieu est commune a tous les hommes, et qu'ils rencontrent cette idée partout quand ils veulent user de quelque attention, d'ou il suit par la regle des notions Communes que cette jdeé est veritable, reelle et Conforme a un objet reellement

Existans.
On pouroit demander sur cela pourquoy donc les hommes n'ont pas une Connoissance de Dieu aussi nette et aussi sensible que de toute autre chose, mais la Cause en est evidente, parceque Dieu ne peut estre jmaginé, Ce qui a fait que joignant ~~l'jmage de Dieu~~ l'jdeé de Dieu aux jmages des choses qui les frapent davantage, ils ont fait un melange Capricieux de l'Jdeé veritable commune a tous, et des phantomes de leur jmagination, Ce qui a fait que les Dieux qu'ils ont adoré ont esté presque toujours de bizares jmages jnventées par la terreur ou les autres passions.
Si donc l'Esprit de l'homme est suivant sa definition un mode de pensée dont le Corps est tellement l'objet qu'il ne luy arrive rien sujet a sentiment dont l'ame n'ait aussitost

perception, idée et connoissance. Et reciproquement si le Corps est reellement l'objet de l'Esprit, c'est une consequence que ce dernier s'il pouvoit exister seul n'auroit aucune perception ny connoissance parcequ'il n'auroit point d'objet joint à luy qui peut estre l'organe de son sentiment.

Et de ce principe il resulte, comme je l'ay deja marqué que les facultez dont on soutient que l'ame humaine est ornée telles que l'Entendement, la volonté &c. ne sont a proprement parler que les notions universelles des perceptions singulieres de l'ame qui emportent connoissance, refus, ou consentement, lesquelles notions ne sont non plus distinctes des actes de volonté et de connoissance que l'humanité l'est de tous les individus humains, car comme les proprietez d'un triangle ou d'un cercle ne sont point distinctes du cercle ou du triangle et sont

Concevoir collectez par l'ensemble, et reciproquement, de meme je ne concois point de volonté sans vouloir, ny d'Intelligences sans idées, non plus que vouloir sans volonté, ny idée sans intelligence, ainsi il est evident que toutes deux sont des manieres de penser differemment par consequent que sont modes d'un meme attribut de pensée et non des facultez singulieres données a l'homme par surcroist d'existence.

Pour achever l'Anatomie de l'Esprit humain il ne merite presque plus rien a dire, sinon que comme j'ay jugé sur des preuves qui m'ont paru evidentes, que les idées naissent de ses perceptions, et que sa memoire en est le magazin organique dans lequel les idées presentes excitent le souvenir des passées par le retablissement d'une certaine conformation de parties, je me trouve engagé de conclure nettement que la capacité

d'jmaginer, d'avoir des perceptions et de se souvenir est attachée a l'existence du Corps et que partant l'Esprit n'en jouit que pendant sa durée.
On pourroit meme aller jusqu'a conclure que puisque l'Esprit est defini un mode de pensée dont le Corps est l'objet, il faut que la destruction du corps entraine consequemment celle de l'Ame, mais ce seroit aller trop loin, car comme la dissolution des parties dont le Corps est composé ne porte aucun prejudice a leur existence, parceque leur idée objective est toujours en Dieu, ou pour parler plus clairement parcequ'elles ne peuvent cesser d'etre modes de l'Estendue materielle, tant que l'Estendue sera un attribut de l'Estre, puisque l'Estre est necessaire, de meme l'Esprit qui est un autre mode de l'Estre ne peut cesser d'Exister tant a raison

de l'Idée objective qui est en Dieu, que
par le principe general que l'Estre
existe necessairement; il cessera donc
d'estre tel mode qu'il estoit, mais il ne
cessera point absolument tant que la
pensée sera un attribut de la divinité,
par consequent je puis me flatter pour
mon ame et pour mon corps d'avoir part
a l'existence de Dieu meme, non pas en
les considerant dans un ordre successif,
par rapport au passé ou a l'avenir;
Mais les envisageant dans l'eternité
et la necessité de l'Estre absolu.
Il ne s'en suit pas toutefois que je
puisse avoir memoire de mon existence
precedente, avant que mon corps ait
esté actuellement formé, c'est a dire
avant que je soies devenu telle modalité
de Corps et de pensée que je suis, ny
par Consequent qu'apres ma mort,
je puisse Conserver aucune memoire
de Ce que j'ay fait pendant ma vie

Car j'ay connu que la memoire et l'imagination sont des organes corporels, et que toutes les idées naissent consequemment des perceptions de l'ame par le Corps, Mais Comme les parties du corps ne cessent pas d'exister corporellement quand elles sont sortis de la liaison et la proportion qui composoient l'homme, aussi la pensée qui avoit le Corps existant pour objet et qui ne l'a plus ne cesse pas d'estre pensée, puisque l'Estre et ses attributs sont necessaires et qu'elle existe en Consequence de l'un et de l'autre.

Sy l'on presse Cette matiere en voulant approfondir quel sera donc l'objet de Cette pensée, il est aisé de repondre qu'il est evident que si elle prend un autre objet ils formeront ensemble un autre individu; Mais que si l'on comprend qu'y est mode tel que nos Esprits se reunis

a l'Estre dans l'attribut de la
pensée, il n'est pas difficile de
conçevoir qu'il se peut passer d'objet
Singulier, parceque pour estre intelligent
et pensant, il n'a pas toujours besoin
d'images et de perceptions, témoin
ce que je connois de la nature de Dieu
dont je n'ay certainement aucune image
ny perception proprement ditte. ./.

# Essay de Metaphisique

## Dans le Principe de B.xxx de Sp.xx

### seconde Partie

### Des Passions.

J'ay esclaircy l'idée confuse que
j'avois de moy mesme par le compte
que j'ay entrepris de me rendre de mes
veritables sentimens et connoissances
dans la premiere partie de cet Essay;
cependant comme ce que j'en ay observé
ne regarde que la maniere d'exister
des Estres qui remplissent l'univers.
Je ne tirerois que la moindre partie
de l'utilité que je me suis proposée

si j'en examinois dans cette recherche,
1°. mes affections, et 2°. la puissance que
l'on suppose estre en moy pour les
gouverner.
Cet examen m'asseurera mieux de
la verité de mes premieres reflexions,
il me rendra certain de l'Estendue de mes
forces et peut-estre me procurera le
fruit precieux de la sagesse, s'il est
vray comme la religion et la philosophie
l'enseignent toutes deux qu'elle se puisse
acquerir par la regle ou par l'aneantissemt.
des passions.
La Religion qui doit marcher la
premiere nous prescrit l'aneantissemt.
des passions en establissant pour
principes qu'il est arrivé un desordre
malheureux dans la nature lequel a
renversé toute l'Oeconomie et a assujetty
l'homme a la concupiscence qu'il ne
ressentoit pas auparavant. que cette
concupiscence est la source de toutes

les passions, qu'elle a rendu l'homme charnel et aveugle a l'egard de toutes les connoissances intellectuelles, et sujet a une infinité de mouvemens quelques fois involontaires, mais toujours condamnables parcequ'ils sont contraires au premier establissement.

Quant a la philosophie elle suppose les passions dans la constitution de l'homme, elle les regarde meme comme le principe de quantité de bonnes actions, mais elle en exige la regle et la moderation, parcequ'elle reconnoit que leur effet le plus commun est de porter l'homme inattentif au dela des termes raisonnables et par la de troubler et de diviser la societé.

Ainsi la religion et la philosophie s'accordent a supposer dans l'homme une puissance effective avec laquelle il peut se rendre M.e de ses passions, et par consequent loin de les considerer comme effets necessaires des loix du

mouvement et de l'arrangement des parties dont nous sommes composés, elles veulent nous persuader que nous pouvons disposer de nous memes et que nous ne sommes jamais determinez que par nostre propre volonté.
La Relligion pretend donc que l'homme peut aneantir toutes ses passions par le secours de la grace celeste, et la Philosophie qu'il peut les reparer par sa raison, partant il ne reste qu'a sçavoir si ces propositions ne sont pas contraires a l'ordre commun de la nature, en supposant que l'homme est capable d'agir surnaturellement dans cet ordre meme, ou bien en luy attribuant un droit de commendement dans le sein de la nature malgré la dependance evidente des effets a leurs causes dans tout cequi resulte de l'existence d'un Estre non necessaire.
L'Experience nous apprend que nous sommes capables d'action dans une

certaine estendue de forces, l'opinion vulgaire a meme attaché l'idée du bonheur a cette capacité d'agir, de sorte que l'on n'estime un Souverain beaucoup plus heureux qu'un par.er que par cequ'il peut davantage, cepend.t pour former une juste idée de ce bonheur, il est necessaire de remonter a la Source et de considerer que nos actions supposées libres sont des consequences de nos desirs, cequi fait aussitost juger que le bonheur consiste moins dans le pouvoir d'agir que dans la satisfaction des desirs, ce n'est pas toutesfois le dernier terme, car pour connoistre en quoy consiste cette satisfaction, il fault sçavoir qu'elle est la nature de nos desirs et de l'effort resultant de leur determination, mais nous nous arresterons la, car l'on voit d'abord que la determination de nos desirs ne peut avoir d'autres causes que nous mesmes ou les objets exterieurs qui agissent sur nous, si nos desirs sont

consequence de nostre nature, c'est a dire s'ils n'ont d'autres causes que nostre puissance reelle, ny d'autre objet que nous mesmes, ils seront dits simples et directs, mais au contraire si nos desirs sont determinés par les objets exterieurs, c'est a dire, qu'ils se portent hors de nous mesmes dans quelque espece que ce soit, ils seront dits composés et reflechis et plus proprem.t ils seront appellés passions, pour exprimer que l'homme determiné par l'action des causes externes ne concourt avec elles qu'en prestant sa sensibilité; ce sera donc par rapport a ces deux sortes de desirs que j'entreprendray de fixer ma connoissance.

Il seroit a souhaiter que p.r expliquer les verités qui vont suivre il fut possible d'employer des termes et des raisonnem.ts plus communs, mais le choix des expressions en traittant une matiere abstraite et Eloignée des idées vulgaires

n'est pas une des moindres peines qui se rencontrent dans la reduction des notions metaphisiques Et je prevois qu'elle me jettera, comme moins accoutumé qu'un autre a ce langage dans la necessité de me servir de raisonnemens plus etendus que je ne voudrois, ou bien a user de quelq. repetitions de principes. Cependant je me persuade que le deffaut presque necessaire de l'expression n'est pas l'obstacle le plus nuisible a l'intelligence de ces matieres : mais que l'insuffisance de nos idées sur la nature de l'homme et la confusion ou nous jettent les prejugés de l'Education en produisent un autre beaucoup plus essentiel et qu'il est necessaire de dissiper avant de penser a edifier un systheme raisonnab.

Sur les passions.

Nous sommes prevenus que l'Esprit humain est une substance independante

du corps laquelle n'y fait qu'une habitation passagere apres quoy elle jouira sans luy de tous les avantages de la spiritualité.

Nous Croyons encore que si l'Esprit sent quelque chose a l'occasion du corps et de ses organes suivant la relation que Dieu a estably entre eux, il y a une infinité d'autres sensations qui appartiennent a ses proprietez intellectuelles, enfin Nous Croions que nostre ame meut nostre corps, et qu'elle en determine toutes les actions par la puissance de sa volonté, Ce sont la les prejugez capitaux sur lesquels roulent toutes les autres Idées que l'on a sur la nature des Esprits./.

Pour juger maintent. raisonnablemt. de leur verité effective, il en faut revenir aux notions demontrées dans la premiere partie de cet ouvrage, suivt. lesquelles ayant rappellé tous les individus de la nature au genre absolument general

sçavoir la notion de l'Estre, sans laquelle rien ne peut estre compris, je suis demeuré persuadé qu'il ne peut y avoir qu'vn seul Estre necessaire et Existant par luy meme, et par consequent qu'vne seule et Vnique substance dont tous les jndividus jmaginables sont des modalitéz existantes non necessaires et neantmoins determinement, eu egard a l'action des causes qu'ils tirent du sein de l'Estre ou tout ce qui est possible existe ou reellement ou virtuellement.
De la j'ay conclu que je suis vne modalité particuliere participante a deux attributs de l'Estre absolu qui sont les seuls qui me soient connus quoy que je sache qu'il en possede reellement vne infinité, mais je vois bien que je suis incapable d'en connoistre d'autres que ceux dont je suis moy meme composé, J'ay de plus conclu en particulier que ma pensée n'existe que par les

perceptions de mon corps qui est son objet propre. De sorte que mon Esprit n'est ny une faculté de penser et d'avoir des Idées ny une idée simple ny proprement une idée composée: Mais plustost une succession ou continuité d'idées qui naissent de mes perceptions tant et si longtemps que la constitution organique de mon Corps le rend capable de sentiments.

Ou pour dire la chose s'il se peut plus clairement, Je ne conçois point mon Esprit comme un Estre distinct de moy meme a qui ma pensée appartienne en propre, sans que mes organes et mon corps y concourent autremt. que par occasion: Mais je le conçois comme un Estre non different de mon individu personnel pensant, connoissant, sentant par les perceptions qu'il a de ce qui arrivera a mon Corps, et non pensant, connoissant ny sentant quand il n'a point de

perceptions. De sorte que les perceptions sont le fonds et proprement la matière de mon Esprit, s'il est permis d'employer une telle expression, et ainsi l'on pourroit dire que ce que la figure et la forme sont aux corps les idées le sont a l'Esprit, l'exclusion de la forme detruisant la nature du Corps, comme l'exclusion de la pensée detruit celle de l'Esprit.

J'ay encore conclu du meme principe qu'en n'estant point un estre necessaire je n'ay pû recevoir l'existence que par la determination de certaines causes qui me sont peu connues, mais de la realité desquelles je suis convaincu, et que ces causes de mon existence particuliere sont aussi causes de toutes mes idées, sensations, perceptions, actions; puisque si je n'existois pas je serois incapable d'aucunes fonctions, et d'ailleurs c'est une maxime certaine que les consequences de l'Estre sont aussi

consequences de la cause, qui dat esse
dat consequentia ad esse, raison par
laquelle je ne puis penser que la
faculté qui est appellée volonté soit
reellement autre chose qu'une determination
accompagnée de sentiment, a l'egard
delaquelle on confond le consentement
resultant de la sensation, avec la
notion d'un acte libre lequel ne sçauroit
exister dans un estre non necessaire
puisqu'il depend totallement de ses causes
qui le font estre ce qu'il est, et que sans
cela il seroit sa propre cause d'agir et
par consequent d'exister, ce qui ne se peut
s'il est supposé necessaire.

Et s'il est evident par cette
demonstration que l'idée de volonté
separée du desir et indeterminée par
autre agent qu'elle meme est une pure
fiction, J'en dois conclure qu'il est
impossible que ce soit cette meme
volonté qui n'existe point, qui remue

mon Corps et les autres, par consequent
je vois avec evidence qu'aucun des
prejugés dont j'ay cy devant fait le detail
n'a de fondement solide.

Ce n'est pas tout, il faut
me convaincre encore qu'independamt.
de la volonté, dans l'assemblage des
modalités de pensée et d'Etendue qui
constitue ce moy present, il n'est pas
possible que l'une agisse sur l'autre,
ensorte que ce n'est ny mon corps qui
determine ma pensée ny mon Esprit
qui determine mon Corps au mouvemt.
ou au repos ny a aucun autre genre
d'action, s'il en etoit de possible audela.
en effet j'ay conceu cy devant que mon corps
et mon esprit ne composent qu'un meme
individu ou qu'une meme modalité
d'existence qui peut etre considerée tantost
sous l'attribut de l'Etendue corporelle,
et tantost sous l'attribut de la pensée,
et laquelle malgré le partage jdeal que

sentiment de leurs desirs et des actions qu'ils font en Consequence et qu'ils n'en ont point des causes qui les determinent.
Je sens bien par Exemple quels effets produisent en moy la veue d'une beauté, ou l'Esperance d'une fortune, je vois par exemple que mes idées ordinaires sont bannies par ces objets nouveaux, que mon Coeur s'enflame de desirs et d'impatience, que mon esprit se propose un terme different de ce qu'il avoit voulu jusque la, Mais Comment les causes etrangeres excitent elles en moy des mouvements si differents du passé, c'est ce que la Sensation seule ne me sçauroit faire Connoistre. Il fault pour penetrer cette Mecanique establir une nouvelle theorie de l'homme suivant laquelle nous dirons que ce que l'on appelle acte de volonté, decret de l'Esprit, desir ou

peut sortir du fond de la simple corporeité
par les forces et les seules loix de la
nature, On ne connoist ny la fabrique
ou construction des Corps ny les fonctions
dont ils sont capables, qui peut par
exemple expliquer par quels moyens
les brutes et les plus viles insectes
executent tant de choses impossibles a
l'art et au raisonnement des hommes.
Outre cela qui est ce qui connoist par
quelle economie ou par quels moyens un
Esprit peut remuer un corps s'il on en
croit l'axiome universelle **Tangere
enim et tangi nisi corpus
nulla potest res,**
qui connoist pareillement quels sont
les degrés de force et de vitesse qu'un
Esprit luy peut Communiquer. Il est donc
evident que nul de ceux qui affirment
le plus positivement que l'ame produit telle
ou telle action par la puissance qu'elle est
supposée avoir de mouvoir le corps
arbitrairement n'exprime rien dont il ait

Une notion claire, c'est a dire qu'il connoisse evidemment.

D'autre part si l'on veut faire reflexion a ce qui se passe dans l'oeconomie de l'homme, on reconnoist que l'action du corps sur l'Esprit n'est pas moins puissante que celle de l'Esprit sur le corps, quoyque la sensation en soit plus obscure; Ne voions nous pas en effet que c'est de la composition du Corps que l'Esprit tire sa force et sa vivacité, que c'est la delicatesse des organes et leur flexibilité qui rendent les Esprits plus legers et generalement plus propres aux arts, aux sciences et aux affaires, que c'est le temperament qui dispose du Caractere de l'homme, qui rend l'un Colere et l'autre paresseux, que c'est de l'abondance et de la fermentation du sang que naissent les desirs empressés de la volupté; Enfin ne ressentons nous pas que l'Epuisement du corps jette l'ame dans la langueur et l'inaction, Comme au contraire Nous

voyons que la fièvre cause des délires et quelquefois des fureurs. Le dormir même est une preuve journalière que les dispositions du corps déterminent les facultés de l'ame, puisqu'au moment que les sensations sont suspendues par le sommeil l'Esprit n'a plus d'idées, plus de volonté ny de connoissance, si ce n'est celles qui luy restent dans les rêves lesquels n'arrivent que lorsque tous les sens ne sont pas parfaitement assoupis.

Il faut donc reconnoistre une fois pour toutes que le principe des actions réciproques de l'Esprit sur le Corps, et du Corps sur l'Esprit ne peut jamais estre clairement demonstré que par la notion de l'unité de nostre Estre modal, quoyque résultant de l'union des deux attributs si differents, que le monde s'est accoustumé depuis près de deux mil ans a les considerer comme des substances distinctes.

Mais que deviendront, me dira-t-on, tous les ouvrages des hommes, toutes les productions des Arts, toutes les decouvertes des Sciences; que deviendra ce pouvoir si sensible a chacun de nous de parler ou de se

taire.) Comment s'imaginer que leur determination se puisse prendre d'ailleurs que de la volonté de l'homme, de son application, et de la puissance effective qui est en luy de remuer son propre corps et par luy ces masses d'edifices qui forment des villes entieres; voila une objection specieuse, Mais ce n'est rien dans le fond, ne Confondons point le desir de l'homme avec une volonté determinée par un autre agent qu'elle meme. Loin de nier que l'homme soit capable de former ou de ressentir des desirs Nous etablissons que C'est la premiere Connoissance de la Sensibilité et le travail present ne tend qu'a en developper le principe et les effets, Ce desir joint a l'art ou connoissance methodique des moyens d'arriver a Certain but, conduit des mains de l'ouvrier et est cause determinante du plus prochain effet qui en resulte, Comme de ceux qui s'en suivent progressivement jusqu'a la perfection de l'Entreprise, Mais

Désir de luy mesme sa cause determinante dans le sentiment du besoin ou l'homme se trouve de bastir une maison pour se loger, de faire une monstre ou toute autre sorte d'ouvrage pour en tirer sa subsistance ou ses commoditéz; c'est donc une chose a part et toute differente de la volonté que nous considerons maintenant.
Quant a la difficulté qui touche le pouvoir que nous croyons avoir de parler ou de nous taire, on la resout communement par la comparaison d'un homme qui se croit en liberté de boire une liqueur qui luy fait plaisir, ou par celle d'un yvrogne **qui dicenda tacenda locatus** croit avoir dit par jugement ce qu'il voudroit le lendemain avoir tu toute sa vie. Mais il vaut mieux la resoudre par l'exposition d'une verité qui ne sçauroit trop estre repetée, sçavoir que les hommes se croient libres parcequ'ils ont le

l'on en fait par l'usage n'est qu'un tout
reellement indivisible dont l'action n'est
pas plus propremens plus consequente d'un
attribut que de l'autre; d'ou il s'ensuit que
l'ordre et l'enchainement des mouvements
ou affections du corps est le meme que
celuy des affections de l'Esprit, Comme
reciproquement l'ordre des Idées est le
meme que celuy des mouvements et
partant il n'y a aucune raison plausible
pour establir l'jdée d'une determination
reciproque du corps a l'ame et de l'ame
au corps puisque supposant l'unité de l'estre
Estre et le sentiment intime qui en doit
resulter, il doit estre impossible de
distinguer le sentiment accordé a une
determination sensible de ce que l'On
jmagine estre un acte libre et volontaire
Mais que nous avons veu precedemment
pouvoir exister dans un estre non necessaire.

Mais il y a plus car il ne nous
est pas possible de determiner ce qui est
en la puissance du Corps l'en a dire ce qui

determination ne sont reellement
qu'une meme chose considerée comme
nous devons nous considerer nous
meme, tantost dans l'attribut de la
pensée auquel cas nous l'appellerons
volonté decret de l'ame, et tantost dans
l'attribut de l'estendüe selon lequel tout
est sujet aux loix communes du
mouvement et du repos auquel cas nous
l'appellerons determination et passion.
Cependant on peut encore considerer cette
mecanique dans un point de veue assez
different de ce que je viens d'expliquer, car
supposant que nous ayons une ~~volonté~~
faculté de volonté telle qu'on l'imagine
vulgairement, il est evident qu'elle ne
sçauroit produire aucun acte a l'egard
des choses absentes sans le secours de
la memoire, nous ne pouvons pas meme
parler qu'au moyen du souvenir des
termes propres a signifier ce que nous
voulons dire. Or il n'est point libre

d'Oublier ou de se Souvenir; il faut
donc retrancher du domaine de la volonté
tout ce dont l'idée et la perception ne
sont point presentées a l'esprit. Mais
d'autre Coté l'Esprit n'a point d'idée
ny de perception qui ne soient determinées
de façon ou d'autre c'est a dire par
l'application effective des objets
ou par l'impression de leurs
images que reste il donc sous l'empire
de la volonté, et sur quoy peut-elle
exercer sa puissance supposée.
Ce peu de reflexions sur l'unité
individuelle de l'Esprit et du Corps
nous met en etat de passer a la preuve
directe de la proposition qui pose que le
Corps ne determine point l'Esprit a
penser, ny que l'Esprit ne determine point
le Corps a agir ou a se mouvoir et
cette preuve est tres simple; Car
puisque touts les modes imaginables
de la pensée ne peuvent exister qu'entant
qu'ils appartiennent a l'Estre absolu

consideré dans l'attribut de pensée
de meme que les Corps existent dans
l'attribut de l'estendue qui leur est propre
il leur est aussi impossible qu'un mode
de pensée puisse produire ou determiner
un mode d'Estendue, et au contraire qu'il
est impossible qu'un des attributs de
l'Estre absolu puisse changer de nature,
cesser d'Estre ce qu'il est et devenir
ce qu'il n'est pas.

Ce fondement posé par le Moyen
duquel je demeure aussi Convaincu
de l'union individuelle des deux
attributs qui Constituent mon estre,
que du neant de cette puissance dite
la volonté à laquelle les hommes
rapportent la cause de toutes leurs
actions, il est temps de me convaincre
pareillement que nos passions ou
desirs reflechis n'ont pas d'autres
principes que la modification causée

par l'Impression des objets desquels
Nous ne sçaurions cependant avoir
jamais d'idée parfaitement complette,
en telle sorte qu'il est vray de dire que
les passions ne se rapportent a
l'Esprit que negativement parcequ'elles
le privent d'action propre et qu'elles
l'animent pour ainsi dire par une
determination etrangere le plus souvent
destituée d'une veritable Connoissance.
Et veritablement si j'ay pris une juste
notion de mon Estre je dois me reputer
a ma propre idée Comme un mode
particulier des attributs infinis de
pensée et d'estendue que je Conçois dans
l'Estre absolu, lequel mode existe, soit
en Consequence de l'Idée qui existe
dans l'Estre infiny consideré Comme
pensant, soit par la determination des
Causes, qui ont agy dans l'attribut
de l'estendue pour former ce que
je trouve en moy de materiel et

d'Esprit; Je doit me representer encore que ma modalité individuelle considerée comme pensante n'est autre que la suitte et l'Enchainement des perceptions de mon Corps lesquelles sont le principe distinctif de toutes mes idées et pensées, de sorte que sous le nom d'Esprit humain je suis veritablement un mode de pensée resultant du sentiment de tout ce qui arrive a mon Corps, en Consequence de quoy mes idées sont perpetuellement muables, ce qui fait que dans le cours de ma durée je suis Capable d'en avoir une infinité de toutes especes vrayes ou fausses, Egales ou inegales, Car c'est la division la plus simple qui s'en puisse faire.

Mais il est impossible qu'une idée telle qu'elle soit existe individuellement si elle n'existe dans la cause premiere. Car autrement elle n'existeroit point du tout puisque pour exister, il faut estre mode de quelque attribut

de L'Estre absolu. d'ailleurs il est demonstré qu'aucune idée n'est fausse ou inegalle en consequence de ce qu'elle a de positif. parceque si la fausseté ou l'erreur qui consiste en pure negation de connoissance ou de representation estoit quelque chose de reel, le Neant seroit un mode de quelque attribut de l'Estre absolu, ce qui est absurde.
Il s'en suit donc qu'en Dieu cause premiere et necessaire la difference d'une idée egale et vraye d'avec une idée inegale et fausse consiste simplement en ce qu'establissant toutes deux le mode de pensée qui determine l'Esprit humain a exister sous certaine forme en certain moment, la premier perfectionne cette modalité, en realisant la connoissance passive dont elle est capable selon sa nature, et que l'idée inegale au contraire detruit la realité de sa meme connoiss.ce

par les fausses images qu'elle substitue
a la place du vray.
D'ou il suit que l'Idée egale et vraye
eclairera l'ame, l'ornera de connoissance
et la fera exister dans des termes vrays
et reels, ce qui en forme le genre de perfection
qui peut essentiellement luy estre propre, car
il est hors de doute que la perfection de
l'Intelligence ne soit de penser vray
au contraire l'Idée fausse et inegale
alterera son existence en l'engageant
dans l'erreur qui est directement opposée a
la perfection et a la realité.
Ces principes qui se developpent peu a peu
a mon imagination commencent a me
faire apercevoir que je ne suis rien moins
que ce que je pensois estre puisqu'au lieu
d'une substance spirituelle essentiellem.t
distinguée de la matiere et qui ne pouvoit
estre unie a mon corps sans l'institution
d'un Createur puissant, c'est a dire sans
une continuelle violence de sa nature
ou plustost sans un miracle perpetuel
le plus surprenant de tous ceux qui

peuvent estre imaginé, l'Etre sans autre autre que moy meme, je trouve dans le fond de ma sensibilité et dans la constitution de mes organes le principe de mes perceptions, de mes idées et du progrés de ma connoissance, il ne m'est plus necessaire de recourir a la vision de dieu meme, pour comprendre comment les objets font impression sur mes sens, ny de quelle maniére cette impression se peint a mon idée et consequemment dans la memoire. l'unité de mon Etre modal sous deux attributs differents applanit toutes difficultez dans le moment que je concois clairement.

1°. que l'Essence des Esprits consiste dans l'idée d'un objet actuellement existant et que cet objet est le corps auquel ils sont unis.

2°. que cette idée est modifiée par tout ce qui arrive a cet objet dont l'Esprit a une perception necessaire entant qu'ils ne composent ensemble qu'un seul estre modal.

3°. que l'Esprit n'existant que par la suitte et l'enchainement de ses idées et de ses

perceptions il n'est capable d'aucunes
connoissances actives
5.° et qu'enfin les effets ou consequences de
l'esprit sont effets et consequences de differentes
idées qui le constituent.
Joignons toutes fois a ces conclusions une
courte reflexion sur la place que nous occuppons
dans la nature, laquelle place nous lie
tellement avec diverses de ses parties qu'il
est impossible de former une idée simple
ny par rapport a nostre nature ou
essence, ny par rapport a ses consequences
c'est a dire que nous ne sçaurions nous
considerer sans relations d'ou il suit que
nous ne sommes causes de nos propres
actions que d'une maniere plus ou
moins partielle, loin s'en fault que
nous en soyons causes absolues
comme on le pense vulgairement.
Ainsy loin de pouvoir establir que
nos actions soient consequentes de
nostre volonté ou de nostre essence
car c'est la meme chose dans l'acception
ordinaire, on peut conclure au contraire

Evidence qu'elles sont aussi consequentes de toutes les modifications que nous recevons de la part des objets dont la sensation se joint a nostre propre idée sans laquelle sensation nous n'aurions cependant pas d'autre usage de nostre estre que le marbre & tout cequi paroist inanimé dans la nature. Cette sensation est donc en usage le premier avantage de nostre individualité, Mais comme le mode de pensée est intimement uni a celuy de l'estendue dans la nature de l'homme puisque ces deux attributs ne composent qu'une seule & meme existence, il s'ensuit que la sensation devient perception & que celle cy devient idée, non par progression ou amelioration de nature mais par l'Identité du principe qui fait qu'il ne peut rien arriver au corps dont l'esprit n'ait l'Idée parceque c'est son objet necessaire.

Il faut aussi ce la se souvenir que

les Idées que Nous avons des
objets ne representent que les
perceptions que Nous avons a leur
occasion et non la nature des objets
desquels il est aussi impossible que Nous
ayons une Connoissance directe qu'il
est impossible que Nous en ayons quelque
connoissance sans perception, il est donc
necessaire que ces idées soient inegalles
puisqu'elles ne Nous representent que
Nos propres affections, et non la
nature des objets qui agissent sur Nous,
Ainsy Nous pouvons conclure
1° qu'a parler exactement nous n'agissons
point, ny ne pouvons estre dits agir
qu'entant que les Consequences de nostre
estre sont exemptes de modifications
de la part des causes externes, verité
qui doit Nous Convaincre qu'il n'est
ny ne peut y avoir de desirs purement
directs si l'on n'excepte celuy de la
perseverance de l'Estre duquel
Nous traitterons au peu plus bas

et que tous les autres auxquels
celuy la sert de fondement sont tous
tres melangés de quelq. determination
prises des objets externes.

2°. que Nous souffrons et sommes
justement dits estre passibles autant
que nos idées sont modifiées par les
memes causes, ce qui peut arriver
en deux manieres, car comme Nous
l'avons veu nos idées sont egales
ou inegalles, Nous Mais ny les
unes ny les autres ne peuvent se
peindre a l'Imagination que par le
canal de la perception laquelle
represente directement l'affection du
corps et non la nature des objets,
partant quand il seroit vray que cette
perception pourroit Nous fournir des
idées parfaitement conformes a
leurs objets, il n'est pas moins
certain que les desirs ou passions qui
en seroient consequentes ne se

rapporteroient ~~point~~ que negativement a l'Esprit puisqu'au lieu d'une determination prise chez luy meme il recevroit celle d'une Image etrangere a son objet essentiel qui est le Corps, Mais dans le Cas des Idées inegales qui est l'estat commun et ordin.^re le deffaut de realité objective qui fait leurs caracteres ne permet pas de penser que les desirs et passions qui en sont consequentes puissent se rapporter a l'Esprit autrement que d'une maniere negative:

Cette demonstration me paroist complette ainsy n'ayant plus qu'a fixer mon idée par une Conclusion Conforme et relative aux preuves precedentes. Je dis que toutes passions humaines sont des desirs pleins d'Agitation et d'inquietudes formées sur la perception des objets exterieurs en Consequence dequoy l'Esprit est emporté hors de luy meme et contraint d'attacher sa propre idée ou celle de sa puissance

aux memes objets, d'ou il arrive qu'il imagine et qu'il agit tout differemment de ce qu'il faisoit auparavant. Tous les termes de cette description sont clairs et la verité en est establie par ce qui a esté observé cy devant touchant la nature des Esprits. Car puisque leur essence consiste dans la suitte des idées qu'ils recoivent a l'occasion de l'actuelle existence de leurs corps et non dans une pretendue spiritualité qui ne peut avoir de relation naturelle avec le corps, il s'ensuit que toute idée represente l'habitude presente du corps et non l'objet, meme a l'occasion duquel cette habitude est rendue telle, Mais si cette representation est veritablement celle du corps en tel et tel instant, il s'ensuit que l'habitude du corps est modifiée par ces objets, c'est a dire que la puissance du corps et par consequent celle de l'Esprit est augmentée ou resserrée par ces memes objets, d'ou il s'ensuit que les affections de l'individu sont alors des passions reelles, et que les actions conseq.tes

ne sont plus consequences de la seule nature de l'Individu, cela ne souffre pas de difficulté.

Au reste Je ne pretend pas dire que l'Esprit fasse une Comparaison laborieuse entre l'Estat reel de son Corps et les changements qu'y apportent les differents passions dont il est touché, Car cette comparaison se fait naturellement par la simple perception qui emporte avec soy l'Idée du plus ou du moins de realité, du plus ou du moins de perfections qui resulte de la passion presente.

Telle est donc la nature et le principe des desirs reflechis ou passions bien differents de ceux que nous avons nommés directs Lesquels n'ont d'autres Causes que celles de nostre existence, c'est a dire qu'ils n'ont que Nous mesmes pour principes et pour objets, et tel est le desir intime par lequel chaque Estre sensible est porté a perseverer dans son Estre et sa modalité particuliere, Mais hors de ce point, Comme il n'est ny ne peut y avoir d'idée sans perceptions, ny de perceptions

Sans objets, il est vray dedire que la nature del'homme ne sçauroit admettre dedesirs qui ne soient devéritables passions en tant qu'ils sont determinez par tout cequi cause la perception de l'Idée et non par la propre nature del individu. Il s'ensuit aussi dela que nos desirs reflechis doivent se multiplier en proportion de nostre Sensibilité avec le nombre et la qualité des objets qui luy font impression, Cequi repond naturellement al'argument tiré d'une pretendue insatiabilité du Coeur humain en consequence delaquelle on suppose qu'il ne peut estre satisfait que par la possession d'un objet infiny. Mais il seroit a souhaiter que ceux qui fondent leur morale sur ce principe eussent mieux connu leur constitution et distingué l'effet necessaire del'Impression des objets sur nos sens et nos organes del'inquietude volontaire qu'ils nous attribuent, en effet quelle proportion ont ils pû concevoir entre le vuide supposé de nostre Coeur et un objet infiny; Mais s'il est vray comme

nous n'en pouvons pas douter que
Nous Soyons des Estres Sensibles
engagés a former perpetuellement des
nouvelles idées et de nouveaux desirs,
a l'occasion de chaque nouvelle perception
comme la satisfaction des premiers
desirs ne determine point celle des
seconds, il est evident que leur
multiplication est un effet consequent et
necessaire de nostre sensibilité et de
la presence des objets, et partant il a
esté peu judicieux de supposer que le
Coeur de l'homme ne puisse estre
remply que par un objet infiny.

Ces divers fondements posés il
est temps d'en venir a nostre Sujet
principal c'est a dire de traiter de la
nature de nos desirs.

Le premier qui soit en Nous et le
principe de tous les autres est
certainement celuy qui tend a nostre
conservation, l'on ne sçauroit douter
qu'il ne soit commun a tout ce qui
existe avec perception de soy meme

Les Philosophes et particulièrement les Stoiciens l'ont regardé comme intime a la nature, et toutes fois ils en ont donné de si mauvaises raisons qu'ils estoient obligez d'avoüer que la verité de son existence s'establissoit mieux par le sentiment que par les subtilitez de leur logique, cependant comme toute la mecanique des passions est fondée sur cette baze et que l'on a d'ailleurs des exemples de plusieurs personnes qui ont procuré leur propre destruction par un desespoir contraire a ce sentiment universel, il ne seroit pas apropos de negliger d'en chercher une demonstration solide et qui puisse convaincre qu'il a toujours existé dans ceux mesmes qui l'ont etouffé par violence.

Nous avons veu cy devant que tous les Estres particuliers sont des modes consequens des attributs de l'Estre absolu dont ils expriment chacun en

leur genre la puissance et l'action en tant que chaque attribut indeterminé a certaine existence particuliere, par consequent il n'est pas possible qu'ils contiennent l'Idée ny le principe de leur destruction soit par rapport a l'Estre absolu dont ils sont des modalitez puisque rien ne luy peut estre opposé, soit par rapport a leur essence modale, puisque leur existence posée en conseq.ce de la determination qui leur fait estre ce qu'ils sont, ils ne peuvent estre conceus que comme existans.

Partant il ne peut y avoir ny en Dieu ou l'estre absolu, supposé determiné, ny en luy supposé existant, d'idée qui n'affirme leur existence autrement le principe de l'Estre et celuy du non estre seroit le mesme ce qui est le contradictoire, et par consequent impossible, partant tout leur estre entier s'opposera a la non existence, dont il est vray que chaque modalité de l'Estre doit

qui se conserver et continuer d'exister autant
qu'il est en elle, soit avec connoissance
et sentiment quand la nature de sa
modalité en est capable, soit sans perception
quand une autre disposition de particules
la met au rang des choses insensibles
et inanimées.

Mais ce desir de l'existence n'est point
un accroissement de l'estre particulier
c'est le fond intime et l'essence de
chaque chose, parceque si l'on suppose
un estre, il fault aussi supposer des
consequences immediattes et necessaires
entant qu'elles coulent de la meme
cause qui le fait exister, mais le
desir ou l'effet de se conserver est une
consequence necessaire de l'existence
comme nous venons de le voir. —
partant il ne differe point de la
determination de l'estre c'est a dire
de son essence. raison qui nous doit
convaincre que l'espece de ce desir
est entierement differente de toutes
les autres, puisque celuy cy a son

principe de son objet dans la nature
meme de l'estre, de sorte que sans attendre
aucune determination etrangere, il existe
dans anjndiviidu sensible auant toute
perception.
De plus ce desir n'est point borné a un
temps ou a une durée finie, car
si cela estoit possible il s'en suivroit
que le principe de la destruction
seroit dans la determination qui fait
exister l'estre, ce qui ne se peut, il
faut donc conclure que ce desir
s'estend aussi loin que la puissance
de l'Estre meme c'est a dire a une
durée indefinie. C'est pourquoy l'on
peut mettre au nombre des regles
de la nature que nul estre ne peut
estre detruit que par des causes
externes.
De meme que nous avons veu que
dans l'ordre des estres non necessaires
rien ne peut exister sans de semblables
causes, la raison s'en demonstre
par le meme principe puis qu'estant

donné un Estre, sa definition pose la realité pour fondement, un Estre n'existe pas quand il n'est point réel, Mais cette réalité une fois supposée est absolue tant que l'on ne fera point d'attention aux causes qui la peuvent detruire, Ainsy il doit demeurer constant que la position ou affirmation de l'Estre ne contient & ne peut contenir rien qui l'exclue, c'est a dire qui le puisse detruire.

Cependant il n'est point de chose Singuliere dans la nature & il n'y en peut avoir qu'il n'y en ait une autre plus forte & plus puissante qui la borne, c'est a dire qui resserre, Limite, ou detruise sa puissance & sa durée, par la raison que comme nulle modalité ne peut commencer d'exister que par la determination d'une ou de plusieurs causes, il n'en est point aussi qui ne cesse d'estre par la determination d'une autre cause differente de nature ou

d'effet, chaque puissance estant limitée par une autre puissance ou plus grande force.

Partant s'il y a des Contraires dans l'ordre et l'arrangement de l'Univers et tous ces differents degrez de forces qui se bornent les uns les autres et qui sont veritablem.t opposez au sens qu'ils ne peuvent convenir ny subsister ensemble dans un meme Sujet, Comme il est prouvé par la proposition qui establit que rien ne sçauroit contenir le principe de sa destruction, il s'en suit donc que la puissance par laquelle toutes les choses singulieres conservent leur Estre dy persevorent n'est point differente de celle de l'Estre absolu ou de Dieu meme, non entant qu'il est infiny, mais entant que determiné a une existence particuliere, — determination laquelle, Comme l'on a veue est l'unique principe de

Ce qui Existe en particulier.

Cependant si l'on pretendoit en conseq.ce de cette participation de la nature infinie, qu'un homme, par exemple, ne fut sujet a d'autres mutations qu'a celles qui seroient consequentes de sa propre nature, la conclusion ne vaudroit rien, parcequ'il s'ensuivroit que cet homme seroit immuable, et veritablement un estre necessaire, soit qu'il fut conceu agir en consequence de la propre necessité de l'Estre absolu, auquel car il n'en seroit plus une modalité, soit qu'il fut conceu agir en consequence de la determination que luy donne l'Estre, c'est a dire par une puissance finie, Mais qui seroit neantmoins supposeé suffisante pour esloigner l'action de toutes les causes externes, ce qui implique contradiction, il en fault donc venir a dire que tout estre particulier

ne pouvant estre consideré que
comme partie de la nature, son
idée en Dieu et par consequent son
existance speciale qui est la meme
chose sont modifiées par le concours
de tous les objets qui agissent en luy
ou avec luy et qu'il est sujet a toutes
les mutations resultantes de ces
differentes modifications.
Apres cela l'on ne doit pas estre
surpris que le desir de la perseverance
soit general et commun a tout ce qui
a le sentiment de soy meme, et qu'il
soit avoué de tous ceux qui sont
capables de l'exprimer. Mais
on peut estre estonné que dans
l'usage les hommes le confondent
avec la volonté qu'ils s'attribuent,
et comme une faculté naturelle
qui est en luy pour diriger leurs
actions ou comme une puissance qui
leur est accordée pour suivre de leur

Estre qui les rend veritablement libres d'agir ou ne pas agir, de choisir ou de preferer &c.

Il est vray que dans la premiere acception l'erreur est peu considerab. puisque le desir de prevenance est reellement le principe de tous les autres & par consequent de tout ce que nous voulons & faisons : quoyque dans le fond il y ait une difference tres reelle entre la cause & son effet, Mais dans la seconde acception comme rien n'est si opposé a la liberté que la determination & qu'il n'est point d'acte de volonté qui ne soit determiné, on ne peut s'empescher de conclure d'une part que si la liberté & la volonté sont telles que nous les imaginons, il est contradictoire de pretendre les allier ensemble, & d'autre part que si l'on joint dans le principe la volonté au desir, il est aussi

contradictoire de prétendre conserver la liberté puisque le desir est une determination precise qui porte la volonté a tel objet ou a telle action, que si l'on oppose a cette conclusion l'experience commune de tant d'actions que l'on fait contre son desir, il est aisé de repondre que la simple perception nous apprend que ces actions sont encore moins libres que les autres, parceque leur determination est tellement sensible qu'elle n'eschappe point a ceux mesmes qui n'ont pas dessein de l'examiner.

Au fond il ne s'agit icy que de convenir des termes afin de pouvoir se faire entendre, il est certain qu'en considerant le desir et l'effort de l'ame qui en est la consequence comme mode de pensée, on peut sans notable abus les nommer volonté pourveu que l'on regarde de les confondre avec ce phantome de volonté libre

Et indeterminée qui est la chimere
favorite des hommes.
Mais rien ne les Considere par
rapport au Corps ou par rapport a
l'Identité du corps et de l'Esprit, il
faudra les nommer appetits, terme
par lequel je veux exprimer un desir meslé
de Sensation qui s'estend tant a la propre
conservation qu'aux moyens jugés capables
d'y servir, On peut neantmoins pour
une plus grande precision distinguer encore
ces deux termes, appetit et desir, fait.
servir Le premier a designer une sensation
toute Corporelle telle que la faim et la
Soif, et le second Avec celuy de cupidité
qui peut estre Synonyme pour exprimer
la Sensation, l'idée qui en resulte ou
le mode de pensée uni a la perception
du Corps.
Mais de cela je suis Convaincu de
la verité de ce principe que l'homme
est determiné necessairement a
perseverer dans son estre, Il doit

Conclure aussi que puisqu'il est supposé sensible c'est adire sujet a toutes impressions des causes externes et a en recevoir les perceptions, il est aussi determiné de la meme maniere

1°. A la recherche des moyens qu'il peut estimer propre a ~~conserv~~ procurer sa conservation et son bien estre, n'y ayant point de difference entre ces deux termes, Vouloir estre et Vouloir bien estre et

2°. a fuir, a rejetter et a eloigner ce qu'il estime luy estre contraire comme pouvant aneantir son estre, le diminuer, ou l'Incommoder, c'est adire le reduire a mal estre.

ces deux sentiments sont egallement consequents du principe absolu du desir de la perseverance de l'Estre supposé agissant au dela des bornes de l'Individu et determiné par les causes etrangeres que produisent les perceptions, c'est pourquoy ils ont respectivement une meme Impetuosité et une meme ardeur, soit qu'il s'agisse d'embrasser un objet, ou

qu'il s'agisse de le repousser, n'y ayant par plus de forces actives d'un Costé que de l'autre si elles ne se rencontrent dans l'Impression que causent les differents objets.

Toutes fois pour expliquer convenablement cette matiere, ce n'est pas assez d'observer la parité de forces dans les deux affections, il faut dire encore que l'Identité du principe qui les produit et de la fin qu'elles se proposent les unit et les lie de telle maniere qu'elles n'en forment proprement qu'une seule, et en effet le desir du bien estre n'est a peu pres que la suitte du mal estre, et au contraire premierement il fait que le desir naturel d'exister et de perseverer dans l'existence n'est point different de celuy du bien estre comme je l'ay avancé cy dessus.

Mais j'irai encore plus loin, car il est d'experience que ce n'est point l'idée du bonheur, quelque grand qu'on l'imagine qui determine nos desirs si on l'a separé d'un sentiment de

mesaise et d'inquietude qui Nous
fasse appercevoir de la privation, tant
il est vray que la Elevation est tellement
egale entre ces deux affections que l'on
est embarrassé de decider laquelle emporte
la balance si ce n'est qu'en considerant le bien
ou le mal du Costé de la sensation on ne
veuille dire que la perception du dernier est
la plus Sensible et que tous les hommes
ont vn empressement plus vif de s'en
delivrer que d'Aspirer au bien duquel
d'autres considerations le peuvent degouster.
Or C'est en cecy que Consiste toute la
puissance ou proprement le ressort des
desirs, Car s'il en est d'vne Activité pleine
de feu, de travail et de soin qui sont les
temoins Asseurés d'vne determination
parfaite, il en est d'autres si foibles que
s'Arrestans a la simple Consideration
des objets ils ne passent jamais jusqu'a
s'en procurer la jouissance, Ce sont Ceux
que nous distinguons ordinairement par
le terme de velleité qui exprime le plus
bas degré de la puissance du vouloir,

Mais s'il est facile de juger que les unes et les autres ne sont telles qu'en consequence de l'Impression qui les cause, ou de la mobilité plus ou moins grande des organes du sujet affecté, il est bien difficile de dire pourquoy l'idée du Souverain bien ou d'une Eternelle felicité touche si peu la pluspart des hommes de ceux memes qui feroient un scrupule terrible de la revoquer en doute. Mais la puissance du desir consiste autant comme nous l'avons monstré dans le sentiment de privation qui est animal et el dont on veut necessairement se delivrer que dans la persuasion et l'Esperance d'un bien futur, quelque grand qu'on l'imagine, ainsy tant ceux que ceux a qui l'on presche le Paradis seront dissipés par des objets plus sensibles c'est adire tant qu'ils ne sentiront par eux mesmes a l'Egard de ces objet le ressort commun des desirs, je veux dire une inquietude effective

causée par la Crainte d'en Estre
privé, ils s'empresseront peu de le
desirer, et c'est la raison veritable
pourquoy l'estre sorte de sentimente
ou l'on ne fait presque point d'attention
pendant la vie, deviennent si vif
quand on est dans le danger de la
perdre, il en est de meme a plus forte
raison de toute autre espece de desir
puisque l'idée du plus grand bien est
certainement celle qui doit avoir le
plus de poids et d'efficacité.
Telle est donc la nature du desir
qu'il fault pour le produire le
concours actuel de deux premieres
affections la recherche et la fuite
fondée toutes deux sur l'effort
necessaire par lequel les Estres
sensibles persistent dans leur existence,
avec Connoissance et sentimente, il y a
cependant cette difference entre elles
que dans le Concours l'idée du bien
se represente comme futur et absent

Au lieu que le sentiment du mal est present du moins grand L'inquietude que cause La privation connue d'un bien soit effectif soit imaginé.
Je n'employe pas icy les termes de bien et de mal comme des distinctions positives prises dans les differentes qualités des objets. Car quoy qu'il soit vray qu'entre les individus dont le monde est rempli il y en a de plus ou de moins conformes a nostre nature, Je reconnois que nous ne les qualifions pas en consequence de leurs veritables proprietés, puisque c'est une verité certaine que dans l'usage ord.re les hommes ne recherchent aucunes choses pour l'avoir jugée bonne apres une juste consideration, Mais qu'au contraire ils l'estiment et jugent bonne parcequ'ils sont

determinez a s'arrecher sur la première perception qu'ils en ont, il en est de meme dans l'espece du mal, nulle chose n'estant dite mauvaise qu'en consequence du sentiment de fuitte qui s'excite en nous a son occasion, le tout par ceque les perceptions reçues dans l'ame sont des idées et qu'il n'est point d'idée qui ne contienne un jugement positif, l'incertitude et le doute meme estant des jugements. Il arrive aussi de la que la plus part des idées qui se trouvent en bien ou en mal par ces premières perceptions sont faustes, inegales, ou pour le moins confuses et precipitées, a raison dequoy elles produisent des passions d'autant de differentes especes que les modifications qu'elles causent au corps et a l'esprit sont differentes.

Telles cependant que soient les

Idées, si l'erreur ou elles nous jettent se pouvoit rectifier par la connoiss.ce de la verité ou par la presence du vray nous n'aurions pas a nous plaindre de nostre Constitution, Mais comme il a esté demonstré que ce qu'il y a de faux en toute idée n'est pas reel, puisqu'il gist en deffaut de connoissance et de representation & que d'ailleurs a l'egard de l'Estre absolu telles idées sont vrayes, entant qu'elles existent, si la presence du vray les pouvoit changer ou corriger, le vray detruiroit le vray ce qui est absurde.

Cecy s'entendra mieux par une courte explication des operations de l'Imagination humaine, au sujet de laquelle nous avons deja reconnu qu'elle represente reellement la sensation presente & la disposition du corps plustost que l'objet qui la

Cause, duquel elle ne peut donner qu'une idée reflechie & indirecte. Raison pour laquelle l'Esprit se trompe a son sujet. par exemple en regardant le soleil, l'imagination le jugera une distance commune de nous telle qu'une lieue plus ou moins, en quoy nous nous trompons absolument tant que nous ignorons sa veritable distance, mais quand cette veritable distance est connue l'erreur qui est certainement dissipée a l'Egard de la notion ne l'est point a l'Egard de l'imagination, c'est a dire de l'idée du soleil peinte dans la perception. Car si nous avons a nous le representer nous ne le ~~considere~~ considerons pas comme mil fois plus gros que la terre, ny dans un si prodigieux Eloignement

Nous l'imaginerons tel que la
veue nous le represente et non
tel que la demonstration nous
enseigne qu'il est. parceque ce n'est
par l'ignorance de la vraye grandeur
ou distance du soleil qui le peint a
nostre idée sous la forme ou il
nous paroist, mais la sensation
meme a laquelle sa connoissance
du vray ne fait point de changement.
Il en est de meme en general de
toute autre perception ou l'imagination
est trompée; de sorte que je dois
demeurer convaincu que l'erreur
ou elle m'engage ne peut estre
bannie par la connoissance de la
verité, & qu'elle ne cede effectivement
qu'a une nouvelle image plus forte
que la premiere & qui l'exclud ou
a raison de sa force, ou a raison
de ce qu'elle est plus recente et plus

et plus precise comme si ~~je pretant~~ par rapport au soleil j'en etois approché quinze ou vingt mil lieues plus pres, il est certain que je le concevrois sous une forme differente de celle qu'il m'imprime icy.

On peut meme dire encore que pour detruire la premiere impression il n'est pas necessaire que la seconde ait une cause veritable, c'est assez qu'elle opere sur nous; en effet n'eprouvons nous pas tous les jours que la crainte d'un mal futur ou reel se dissipe par la joye que donne une bonne nouvelle encore qu'elle soit fausse pourvu qu'elle fasse une impression du moins egale a la premiere, tant il est vray que l'experience repond exactem.t a l'ordre et a la necessité que nous supposons dans la nature, suivant

quoy ce sont les plus fortes passions qui calment les moindres et non la connoissance de la verité.
Mais je tire de petites inductions de ces exemples car ils me decouvrent une cause d'erreur et une raison d'incertitude si puissantes et si ordinaires qu'elles me jettent dans une espece de desespoir de pouvoir parvenir a la verité, ainsy avant d'aller plus loin, je crois devoir me rassurer moymeme en prenant une notion precise de divers degrés de realité et de verité que nos connoissances peuvent avoir a proportionnellement a la maniere de les acquerir et a la capacité de nostre esprit.
Il me paroit donc que toutes les connoissances des hommes se peuvent reduire a certaines especes dont la premiere est de celles qu'ils

acquierent par La perception des
differentes objets lesquelles estant
presentés par Le sentiment a mesure
qu'il arrive n'en susceptible
d'aucun ordre & ne sauroit manquer
d'estre inegale, obscure & confuse
representant plustost Comme il a
esté dit l'habitude du Corps que
les objets qu'il luy en impossible
de penetrer.
Ainsy Cette Espece de Connoissance
appartient toute entiere a l'imagination
puisqu'elle se renferme dans la peinture
des objets de la sensation. Cependant
il faut reconnoistre que c'est Le
fondement de tous les autres
puisque sans l'usage de la perception
il seroit impossible que l'homme
se connust luy mesme & qu'il eust
aucunes jdées.
Mais Comme la simple instance
des jdées ne suffisoit pas pour

Establir La raison humaine, Notre modalité ne pouvoit exister sans un organe plus excellent que tous Les Autres dans lequel ces jdées sont gravées par la meme perception qui les produit dans l'ordre de Leur formation. Et C'est de ce Magazin general qu'elles sortent une premiere, seconde et millieme fois les unes apres les Autres et les unes a l'occasion des autres pour donner de nouvelles formes a l'Esprit qui selon sa definition ne peut exister sans jdées.

Ce tresor des jdées est donc une seconde source de Connoissance que les hommes acquierent a l'occasion de Certains signes tels que les noms et les paroles lesquels leus ou entendus excitent le souvenir de Certaines jdées ou de Certains objets que l'Esprit a la force

d'jmaginer comme ces perceptions se presentent, & neantmoins toujours occasionnellement comme il a été expliqué dans la premiere partie de ce traité, Mais cette espece de connoissance qui est manifestement plus ~~tr~~ susceptible d'ordre & de methode que la precedente n'en est pas moins assurée, puisque tout ce qu'elle peut produire est borné aux idées representatives des perceptions passées il s'ensuit donc que ny la premiere ny la seconde ne sauroient procurer qu'une opinion, terme par lequel j'entend une persuasion gratuite que certaine image presentée par la perception est conforme a certain objet. ainsy l'on opine que le feu est chaud parcequ'il nous brusle, ce qui reellement n'est ne peut avoir qu'une convenance de pur hazard

avec les objets representés.

C'est cependant dans ces amas d'idées que consistent la pluspart de nos sciences & sçavoir 1.° la pratique de tous les arts sur laquelle on ne raisonne presque point chacun de ceux qui les exercent étant satisfait d'une routine qu'ils tiennent des enseignements de maistre & qui est confirmée par l'experience a son egard, laquelle routine les conduit aussi seurement au terme qu'ils se proposent que le pourroient faire de longs raisonnements dans lesquels ils craignent justement de s'egarer.

2.° Les sciences qui s'occupent precisement d'objets de fait et d'arrangement d'idées & d'expressions comme la rethorique ou la poesie, comme la physique prise pour la connoissance de la disposition du monde & la connexion des Estres

que l'on y avoit, La Geographie et l'Hydrographie qui ne sont que des descriptions des superficies de la terre et de l'eau dont notre globe est composé, l'Histoire qui n'est qu'une Compilation des evenements passez, la theologie de toutes les religions qui consiste dans la supposition de certaines idées prises pour des veritez absolues, soit en conseq.ce de quelque revelation divine surnaturelle, soit en Conseq.ce d'une tradition qui se charge toujours de nouvelles idées dans son progrez et ainsi de plusieurs autres Sciences.

Ie n'ay garde toutes fois de pretendre exclure le raisonnement de l'usage de ces sortes de Sciences et Estudes, Car les principes en estant une fois establis et tenus certains par ceux qui les admettent, ils se trouvent en estat d'en tirer des Conclusions a l'infiny, rien n'estant si fecond que l'imagination, — Mais je n'en suis pas moins en droit de soutenir que le fondement de ces Sciences ou Connoissances ne

Consiste que dans l'acquisition d'un nombre d'idées suffisant pour chaque objet.

La Seconde Espece de Connoissance propre aux hommes se doit prendre dans les notions communes, en consequence desquelles on parvient a former des idées justes & egalles de certaines proprietés des objets, comme par exemple que le tout est plus grand que sa partie, ou le Contenant que le Contenu; Mais quoy qu'il soit demontré & certain que ce qui est commun a tous ne peut estre concu que d'une maniere egalle & vraye, on s'apperçoit que cette Connoissance fait peu de progrès par cette voye, le nombre des maximes etablies sur ces principes estant si borné, & les conclusions que l'on en tire d'un si petit usage.

La 3.e Espece de Connoissance est celle que l'on appelle intuitive

parcequ'elle paroit l'effet d'une simple veüe et qu'elle frapel l'esprit d'une conviction si sensible qu'il n'en paroit plus certain de ce qu'il voit que de ce qu'il connoit par son moyen, certitude qui nous egale en ~~cu ce~~ aux intelligences les plus parfaites, si le moyen qui le procure etoit d'un aussi grand usage pour l'affirmation qu'il l'est pour la negation. C'est par luy que nous distinguons les objets et nos idées et que nous apprenons avec conviction que l'un n'est pas l'autre, je dis avec conviction par ce que nul esprit ne peut imaginer une evidence plus entiere que celle qui resulte de la difference que nous apprenons entre deux objets ou deux idées.

Le meme moyen nous fait aussi connoitre ce que deux objets ou deux idées ont de commun, mais c'est

toujours avec plus de reflexion & detravail. de sorte que quoy que l'evidence soit la meme, il y a quelque chose de plus Compliqué dans la maniere d'acquerir cette Connoissance. Ainsy nous sommes obligéz de reconnoistre que d'une ou d'autre façon c'est la baze de tout le raisonnement. dont les hommes sont Capables, parceque lorsque la Convenance ou disconvenance de deux jdées n'est pas presente a nostre Esprit, par elle meme, toute la Sagacité humaine ne peut faire autre chose que de decouvrir une jdée moyenne qui puisse estre Comparée aux deux premieres par la voye de la Connoissance jntuitive, & qui puisse establir la preuve de la Convenance ou disconvenance que nous voulons descouvrir entre ces differentes jdées.

C'est en cela que Consiste tout l'art des syllogismes et des demonstrations Comme chacun scait, lequel art, si les regles gardées ne peut manquer de produire une

Connoissance certaine quoyque
accompagnée de travail et
d'application, parceque l'Esprit ne le
peut dispenser de faire toujours
marcher en avant la connoissance
par rapport aux idées moyennes &
de redoubler ce travail jusqu'à la
fin de la demonstration, cequi peut
s'estendre si loin que les genies
paresseux en seront totallement
incapables, ou qu'ils s'en rebuteront
s'abandonnant plutost a l'ignorance,
ou a la foy de ceux qui les assurent
que la chose est bien prouvée & que
les esprits les plus appliqués
perdront la memoire du fil ~~de~~ & de
l'Enchaisnement de ces idées moyennes,
se souvenant seulem.t qu'il y a eu une
demonstration complette de la verité
d'une telle proposition, c'est a dire de
la convenance ou disconvenance
de telles idées.

Cela est clair par soy meme et toutefois je ne crois pas devoir negliger d'apporter icy quelques exemples qui rendront encore s'il se peut la chose plus sensible.
La science des nombres est precisement une science de mots, car le nombre dix que je puis appliquer a la mesure de telle quantité qu'il me plaira ne s'applique a rien si l'on ne veut, et ne signifie par luy meme que dix unités indefinies.
Cependant ces nombres ne sont pas des termes vains, puisqu'ils reveillent dans notre imagination l'idée de la quantité et qu'ils nous en font connoistre la mesure jusqu'au terme ou nous pouvons compter. Elle est aussi la source de nos connoissances, une science de mots qui servent de signes pour rappeller

Certaines idées, ou plustost un Catalogue de perceptions escrites dans la memoire occasionellement, et toutes fois sous la mesme designation des mots convenus pour les signifier.

Voila Certainement une connoissance bien legere en apparence, Cependant elle est tellement fondamentale, que Comme celuy qui n'auroit aucune idée de nombre, quelque Esprit qu'il eust d'ailleurs ne pourroit distinguer les quantitez, de mesme Celuy qui n'auroit aucune notion des Signes establis entre les hommes pour se Communiquer leurs pensées ne Comprendroit presque rien a Ce qu'il leur verroit pratiquer. l'Histoire d'un Sourd et muet né qui a recouvré l'ouye et consequem.t l'usage de la langue a l'aage de trente ans, est precise pour soutenir cette proposition, puisqu'ayant paru aussi instruit qu'il estoit possible

du Culte exterieur de la relligion et accoustumé dans la boutique de son pere a ~~——~~ Voir debiter des marchandises et en recevoir le prix en argent, il avoue aujourd'huy qu'il n'avoit aucune idée ny de ce que l'on faisoit a la messe, ny a la valleur de l'argent, ny meme de l'echange perpetuel qu'il voioit faire des marchandises avec l'argent, il en seroit de meme a plus forte raison d'un homme qui ne conserveroit aucune trace de ses perceptions, et je crois pouvoir dire qu'il seroit incapable de se distinguer luy meme.

Or la science des nombres estant supposée, si je veux m'appliquer a en connoistre les proprietés, j'appercois d'abord leur convenance ou disconvenance d'une maniere intuitive, et j'affirme avec la derniere certitude que 1. n'est pas 2 ny 3 et qu'il est la moitié de 2 et le tiers de 3, nulle evidence plus claire que

Celle la, non pas meme celle qui
m'asseure que 2 est plus que 1. en
consequence de la notion commune
que le tout est plus grand que sa partie,
parceque tout homme est intuitivement
convaincu de la verité de cette proposition
2 est plus que 1. avant d'estre instruit
de l'axiome que je viens de citer,
raison pour laquelle j'ay peu insisté
cydevant sur les connoissances
resultantes des notions communes.
Au surplus ce que je dis icy de la
connoissance intuitive que l'on a des
proprietez de quelque nombre, s'appliquera
tout autre sujet dont la perception est
simple.
Car il n'est pas moins evident
que le blanc n'est pas noir, ou que
le cercle n'est pas quarré, qu'il est
certain que 1. n'est pas 2. Mais
lorsqu'apres avoir poussé plus avant
mes recherches sur les proprietez
des nombres, je me persuade avoir lieu

d'Establir une proportion comme de dire 6 est a 3 comme 2 est a 1. — Si j'ay besoin d'en demonstrer la verité & que je ne puisse comparer intuitivement ces quatre nombres, il est d'une necessité que j'ay recours a un terme ou a une idée moyenne, que je puisse comparer immediattem.t a chacun des deux membres de ma proposition, c'est ce que je rencontre dans l'idée attachée au mot double, car connoissant intuitivement que 6 est le double de 3 comme 2 est le double de 1., il est demonstré que 6 est a 3 comme 2 est a 1. & nul Esprit ne peut resister a cette preuve. Que s'il arrive qu'un homme se porte au dela d'une verité exprimée dans le desir d'en penetrer quelques autres qu'il ignore, mais qu'il se flatte de decouvrir par son travail, comme seroit un terme inconnu dans l'exemple de 1. 2 & 3.

lequel fut a 2 Ceque 3 fut a 1.
la Connoissance a pour, qui se
fait apprevenoir d'ellememe dans
ces nombres Simples, il fault
procederdememe par l'Entremise
d'une idée moyenne, de sorte
qu'ayant observé que le nombre de 3
Contient trois fois 1. il leur facile
de decouvrir Celuy qui contiendra
3 fois deux: Ces exemples peut
estre trop Simples ne laissent pas
de nous laisser apprevenoir La
mecanique du progres ordinaire
de nos Connoissances et des
moyens qui prouvent la certitude,
il reste a monstrer Ceque l'art
et la methode y peuvent adjouter,
et a quoy se reduit leur pratique
par rapport a Ceux qui n'employent
que les Simples regles pour
parvenir a un Certain but; pour
cela il n'y a qu'a Considerer

que les memes demonstrations qui se font avec tant de facilité à l'egard des proportions des nombres tres simples deviennent tout a fait difficiles quand les nombres sont fort composés. Cependant comme la raison de leurs proportions est la meme, ceux qui ont raisonné sur la nature de cette proportion, ont trouvé par une longue experience que par le secours d'une multiplication & d'une division on obtenoit precisement la proportionnelle recherchée, ainsy la necessité d'employer une idée moyenne a eté reduite en methode pour abreger la repetition des comparaisons qu'il en falloit faire avec les divers termes de la proportion, & le sçavant aussi bien que l'ignorant sont devenus par le moyen de cette methode egallement capables de trouver ce quatrieme terme proportionnel aux nombres proposés quoy que tout a fait inconnue

tant a l'un qu'a l'autre.
Touts fois dans la pratique il y a cetti difference entre eux que le connoisseur scait ce qu'il fait, et la maniere dont il le fait, il voit intuitivement de quelle façon les multiplications et divisions qu'il employe suppleent a l'actuelle comparaison des moyennes idées dont il auroit besoin, au lieu que le marchand et le computiste qui employent les memes regles, selon qu'elles leurs auront eté monstrées negligeants toutes les idées de proportion, de comparaison, de connoissance intuitive et des termes moyens, parviendront a leur but, avec le meme succez et sans embarras;
Il s'en fault touts fois beaucoup que l'ignorance de ceux cy soit preferable a la connoissance de l'autre car s'ils arrivent egallement au

meme terme, les premiers y sont
conduits comme des aveugles et
l'autre s'y porte avec liberté, action,
et connoissance, de maniere qu'il n'a
plus rien a desirer pour l'evidence de
ce qu'il a entrepris de sçavoir.
Voila de quelle façon ce qui est
Methode, evidence et conviction
pour les uns, est art Mechanique
pour les autres; car quel l'on peut
et bien sçavoir sans autres idées
que celles des regles dont le
souvenir est necessaire, l'on peut
s'espargner la peine de raisonner,
principe l'un des plus genereux
des hommes.
Or autant qu'il est evident que
l'erreur et la fausseté ne peuvent
avoir d'autres principes a l'egard
des idées representatives que
leur inegalité, et a l'esgard des
demonstrations que la precipitation

avec Laquelle L'on porte les jugemens
sur la Convenance ou disconvenance
de deux idées (ce qui a le bien prendre
n'est en soy meme qu'une semblable
inegalité par laquelle on s'imagine
qu'une proposition est demonstrée
quoy qu'elle ne le soit pas) autant
me paroist il certain que l'erreur
et La fausseté ne se peuvent
rapporter qu'a la premiere espece
de Connoissance propre a l'Esprit
humain, Laquelle Comme nous
avons veu ne fournit que des
idées de nos perceptions et non des
objets en eux memes.
Au contraire la verité ne se
pouvant peindre a l'Esprit par
d'autres voyes que celles des
idées egales, et reciproquement
les idées egales ne pouvant ~~que~~
representer que la verité, il est
impossible que les trois autres

Especes de Connoissances Nous
puissent tromper, si d'ailleurs nous
ne faisons pas Nous memes
quelque chose qui leur soit contraire,
Ainsy nostre nature jouit de l'avantage
de toutes sortes de Connoissances vrayes,
Contre une sujetti à l'erreur,
Mais aussi faut il avouer qu'un
usage perpetuel & necessaire
des Sensations & de la parolle
rend cette derniere bien plus
generalle que les Autres qui
exigent la reflexion & l'attention
chose toujours Combattue par
nostre parelle naturelle.
C'est pourquoy d'Autre part, Comme
si quelque nature intelligente eu
voulu nous preserver meme malgré
Nous du piege de l'erreur, les idees
egalles se trouvent marquees d'un
Caractere distinct & auquel Nul
esprit ne se peut meprendre. & ce

Caractere est l'evidence intuitive ou demonstrée, en conseqce de laquelle celuy qui a une idée vraye, sçait et connoist qu'il en jouist de maniere qu'il ne luy est pas possible de former de doute a son occasion.
En effet qui dit une idée vraye dit une Connoissance entiere et parfaite de l'objet qu'elle represente et qui dit connce parfaite exclud necessairement le doute et l'incertitude, autrement ce seroit reduire l'idée a la fonction d'un tableau inanimé, et la depouiller de la sensation qui l'accompagne entant qu'elle est une mode de penseér uni a des organes sensibles. partant la verité est evidente par elle meme et distinguée de la fausseté comme la lumiere l'est des tenebres sans autre argument que la sensation et l'evidence qui en resulte.
Il y a pourtant une difficulté qui consiste en cecy que puisque la sensation est la compagne inseparable de l'Evidence et celle cy la consequence necessaire de la verité, il semble que

La Sensation ne devroit Jamais
se rencontrer ou il y a de l'erreur,
et que par Consequent nous ne devrions
jamais prendre le faux pour le vray.
Mais cette Consequence n'est point
juste, Car ce n'est par l'erreur qui
prend la forme de la verité et qui devient
evidence dans la sensation, quand nous
nous trompons, Nous Avons veu
que l'erreur et la faussetté ne sont
que deffaut de Connoissance et qu'elles
n'ont rien de positif, au contraire Nre
perception est relle, effective et
necessairement sensible, Ainsy quand
je me represente le Soleil de la
grandeur d'une Assiette, il est certain
que ma perception ne se trompe point,
Car je le vois tellement et il ne
peut me paroistre Autre dans les
Circonstances qui accompagnent ma
perception, Cependant il est Certain
que je me trompe par deffaut de

Connoissance de meme que je me trompe de mesurement puisqu'il n'y a nulle proportion de la grandeur effective du Soleil a celle que ma perception luy donne.
Quelle est donc mon erreur et comment me reduit-elle par une sensation veritable, le voicy, c'est que je vais au dela de ma perception et que par un jugement faux et precipité je me persuade que le Soleil est tel qu'il me paroist, il en est de meme de toute autre sensation elles sont toutes vrayes, entant qu'elles representent un objet ou pour mieux dire le sentiment ou l'habitude du corps a son occasion et toutes incertaines et le plus souvent fausses quand elles passent jusqu'a former un jugemt. effectif et reel des objets qui les causent, bornons nous donc a juger de nos

sensations et des idées qui en resultent, a les comparer, a examiner leurs convenances ou disconvenances, soit intuitivement soit suivant la methode d'une juste demonstration de nous conduire a l'evidence de la verité de cette evidence.

Il s'ensuit de la que les hommes se trompent et beaucoup plus, et beaucoup moins qu'ils ne le croient et qu'on ne leur dit qu'ils le font, car en general ils se trompent ou se peuvent tromper dans tous les jugements qu'ils forment sur les objets exterieurs en consequence de leurs perceptions et par meme raison dans tout ce qu'ils edifient sur un si mauvais fondem.t

Secondement ils se trompent en consequence des mauvais principes de leur conduite, a inattention, precipitation, passion, fausses hypotheses, soumission a

L'Usage ou a L'Authorité, deffaut
de prevenu, deffault d'habileté ou de
volonté pour s'en servir &c.a
Mais a tout autre egard il n'est
pas au pouvoir de l'homme de se
tromper. Sa Connoissance est rendue
necessaire par la Conviction de la
verité soit intuitive soit demonstrative,
c'est pourquoy les hommes ne sont
point partagés d'opinion au sujet
des verités Mathematiques, par
Ce que leurs demonstrations ^sont aussi
evidentes pour un chinois ou un
americain, que pour un homme
né a Londres ou a Gand; il en seroit
apparemment de meme de la
metaphysique, de la morale et de
plusieurs autres Connoissances,
si elles etoient egalem.t cultivées,
On voit au contraire qu'a l'egard
de toutes les Sciences qui consistent

en representation d'objets, non
seulement leurs differentes notions
ne s'accordent point, mais il est tres
rare que deux hommes particuliers
s'accordent en meme conclusion,
quoy qu'ils parroissent convenir
des memes principes.
Il me reste apres cela a demonstrer
que l'Evidence est le caractere
distinctif de la verité, et qu'il n'est
point au pouvoir de l'homme
d'y resister s'il agit naturellement.
Nous avons veu cydevant que
nulle idée n'est vraye par rapport
a nous, qu'en consequence de
ce qu'elle est telle dans l'Etre
infiny, ou absolu, a l'egard
duquel il est demonstré que l'idée
d'une chose comme seroit celle
d'un triangle est la meme
qu'un triangle existant, si donc

J'ay une jdée vraye de la realité objective du Costé de l'Estre absolu, c'est adire qu'en Dieu il y a une jdée de cette jdée, et de mon costé elle est le mode Constitutif de mon Espris dans le moment que j'en suis occupé; il s'ensuit donc que la seconde jdée, celle que je connois estre en Dieu, existe en moy meme comme la premiere, puisqu'il n'y a point de difference entre l'jdée de Dieu et un estre existant, mais cette jdée existe en Dieu comme idée vraye, c'est adire que j'ay une veritable jdée de ma premiere jdée, Mais qui dit une jdée veritable dit une parfaite connoissance, donc je connois parfaitemt. ma premiere idée, et par consequent je ne puis former aucun doute sur son sujet, c'est adire qu'elle m'est evidente

ou qu'elle me donne un sentiment
convaincant de sa verité.
Mais qu'entendez vous me dira-on
par cette idée objective que vous
supposez estre en Dieu, de tout ce
qui existe dans tout l'univers et de
notre idée en particulier, ou cette
idée objective est comme vous le dites
la meme chose que l'Estre individuel,
existant, ou elle est differente, si
c'est la meme toute cette preuve
n'est qu'une bataologie ou un
sophisme, si elle est differente vous
faites un estre particulier de celuy
que vous avez reconnu pour l'estre
absolument general. je reponds a
cela que cette matiere a esté
amplement discutée dans la
1.ere partie de ce traité ou l'on a
fait voir la nature et les proprietez de
cette idée objective, cependant pour

ne pas abuser de l'attention du Lecteur, je me Contentiray de repetir icy deux choses, La 1re qu'il ne peut jamais y avoir de difference entre un Estre existant individuellemt. et l'idée objective qui est en Dieu, puisqu'autrement l'Estre absolu et general seroit conceu Co[mm]e pensant en particulier, Ce qui seroit absurde, La Seconde que le terme d'idée objective ne se doit prendre que pour la realité individuelle des Estres particuliers correspondant a quelque point de l'attribut infiny des pensées qui existent dans l'Estre absolument general, c'est a dire qu'il n'existe rien qui ne soit conceu ou Concevable par une intelligence proportionnée puisque les attributs de l'Estre total estant necessairement infinis

ils se repondent proportionnellem.t
l'un a l'autre dans leurs differents
modes, degrés, ou parties, expressions
qu'il fault prendre icy dans le sens
ou j'ay monstré que les attributs
divins peuuent auoir des parties
quoyqu'ils soient respectiuement
infinis.

Mais malgré cette reponse l'on
m'objectera encore que dans ce sens
meme je prouue trop, parceque j'ay
dit ailleurs qu'vne idée inegale est
vraye et egale en Dieu, ce qui
estant entendu de la realité
indiuiduelle qui luy conuient en
tant qu'elle est mode de l'Estre
absolu, il fault dire que si cette
idée est reelle en Dieu, elle existe
de meme en moy, auec l'idée de
son idée de pareille conuiction
que la premiere, toutesfois se

Voir qu'une telle objection ne seroit bien fondée que sur un abus sensible des termes.
Car la realité d'une idée inegale n'est effective que par rapport a la realité de son Estre, et non a l'Esgard de la representation qui est necessairement faulse, autrement elle ne seroit pas inegalle.
Cependant ne peut-on pas dire que l'idée de la realité d'une telle idée suffit pour la Conviction mais le Contraire est evident car l'idée d'une idée inegalle ne la peut representer que telle, elle peut estre specieuse, elle peut flatter les passions, elle peut estre favorable aux desirs, mais elle ne sera point evidente de son estre ettably sa faulseté puisqu'elle est supposée inegalle.
D'autre Costé il est difficile de ne

par Conclure. Sur Cette preuve que l'erreur et la fausseté sont donc evidentes puisqu'elles ne peuvent absolument avoir le Caractere de la verité et si ce la donne se peut jamais tromper que par un fait volontaire, Mais c'est aller trop loin, On ne peut pas dire que l'erreur et la fausseté soient evidentes, puisqu'au contraire c'est parce qu'elles ne sont point Evidentes qu'elles sont erreur et fausseté; disons donc seulement qu'elles seroient facilemt. apercues si l'on y vouloit donner une Attention Convenable, et si les prejugés, les passions, la paresse d'examiner et de raisonner, et les autres engagements marqués cy dessus n'en etouffoient La Connoissance.

Les Caracteres de la verité et de

l'erreur Ainsi que les diverses
Especes de Connoissances qui Nous
sont proposées estant une fois establies,
il est temps de revenir a Notre
derniere proposition, suivt. laquelle
Nous Avons reconnu que l'effort
commun de tous les estres pour
se Conserver et pour perpetuer leur
existence est intime a la nature
dont il fait une partie Essentielle,
de sorte que les appetits ou desirs
de rechercher ou de fuitte qui en
sont necessairement Consequents
sont aussi consequents de la
nature en tant qu'elle est
determinée par les objets, Car
alors Ce n'est plus l'effet du
desir purement direct, qui se doit
renfermer dans l'Individu
qui les ressent, puisqu'au contraire

Celuy cy Se porte a cet Sujete
et tomes, Selon la forme de la
perception. Ainsy il ne peut y avoir
d'Estre Sensible qui ne Soit
jnvinciblement Sujet avec deux
affections fuite & recherche, –
des lors qu'il est Supposé capable
d'effort pour se perpetuer, et de
Sensation pour Connoitre des
objets.
Mais La Simple propriete –
des termes nous fait Connoitre
que la recherche est un desir qui –
aspire a la possession de quelque
objet, Comme la fuite est au
contraire un desir d'absence ou
depriuation de quelque autre
objet, & de la nous pouuons –
Conclure que la presence ou
l'absence du meme objet causeront
necessairement un plaisir ou un

de plaisir actuel a ceux que nous supposerons touchés de ces affections, c'est a dire ces sentiment de bien estre ou de mal estre consistant en ce que la puissance de l'individu se trouve actuellement augmentée ou diminuée selon sa perception.

En effet si nous rappellons nos premiers precedentes il nous souviendra qu'il a été demontré que l'existence de l'esprit ne consiste que dans la perception de ce qui arrive a son corps, que l'ordre ou la connexion des idées est le meme que celuy des perceptions, que l'Esprit a plus ou moins d'aptitude a former des differentes idées suiv.t l'aptitude de ses organes a recevoir differentes perceptions. De plus

Nous avons veu que l'Esprit et le Corps ne composent ensemble qu'un meme jndividu doué d'une certaine force, capable de certaines actions, et sensible aux mutations qui arrivent soit au Corps soit a l'Esprit, par consequent il est hors de doute que tout ce qui augmente ou diminue sa force et sa puissance actuelle, et les biens estres de son Corps augmente ou diminuent pareillement la force et les biens estres de l'Esprit, et reciproquement de l'Esprit au Corps, puisque les deux ensemble ne sont qu'un meme jndividu.
D'ou il suit que l'Esprit et le Corps sont reciproquement sujets aux memes mutations, c'est a dire a passer d'une plus grande a une moindre realité et au contraire

Mais suivant nos definitions precedentes la realité & la perfection ne sont que la meme chose, partant qui dit passer a une plus grande ou moindre realité dit passer a une plus grande ou moindre perfection, toutes fois Ce qui se comprend aisement du Corps que l'on estre successivement en diverses estats de force, ou de foiblesse, de perfection, ne s'applique pas si facilement a l'Esprit par la difficulté qu'il y a d'imaginer que l'attribut des pensées n'est point independant du Corps, & c'est icy ou les prejugés nous contraignent malgré l'evidence meme, a quoy il ne paroist d'autre remede que de bien Comprendre & de retenir pour jamais que l'ame humaine en tant qu'elle est un mode de pensée determiné a un objet propre, n'a d'autre realité que celle qu'elle tire des idées dont elle est successivement occuppée a proportion de ses affections

du Corps, mais pour eviter toute
equivoque, il faut remarquer que les
offices de la Memoire sont icy
compris entre les affections du Corps
parceque le Souvenir n'est veritablem.t
qu'une Seconde Sensation rappellée par
des causes occasionnelles que nous avons
deja touchées ; et que nous connoitrons
dans la suitte encore plus clairement.
Or si l'on considere les mutations
de l'jndividu humain par rapport au
seul esprit, il ne les faut pas regarder
comme la succession ordinaire de ces
jdées, car ce changement est necessaire
pour remplir les fonctions de sa
nature ; ou plutost c'est l'effet necess.re
de son existence. Mais il les faut
prendre pour un estat de perfection
occasionnée par les causes qui
augmentent ou diminuent sa
puissance ou celle de son Corps,
c'est a dire celle de l'individu entier

lequel estat ne sçauroit manquer
d'estre Sensible a un etre egalem^t.
capable de perfection par rapport
au Corps et par rapport a l'Esprit,
cen'est donc par l'egalité ou
l'inegalité des idées qui rend l'homme
Sensible, c'est la perception meme qui
le rend Capable de chercher ou de fuir
les objets de plaisir, ou de deplaisir,
dans leur application, Mais qui dit
Sensibilité dit une modification intrinseque
de l'individu en tant que les objets qui
agissent sur les Corps se joignent a
L'Idée objective de l'Esprit qui se
doit trouver dans l'estre absolu, raison
par laquelle il a été demonstré evidem^t.
que telles modifications de l'Esprit
sont reellement des passions, c'est
a dire, des idées pour la formation
desquelles il reçoit la determination
d'objets etrangers et n'agit qu'en

prestant la sensibilité et la facilité
de sa nature, d'ou il resulte
que les effets consequents de ces mêmes
modifications n'ont de causes propres
que l'action des objets appliqué a un
estre capable de sentiments et d'un
ressort automate, qui dans l'usage se
prend pour une force active, partant je
puis conclure que comme le principe
actif des passions reside sensiblement
dans l'impression des objets, leur
principe passif ne se peut prendre
que dans la sensibilité de l'homme
exprimée par les affections de
recherche ou de fuitte.

§ Nous passons apres cela a
l'examen des passions en leur ordre
naturel, les premieres qui sont
presentes a l'Esprit sont celles qui
resultent immediatement des
affections primitives entant
qu'elles sont satisfaites par la

Jouissance dans la recherche, ou l'eloignement dans la fuitte, ou en tant qu'elles sont affectées par la privation dans la recherche et la presence dans la fuitte; Cette satisfaction et cette peine sont evidemment les premiers effets de l'application des deux ressorts de la nature de l'homme aux objets exterieurs, la recherche se proposant necessairement la jouissance et non la privation, Et la fuitte se proposant de meme l'eloignement et non la presence.

Sy donc ces affections sont satisfaites il en resulte un Sentiment, une perception, une idée, que nous exprimons par le nom de joye, et en Consequence le Coeur et l'Esprit sont dilatés connoissants leur bien estre et l'augmentation de leur

puissance, realité ou perfection,
Mais si par un effet contraire les
affections sont esloignées de leur
terme, il en resulte une sensation
tout opposée que nous exprimons
par le nom de tristesse en conseq.ce
de laquelle le Coeur et l'Espoir
sont resserrés par la Connoissance
d'une moindre réalité, puissance et
perfection.

La joye et la tristesse sont donc
incontestablement les premières
passions desquelles l'Homme puisse
estre touché, et elles le sont non
seulement en ordre comme premières
consequences des affections
necessaires de l'estre sensible,
Mais en réalité parceque toutes
les autres passions ne sont que
des modifications de celles-ci,
verité dont la suite sera la

demonstration, c'est aussi ce qui rend leur definition tres importante puisque nous serons obligez de les considerer dans une aussi grande varieté de face, qu'il y a de varieté dans les passions.
J'observeray donc que comme l'homme est en quelque maniere double dans sa constitution, ses passions qui sont nommées Joye et tristesse par rapport a l'Esprit doivent prendre d'autres denominations par rapport au corps pour eviter la confusion. ainsy j'appelleray Prurit, Titillation et gayeté ce qu'il y a de propre au corps dans la passion de la joye, distinguant toutes fois que les deux premieres ne se rapportent au corps qu'a l'Esgard de quelqu'une de ses parties, au lieu que la gayeté s'estend

a l'habitude entiere et je nommeray
douleur et melancolie cequ'il ya de
pareil dans la passion dela tristesse,
sçavoir douleur quand l'une ouplusieurs
des parties du Corps sont affectée avec
violence, et melancolie quand c'est
l'habitude entiere.
Mais dece grand principe qu'un
estre Sensible et connoissant telque
L'homme est necessairement sujet ala
joye et ala tristesse, il suit une infinité
de Consequences qui dans leur diversité
donnent dela joye a toutes les autres
passions en general et en particulier.
Et premierement il en fault Conclure
que l'Esprit humain doit s'efforcer
autant qu'il est en luy d'imaginer les
choses qui sont propres a luy donner de
la joye, c'est a dire a augmenter la
puissance de son Corps et par conseq.t
La sienne, cequi fait naistre
l'affection que nous distinguons par
le nom d'Amour.

Secondement que quand L'Esprit est
forcé d'imaginer des choses qui
l'affligent parcequ'elles resserrent, et
qu'elles forment cette meme puissance,
il doit concevoir le Sentim.t de la haine,
c'est a dire faire un autre effort pour en
rejetter l'idée.
Et certainement tant que le Corps
humain sera modifié par une
impression externe, il est de necessité
que l'Esprit envisage comme present
l'objet qui cause cette modification et
reciproquement tant que l'esprit
envisagera comme present un tel objet,
ne fut-ce que par le secours de La
memoire, le Corps sera affecté d'une
façon qui augmentera ou diminuera sa
puissance, parceque comme nous
l'avons veue l'ordre et la connexion
des idées est le meme de celuy des
perceptions, Mais chaque Estre se
porte par son effort naturel a

perseverer dans son Existence
et dans les Consequences de cet
effort, qui ne sont autres que le
desir du bien estre, partant il est
impossible que l'Esprit ne se porte
a la Consideration des objets qu'il
juge Capables d'Augmenter la realité
de luy meme et de son Corps, c'est
adire le bien estre de l'individu
total.
Il n'est pas plus difficile de
monstrer que l'effort naturel tend de
meme a exclure l'idée et la sensation
des choses qui resserrent la puiss.ce
de l'individu Car lors que l'Esprit
jmagine Ce qui diminue sa realité
effective, il jmagine Consequemment
Ce qui diminue Celle du Corps et de
meme reciproquement du Corps a
L'Esprit, De sorte que Comme il
desire essentiellement sa conservation
et son bien estre, il sera necessité

a faire un effort contraire a son jdée et a sa perception, c'est a dire, de travailler a les exclure, ce qui ne se peut qu'en se proposant un autre objet dont l'impression soit assez forte pour bannir l'image fascheuse qui est presente a l'Esprit. ainsi l'indiuidu doit s'agiter dans cet effort, se tourner pour ainsi dire sur tous les costez pour trouuer un estat commode. C'est la raison physique qu'a l'inquietude qui accompagne toujours les passions fascheuses.

D'autre part, comme il n'est point de perception qui ne se graue dans la memoire ny de laquelle par consequent le souuenir ne represente l'image auec une viuacité proportionnée au sentiment primitif, et au temps qui s'est escoulé depuis qu'elle est arriuée, il s'ensuit que

l'amour et la haine ne sont pas
restraintes a la seule presence des
objets, puisque toutes les fois que
nos facultés d'imagination ou de
memoires nous rendront presentes
des objets eloignés, Nous devons
ressentir les memes passions
que nous venons d'attribuer a la
presence effective et reelle, raison
qui nous doit convaincre que ces deux
passions ne sont point attachées a la
seule presence des objets, Mais
qu'elles se tiennent a leur image
selon la forme ou elles ont été
gravées par la perception.
Ainsy nous pouvons dire que
l'amour n'est autre chose qu'un
sentiment de joye accompagné d'une
Idée d'une Cause externe de
laquelle on desire la presence,
jusqu'a entreprendre tout Ce qui
peut la procurer, ou la Conserver

apres l'avoir acquise, ou du moins
en maintenir la memoire dont les
jmages tiennent lieu de la piece
effective.
Au contraire la haine est un
sentiment de tristesse accompagné
pareillement de l'jdée d'une cause
exterieure qui porte l'Esprit a la rejetter,
et a en jmaginer l'Eloignement
et la destruction. de telle sorte
qu'il ne sera rien que l'on a
entreprenne avec satisfaction pour
venir a bout du dessein formé de
s'en delivrer, et qu'au deffault
d'une action reelle l'imagination
se nourrira de tous les projets
qui la pourront flatter a cet egard.
Mais cela meme nous fait
connoitre combien ces sentiments
sont eloignés de dependre de nostre
liberté, car outre que nous avons
cydevant connu la necessité de

determination etrangere pour produire nos perceptions. Nous sommes en estat de juger qu'il ne peut y avoir rien d'arbitraire dans l'affection qui resulte de la meme perception. nul objet ne pouvant exciter une amour par un sentiment contraire a la joye, ny causer de la joye sans augmentation de la realité de l'estre, et au contraire la haine ne pouvant entrer dans le cœur par aucune autre porte que celle d'une perception facheuse et importune qui irrite de necessité le sujet qui la ressent contre l'objet qui la cause.

Il n'est pas moins evident par la definition de la memoire que tout esprit qui aura conceu ensemble deux ou plusieurs idées

ne sera pas plustost touché de
l'une d'entre elles qu'il ne le
soit aussitost des autres, verité
dont la preuve est etablie par
la relation necessaire que les
jdées ont avec les affections du
Corps, C'est pourquoy l'imagination
et la memoire n'estant fondées
que sur la proprieté naturelle
des Corps animez de renouveller
une perception a l'occasion d'une
autre, et les jdées ne representant
que ces memes perceptions, de
telle sorte que l'ordre des unes
est de meme que celuy des autres,
il s'ensuit que dans l'exercice de
l'imagination et de la Memoire,
il n'y a rien de plus arbitraire
ny de plus libre que dans
l'application des objets.

Il faut aussi conclure du meme principe qu'il n'est rien dans le monde qui ne puisse par accident causer soit la haine, soit l'amour, soit la joye, soit la tristesse, car si on suppose l'homme touché de deux affections de l'une desquelles luy sera indifferente parcequ'elle n'augmente ny ne diminue sa puissance, ou son bien estre, et que l'autre au contraire le touche reellement de joye et de tristesse, il arrivera necessairement que quand il imaginera la premiere et qu'il s'en souviendra, il imaginera la seconde et souffrira de sa part la joye ou la tristesse qu'elle est Capable de luy Causer, partant La premiere affection quoyque indifferente quelle meme et par rappor a luy deviendra occasionnelle une Cause positive de joye et de

tristesse, et par consequent un objet de hayne ou d'Amour sans aucun merite de sa part. Principe qui decouvre la Cause de nos Sympathies et Antipathies dans une mecanique tres simple.
Mais cette Consequence s'etend encore plus Loin puisqu'il est indubitable que toute perception ou jmagination d'un objet auquel L'on trouvera quelq. ressemblance ou parite avec un autre objet qui nous aura touché d'amour ou de haine, excitera le meme Sentiment envers luy, quand bien la ressemblance de ces objets consisteroit en choses differentes de ce qui est la veritable Cause de nos affections, ce qui arrive en Consequence de la propriete essentielle de l'organne de la

memoire, ou les images des perceptions sont peintes a l'occasion les unes des autres ou plustost par un effet du desir precipité qui nous porte a saisir ou a rejetter sur la plus legere apparence tout ceque nous jugeons capables de contribuer a nostre bien Estre ou tout cequi paroist luy estre contraire.

Mais si ce principe a des consequences suivies et moralement relatives entre elles, il y en a d'autres qui parroissent contradictoires comme celles qui assemblent assez souvent les sentiments d'amour et de haine envers un meme objet; cela arrive toutesfois a raison de la meme Mechanique, car le corps humain estant composé d'un grand nombre de parties differentes qui peuvent estre diversement affectées par un meme objet, les perceptions qui en resultent peuvent estre differentes et meme contraires, ou bien il se peut faire qu'un objet estant aymé, ou hay

par luymeme, il est rappellé dans l'Imagination par un autre objet qui excite un Sentiment contraire, De sorte qu'il sera aymé par luymeme et hay par occasion, Mais d'une ou d'autre façon ce combat de deux passions opposées abouti certainement a une incertitude que les latins ont nommés animi fluctuatio laquelle dans l'ordre des affections repond a Ce que nous appellons un doute par rapport a l'inevidence d'un Sujet, ou d'une proposition dans les choses qui sont du ressort de l'imagination.

Tout cela se Comprend aisement Mais il reste Ce me semble quelque difficulté touchant l'efficacité que nous attribuons a la memoire pour exciter les memes affections de joye ou de tristesse que pourroit faire un objet present, Cependant la definition de la memoire et notre propre Experience Nous font connoitre que nous considerons Comme present tout objet que nous imaginons quelqu' Eloigné

qu'il soit reellement, a moins que la perception n'ait beaucoup perdu de son evidence par le nombre des Années escoulées dans l'intervale ou par la Constitution de l'organe et de là il s'ensuit qu'une jdée entant que telle ne se rapporte pas davantage au temps qu'à la distance et qu'il en est de meme de toute affection ou passion resultante d'une telle jdée, on ne sçauroit separer l'jdée d'une chose de l'affection qui en est l'effet necessaire, parceque entant qu'elle est jdée elle est la forme de l'Esprit dans le moment qu'il en est occuppée et partant elle luy est aussi reellement presente que si l'objet dont elle est l'image affectoit le corps dans le meme instant, ce qui neantmoins se doit entendre dans la proportion de la perception de cette jmage quand il s'agit du passé.

Il n'en est pas de meme des Idées que l'on se forme dans l'avenir; car il est ordinaire de grossir les images des objets, de sorte que quand l'on parvient a obtenir ce que l'on a desiré, ou a tomber dans l'inconvenient que l'on a aprehendé, on trouve presque toujours l'experience plus foible que l'idée de l'objet attendu.
Il fault pourtant excepter de cette regle les hommes a qui l'usage de la vie a donné assez de sagesse et d'experience pour connoistre l'incertitude des Evenements lesquels se tiennent en suspend autant que leur raison peut agir, sans trop desirer ny craindre, ce qui fait que leurs affections sont plus aisement dissipées par d'autres images jusqu'a ce que le succez leur ait plainement asseuré.
Cela nous trace encore la voye pour

reconnoitre la Source de diverses passions du second ordre, comme de l'Esperance qui n'est autre qu'une joye mal asseurée, conceue sur l'idée d'un evenement incertain ou de la Crainte qui dans une Espece contraire est une tristesse inconstante conceue sur l'idée d'une chose facheuse dont le succes n'est point asseuré, ainsy ces deux passions sont tellement fondées sur l'incertitude qu'elles changent de nature et de nom des que l'evenement cesse d'estre douteux, l'Esperance devenant securité, & la crainte desespoir ou simple douleur selon la gravité des cas qui la determinent.

Il est donc certain selon ce qui vient d'estre expliqué que l'Estre sensible et connoissant, c'est a dire l'Individu humain estant une fois touché des sentiments d'amour ou de haine pour les differents objets

que la sensation luy presente n'en plus en Estat d'avoisir les passions qui en sont les consequences necessaires et toute la sagesse, la Religion, et la Philosophie dont il peut estre armé contre leur effort n'y peuvent rien opposer si elles n'ont par attaché de bonne heure son inclination a des objets d'une autre Espece ou bien si elles ne l'enlevent par a ses propres perceptions par la representation d'autres objets qui le puissent toucher plus sensiblement.

Il me semble neantmoins que j'en dis trop a cette occasion puisque je reconnois par experience un sentiment qui se refuse tellement aux objets et qui acquiesce si simplemt. a sa propre Constitution que sans secours etrangers, sans precaution

Contre les passions, il jouit de luy meme et des Circonstances de son Estat avec une tranquillité qui fait sa veritable Satisfaction.
On peut meme dire beaucoup davantage puisque cet estat s'oppose tout entier aux nouveautez de quelque costé qu'elles se presentent dans les voyages, dans les societez, dans les opinions, dirons nous que cette disposition se suffit a elle meme. en croirons nous les malheureux qui soupirent dans l'esclavage sans vouloir positivement changer de situation, ou du moins notre prevention naturelle en faveur de la Coutume ne formera-t-elle point une demonstration contraire a tout Ce qui a esté allegué pour soustenir la necessité de l'Action des causes etrangeres dans la determination de noz desirs.

Non sans doute, car il est aisé de decouvrir dans le meme principe la Mecanique de cette paresse qui enchante pour ainsy dire le genre humain, en effet le desir de la perseverance de l'Etre precedant essentiellement dans l'ordre de la nature les appetits de recherche et de fuite, et les sentiments de plaisir et de peine qui en resultent, il ne peut moins arriver a l'homme occupé d'un desir aussi intime que celuy de la perseverance, que de s'accoustumer a son estat propre, jusqu'a apprehender plustost d'estre troublé dans la possession qui se trouve flattée de l'Esperance d'en estre distrait par une sensation jnconnue; surtout quand la confiance est mal asseurée, et quand les succes paroissent

plus incertaine que les dangers.

De plus si l'on considere cette affection de parene par rapport aux attributs de pensées et de l'estendue qui constituent l'individu humain. On reconnoistra que Comme il est impossible que Ce qui n'est pas cause de soy meme agisse autrement que par impulsion, l'homme n'est pas luy meme determiné a aucune sorte d'action, soit par rapport au corps soit par rapport a l'Esprit, Mais que Cette impulsion estant supposée, il n'est aucune partie de l'homme qui puisse agir sans travail, Le corps suera sous le poids de l'ouvrage, les pieds, les mains se fatigueront et l'habitude entiere soupirera apres le repos que l'ouvrier ne rencontre pas toujours a la fin de sa journée.

Il en est de meme de l'Esprit, s'il faut raisonner il est necessaire que tous les organes et toutes les facultés y concourent, que la memoire rappelle les perceptions qui luy ont esté confiée, que l'imagination les represente; que le jugement les compare, et qu'il se forme de là une nouvelle perception a laquelle l'Esprit donnera son acquiescement ou qu'il rejettera suivant la convenance ou disconvenance qu'il appercevra entre son bien estre et cette nouvelle perception.

Or ce travail dans quelque attribut qu'il se passe est un effet de la determination, laquelle comme nous l'avons reconnu precedemment ne peut avoir qu'une cause etrangere, puisque l'homme estre modal et conditionnel est

aussi peu sa propre faculté d'agir qu'il en a celle d'exister et qui quoyque penetré du desir intime de la perseverance en son Estre et en sa modalité, il ne peut jamais estre cause dans son propre fonds, quoyqu'il puisse le devenir a tout autre Egard dans les choses qui sont hors de luy. Ainsy combattu par deux dispositions Contraires, il cherche son plaisir dans les determinations nouvelles et son repos dans l'habitude, ou la continuation de son existence modale. Et par Consequent il n'est jamais en estat de decider dans quelle Situation il se trouve plus a son aise, si l'incommodité du present, ou l'esperance de l'avenir n'emportent la balance.
Il s'ensuit donc qu'a proprement parler l'homme n'agit spirituellement. ou Corporellement que malgré luy, c'est a dire qu'il ne raisonne que lorsque ne

trouvant pas dans sa Memoire des
regles de conduite toutes faites ou des
connoissances asseurées, il est obligé de reflechir
sur la nature des choses, de comparer ses
idées & d'en former des jugements, Comme
d'autre Costé il ne travaille de ses mains
que lorsque ses besoins l'y contraignent.
Mais cette paresse est-elle un
deffaut de nostre Constitution ou pour
mieux exprimer la question, nostre
bonheur Consiste il plustost dans l'action
que dans le repos, cette proposition est
d'une extreme importance puisque si le
bonheur reside dans l'action, il paroist
qu'il ne tient qu'a nous d'estre heureux,
non pas en agissant sans determination,
mais n'ayant qu'a nous abandonner
a celle que les objets peuvent nous
Causer, Au contraire si la tranquilité,
si le Calme des passions fait le
veritable bonheur de l'homme, la
paresse nous Conduit par le plus

Court chemin a la felicité ; —
puisqu'il n'y a qu'a se refuser avec
constance aux sensations qui nous
Seduisent, et qu'ainsy l'Elloignement du
monde, le renoncement aux soins et
aux affaires, l'indolence et la
possession de soymeme sont les
vrays moyens qui nous peuvent rendre
heureux.

La Philosophie s'employe depuis
plusieurs Centaines d'Années a resoudre
Solidement cette question sans avoir
pû y satisfaire, la religion a entrepris
plus nouvellemt. de la secourir dans
ce travail, et d'Abreger ses raisonnemens
par les secours d'images qui étonnent
de la vivacité representent infiniment
audessus de toutes les sensations
communes, que pourions nous
adjouter a ce que chacune avance
de sa part. renfermons nous donc

a observer que dans l'action
meme le repos est le veritable terme
et que selon la definition de l'action
qui nous est propre, il n'est pas au
pouvoir de celuy qui s'y plaist
davantage d'y trouver une autre
satisfaction que celle qui resulte
de l'habitude prise au travail ou
a changer l'objet, ou en un mot
a l'agitation d'une vie, qui se
passant a suivre l'impression des
causes etrangeres, doit toujours
souffrir, et par consequent faire
quelque violence.
Il parois d'autre cost que la
pauvreté est le plus riche present
que nous ait fait la nature,
c'est elle qui contente et qui egale
par consequent toutes les conditions

C'est elle qui met l'Equilibre
entre les douceurs absentes d'une
vie simple & la brillante felicité
des Conquerans, C'est elle qui
tempere les plus grandes douleurs
& qui fait aimer & desirer l'existence
jusque dans les cachots & les supplices,
C'est elle enfin qui assure les trones
en adoucissant la Condition des sujets,
& leur faisant supporter un joug
dont il n'ont pas meme l'idée au
milieu de l'experience, & cela par la
seule raison que le desir de la
perseverance de l'Estre s'eloigne par
luy meme de toutes mutations
violentes, qu'il s'attache
necessairement a l'Etat present &
qu'il redoute les experiences incertaines.
Mais d'ailleurs Cette paresse de
raisonner et d'agir a besoin d'amusem<sup>t</sup>.

une Sensation continue devient necessairement importune, on Loüe souvent leur plus grands princes, les plus remplis de leur gloire et de leur fortune de ce qu'ils descendent facilement de leur elevation, et dans le fond, ils sont loüables et heureux par La facilité de leur genie qui ne repugne point aux Sensations Communes, mais dans le fond ne seroit ce point qu'ennuyés d'hommages continuels et d'occupations trop glorieuses, ils cherchent a se distraire ou p. parler le Langage commun a tuer le temps, l'experience est contre eux, Car l'on voit par L'histoire que la plus part sous le pretexte de se delasser ont donné moins d'attention, je ne dis pas au sort des particuliers, mais au destin des nations entieres, qu'a leurs plus simples amusements, par

Ce qu'asseurez de leur autorité
dans laquelle le desir de la
perseverance est satisfait, ils ne songent
que rarement a leur devoir qui sont
les effets d'une determination etrangere.
Je n'os garde de donner par de
semblables raisons l'avantage a la
paresse au dessus des autres affections
necessaires de l'humanité ny meme la
justifier touchant les contradictions
de conduitte ou elle jette la plus part
des hommes surtout a l'egard des
matieres qui exigeroient du raisonnement
et de la peine pour developer et faire
envisager leurs consequences; je pretend
encore moins applaudir a l'ignorance
qui est son effet le plus ordinaire,
puisque c'est la cause commune des
plus grandes foiblesses de l'humanité,
je veux dire de la crainte et de la
superstition, Mais je conclus sur
cet exemple qu'il sera sans doute

aussi util qu'agreable de suivre
dans ce traité les autres consequences
de nos principes et d'examiner avec
precision la mecanique de nos passions
pour pouvoir juger de l'estendue de
leurs forces contre lesquelles on se
flatte si souvent de pouvoir se deffendre
avec toute liberté.

1.° Je dis donc en suivant les
principes cydevant demontrés que tout
Esprit qui imaginera la destruction de
cequ'il aime doit s'affliger, comme
au contraire il doit se rejouir en
imaginant sa conservation, la preuve
de cette proposition se doit tirer de la
necessité de l'effort qui determine
chaque estre sensible a se representer
cequi augmente sa puissance, c'est
a dire cequi luy donne de la joye et
consequemment cequ'il aime, d'autant
que cette meme puissance ne peut estre
augmentée selon l'hypothese que par

La possession d'un tel objet et qu'elle est detruite par sa negation.
Mais par raison pareille tout esprit qui jmaginera la destruction de ce qu'il hait, doit se rejouir parceque'il est necessairement porté a exclure l'existance de ce qui diminue sa puissance et semblablement il doit s'affliger de sa conservation comme de sa presence, parceque toute affection qui contiendra l'idée de l'objet de sa hayne s'opposera a son effort naturel, et luy causera necessairement un sentiment de tristesse.
Il est cependant dificil d'exprimer par des noms et des designations particulieres les passions resultantes de cette mecanique, si ce n'est en disant qu'elle est le principe de tout le bien que nous faisons, ou que nous desirons a ce que nous aimons et de tout le mal que nous faisons

ou desirons a l'egard d'eux haissons. d'ailleurs il est necess.re d'observer que les temperaments differents des hommes diversifient infiniment les effets de cette mecanique, puisque le monde est rempli de gens qui n'aiment ny haissent, d'autres qui haissent et qui n'aiment point, d'autres enfin qui aiment & qui ne haissent guerres, mais nous considerons icy l'estat de la nature, selon lequel ces deux propositions ne peuvent faire aucune difficulté.

2.° Je dis que tout Esprit qui jmaginera l'objet qu'il aime en tant que touché des sentiments de joye ou de tristesse sera determiné aux memes passions proportionnellem.t a l'affection qu'il suppose dans l'objet aimé & au degré de son

amitié propre. En effet les images ou idées des choses supposent leur existence dans une modification par.ere qui ne se rapport pas moins a l'image qu'a son objet, Mais l'idée de la joye est essentiellement le sentiment d'une plus grande réalité, comme au contraire celle de la tristesse est le sentiment d'une moindre réalité, partant il est certain que l'Esprit ne poura jmaginer la tristesse ou la joye dans un objet qui augmente réellement sa propre puissance dans la supposition qu'il l'aime sans etre touché proportionellem.t des memes affections.

La converse de cette proposition n'est pas moins aisée a demontrer ny moins sensible dans l'experience, ainsy nous disons que l'Esprit qui jmaginera l'objet de sa haine touché de tristesse s'en doit rejouir

Et au contraire s'affliger de sa
joye proportionnellemt. aux Sentiments
qu'il ressent ou qu'il imagine en luy.
parceque dans l'ordre Commun de
nos idées, qui dit tristesse dit une
affection negative de realité et qui
dit haine accompagne necessairemt.
l'idée de la tristesse de l'image
d'une cause externe, sy donc Nous
appliquons la tristesse c'est a dire une
negation de realité a l'objet qui Nous
afflige, Nous ne pouvons que
Nous en rejouir, Comme au
Contraire si Nous luy appliquons
l'idée de la joye qui est une
affirmation de realité Nous ne
pouvons que Nous en affliger
puisque notre propre realité en
sera d'autant diminuée, Cette
Mecanique est Simple, Mais par

malheur ses consequences ne sont
pas a l'avantage de l'humanité, Car
outre qu'elle multiplie les occasions de
peine & d'affliction bien au dela de
celles de la joye, a proportion de ce que
nre coeur est plus disposé a hair, qu'a
aimer, Notre convenance avec les
objets aimés ne pouvant jamais egaler
La disconvenance. dans l'Amour
meme elle nous fait trouver le
sentiment de la tristesse par l'interet
de ce que Nous aimons, elle Nous
inspire de plus la joye du mal d'autruy,
et l'affliction de son bonheur,
disposition infinim.t contraire a la
generosité qui est l'une des affections
de l'Esprit a laquelle on donne plus
generalem.t son applaudissem.t. Enfin
La satisfaction qu'elle procure par
le dommage d'Autruy n'est jamais
exempte de perceptions contraires
a elle meme ce qui livre

necessairement le coeur a l'inquietude et a l'impatience et eloigne par consequent dela veritable joye.

3.° Si l'Esprit imagine quelque chose qui produise reellement en Nous les Sentiments de joye ou de tristesse qu'il apperçoit dans cequ'il aime, il concevra necessairement pour cette chose des Sentiments d'amour ou de haine proportionnez a Son amitié pour le Sujet affecté et a l'action qu'il attribuera a la chose imaginée. Cette proposition se prouve par la precedente parceque s'il est vray que Nous soyons touchez de joye ou de tristesse a l'occasion de Ceque Nous aimons, ce ne peut estre que par l'Image d'une chose externe suivant La definition de ces passions, Mais dans le cas de la tristesse cette image n'est pas celle de l'objet aimé, Car celuy la ne peut causer de tristesse tant qu'il est aimé, Ce sera donc celle

de la Cause qui le modifie envers laquelle Nous serons portés d'amour ou de hayne selon l'image de la passion qu'elle est crüe causer a ce que nous aimons.

Mais par raison pareille Nous hairons necessairement l'objet que nous imaginerons augmenter la realité de ce que Nous haissons, & au contraire nous aimerons ce qui la diminue dans les memes proportions de nostre haine pour le Sujet et des affections que Nous imaginerons luy estre causées.

Que si Nous appliquons ces deux propositions generales a nos propres Sentiments, Nous Connoistrons d'abord que les affections exprimées par les noms de faueur & d'indignation sont veritablement fondés sur cette mecanique. en effet la faueur n'est qu'une Espece de joye meslée d'amour, appliquée a un objet qui est supposé

avoir fait l'avantage du sujet
que nous aimons, et l'indignation
au contraire est un sentiment de
tristesse meslé de haine contre un
objet supposé cause du mal arrivé
a ce que nous aimons ; d'ou il
suit que la faveur peut passer
jusqu'a l'amitié & au sentiment
de la reconnoissance, comme
l'indignation peut devenir colere
et desir de vengeance a
proportion de l'affection qui nous
attache a l'objet auquel on a
causé prejudice ou avantage. mais
si cette meme mecanique se passe
a l'esgard d'un objet hay, le depit
& la rancune prennent la place de
la faveur & l'indignation se
change en un sentiment de
gratitude que l'on auroit honte
d'avouer pour reconnoissance

Lequel toutesfois ne laisse pas de
lier la Societé de ceux qui sont bien
aises de nuire.
4.° L'Esprit humain fait necessairem.t
effort pour imaginer & pour affirmer
dans un Sujet qu'il aime ce qu'il
croit propre a luy donner le sentim.t
du bien estre ou de la joye, Comme
au contraire la meme determinaison
le doit porter a nier dans un Sujet
qu'il aime tout ce qu'il imagine
pouvoir estre une Cause de tristesse
ou du sentiment de mal estre.
Cette proposition n'est a proprem.t
parler qu'une extention de la
premiere definition de l'amour &
de la hayne selon laquelle Nous
avons veu que l'Esprit ne peut
s'empescher de se complaire dans
ce qui augmente sa propre puissance
et de s'affliger de ce qui la diminue,
proprieté qui ne sçauroit appartenir

a La nature de L'Esprit sans devenir necessaire a l'Egard des objets externes auxquels il s'attache, c'est a dire qu'il aime ou qu'il hait en Consequence de sa perception. — parceque selon sa veritable et reelle Constitution aimer ou hair les objets n'est autre chose que s'aymer soy meme, et son bien estre.
Mais Cette proposition a sa converse ainsi que toutes les precedentes, cequi (soit dit en passant) me persuade d'a peu meme a mon avis faire une preuve admissible par tout le monde que la morale, considerée dans les affections naturelles, de l'individu humain, se doit traitter mathematiquement, et qu'elle est susceptible de demonstrations aussi regulieres que Celles que l'on peut employer pour determiner les proportions des grandeurs, des

nombres, des Sens, et de tout sujet mecanique. Or cette Courbe consiste en cecy que par raison pareille a la precedente, l'esprit doit necessairement s'efforcer d'affirmer de ce qu'il hait ce qu'il jmagine pouvoir luy causer quelque diminution de realité ou de puissance, et d'en nier ce qu'il juge luy pouvoir estre un motif reel de joye.

C'est pourquoy encore que ces jdées ne soient pas arbitraires puisqu'il faut un fondement effectif a chacune, il est si commun de voir les hommes sujets a de fausses opinions soit a leur propre esgard soit a celuy de ce qu'ils aiment de ce qu'ils haissent, n'estimant quasi jamais ~~ces~~ chacun de ces objets a leur juste valeur, parceque la passion corromp la plus grande partie des jdées qu'ils en peuvent

prendre: En effet l'Esprit prevenu de superbe pensant de luymeme audela des termes vrays s'attribue tout cequ'il imagine valoir, et pouvoir, il contemple ses fausses jdées Comme relles, il jmagine tous les objets qui le flattent comme veritables, et il s'en rejouit luymeme efficacement aussi long temps qu'il n'est pas entrainé a la consideration d'autres jdées qui les exclue ou d'une force qui borne la sienne.

Que si Ce Sentiment s'applique hors de luy, ce sera un excez d'Estime a l'esgard de Cequ'il aime ou de mespris a l'Esgard de Cequ'il hait; Cequi fait naistre une autre Espece d'Aveuglement en conseq.^ce duquel on porte l'Esprit trop haut ou trop bas, l'opinion des qualitez ou des forces d'un ami ou d'un

Ennemy, la verité ne se pouvant produire au travers des illusions d'un amour propre deréglé.

5.° L'Esprit se considerant luy meme et sa propre puissance doit concevoir d'autant plus de joye qu'il imaginera l'un & l'autre plus distinctement.

Verité qui est sensiblement relative a la proposition precedente par laquelle nous avons appris que l'Esprit doit s'efforcer d'imaginer de luy meme & consequemment de ce qu'il aime tout ce qui procure ou qui suppose le bien etre puisqu'il ne peut imaginer le contraire sans resserrer sa propre puissance et par consequent sans s'affliger.

Mais si l'on en veut une preuve independante il n'y a qu'a considerer que l'Esprit ne se connoissant que par les affections

de son Corps, et leur perceptions
qui en resultent il ne peut passer a
une plus grande realité, c'est a dire estre
touché de joye que par sa propre
consideration, en tant qu'il se reconnoist
affecté d'une maniere et par des objets
qui le satisfont, de sorte que moins il
recoit de trouble dans cette Consideration
plus sa satisfaction doit estre pleine
d'autre part la puissance de l'Esprit
et l'effort qui en resulte ne sont pas
differents de son essence, c'est a dire
de luy meme, l'essence de chaque chose
ne renferme que ce qu'elle a de reel
et non ce qu'elle n'a pas, par conseq.t
l'effort de l'Esprit ne se peut porter
qu'a l'affirmation de sa puissance ou
pour mieux dire de son estre et de
son bien estre, et autant que cette
affirmation luy paroist estre claire et
evidente autant et proportionnellem.t
sa satisfaction se doit augmenter.
C'est sur ce principe qu'est fondé

l'amour de l'independance, Non
seulement comme d'un moyen plus
certain que tout autre de nous garentir
des euenements que nous pouuons craindre,
Mais parceque l'idée de la sujection
et de l'obeissance accable nostre propre
idée et ne luy laisse qu'une euidence
empruntée dont l'esprit ne sçauroit
estre plainement satisfait, c'est aussi
pourquoy Nous pourons Conclure
que Comme il est impossible dans
l'ordre Commun de la nature que
l'esprit puisse considerer son impuiss.ce
sans s'en affliger, il est aussi impossible
que l'Esprit se puisse rejouir dans
l'humiliation, c'est a dire dans une
idée claire de son impuissance, ou si
l'on veut de son neant, puisque tout
empeschement qui se rencontrera a
former une idée pleine de soy meme,
et de sa puissance, devient necessaire
une Cause de tristesse, il peut bien

arriver qu'un Esprit fort occupé d'idées et d'objets singuliers tels que ceux que la religion presente se rejouira dans une humiliation qui en affligeroit un autre, mais ce n'est que parcequ'il se dedommage d'ailleurs. Cette affliction ou tristesse mecanique servant d'un autre coté a multiplier l'idée de son merite devant Dieu, c'est a dire celle de la puissance dont il est alors plus vivement flatté

Or la joye que l'homme tire de sa propre consideration doit necessairement s'augmenter en proportion des suffrages qu'il recoit du dehors c'est a dire des temoignages de la satisfaction qu'il inspire aux autres, laquelle il attachera sa propre idée & c'est cequi rend le commerce des louanges d'un si grand usage parmy nous chacun s'empressant d'en donner sa part

pour en retirer la Vanité.

Delà viennent aussi le Contentement et la satisfaction interieure que l'on ressent à l'occasion d'une bonne action lorsque l'on veut s'en regarder comme l'autheur et le principe; Sentiment qui s'augmente neantmoins à proportion des applaudissements que l'on rencontre et qui se sont souvent jusqu'à les faire desirer.

Mais par raison contraire le blame afflige necessairement l'Esprit dans la meme proportion puisqu'il joint à notre propre idée Celle de l'indignation, du mespris ou de la tristesse, que nous avons inspiré aux autres, c'est Ce que nous fait comprendre les termes de honte, de repentir, de remords, d'humiliation qui designent des passions differentes, mais toutes fondées sur le principe de la tristesse conceue à l'occasion d'une faute dont on ne peut se disculper, ou bien à l'occasion d'un

embarras qui met au jour nostre
inexperience. Ainsi ne demanderons
plus pourquoy l'homme aime tant
a se faire valoir luy meme ou ses
propres actions; ou pourquoy les
autres se fatiguent si promptement
des recits ordinaires pour cette fin.
Les Eloges propres estant une Espece
de negation a l'egard des escoutants
de tout ceque l'on s'attribue a soy
meme.
6°. Si l'Esprit humain s'est attaché
a quelque objet semblable a luy
meme ou qu'il imagine seulement
capable de sensation, il ne pourra
s'empescher de desirer le reciproque
de sa part & de faire efforts pour
l'obtenir. ensorte qu'il sera sensible
a la joye de l'acquerir, & de le
posseder, & que si quelque autre
objet entre en partage de ce

reciproque qu'il exige pour luy, il en
Sera touché de tristesse quelques fois
jusqu'au poin d'en prendre de
l'aversion pour l'objet aimé, Mais
toujours jusques a hair, et Soutenir
avec fureur l'objet qu'il accusera
de l'enlevement d'un bien sur lequel
ses desirs et ses empressements luy
ont fait prendre une espece de droit.
Pour juger de la necessité de
Cette Mecanique, il n'y a qu'a se
Souvenir qu'il a été demonstré que
l'Esprit cherche necessairement a
s'occuper de ce qu'il aime et a le
toucher d'une joye qui soit
accompagnée de son idée, c'est a dire
s'en faire aimer, principe qui
developpe toutes les autres
consequences de l'Amour, mais lequel
appliqué a la derniere proposition
en fait la demonstration complette,
puisque plus cette joye et cette idée

seront sensibles a l'objet aimé, plus elles le seront a nous mêmes, d'ou il suit que l'affoiblissement, le partage ou la destruction de cette idée causeront une tristesse reelle qui ne peutt estre sans haine contre les objets qui la produisent, et sans jalousie contre celuy qui s'empare du sujet qui faisoit la satisfaction. Il y a pourtant cette difference al Esgard de la haine qui peut estre conceue en cette occasion contre l'objet aimé, que comme il n'est hay que par accident et que cette Espece de haine est balancée par vn amour essentiel, il n'en resulte qu'une incertitude douloureuse qui tient la sensation dans vn tel equilibre qu'elle se peut aisemt. tourner ou en vne vne veritable haine, ou en vn amour plus ardent qu'auparavant.

7°. Tout homme qui se croit aimé
ou hay librement, & sans y avoir
donné une occasion positive, aime
ou hait davantage a proportion que
les idées de cette liberté ou gratuité
sont plus evidentes; & en voicy la
preuve. qui dit un Estre libre concoit
sa liberté & son indetermination
par elle meme. si donc cet Estre
nous cause en meme tems une
joye ou une tristesse réelles, nous
l'imaginerons seul & partant nous
serons plus touchés a son occasion
que si le considerant comme
determiné nous estions obligés d'y
joindre une autre image. Raison
qui nous fait connoitre pourquoy
les hommes qui sont reciproquement
persuadés de leur liberté s'aiment
ou se haissent davantage que tous
autres objets.

Est aussi la cause evidente de la colere et de la vengeance qui sont des mouvements par lesquels l'esprit est porté à hair qui le hait ou qui luy nuit, et a luy rendre le mal qu'il estime en avoir receu, ou bien a luy faire celuy qu'il apprehende, et c'est l'endroit par ou cette affection tient a la cruauté qui d'ailleurs est estimée faire le mal sans pretexte ny sujet.

Ainsy Nous voions que la haine s'augmente par la haine, mais la meme raison fait aussi voir qu'elle se peut vaincre par l'amour puisque nul ne peut faire attention qu'il est aimé sans concevoir un sentiment de joye capable d'aneantir la tristesse qui cause la haine.

C'est aussi en consequence du meme principe que l'ingratitude Nous afflige, les bienfaits les

plus de sincerité; estant toujours fondés sur le desir de se faire aimer, fin dont nous sommes privés par la meconnoissance;

Mais il est necessaire de remarquer sur le changement de l'amour en haine ou de la haine en amour qu'apres le changement fait le sentiment qui en resultera doit tirer une grande partie de sa force de la passion precedente parceque celuy qui commence a hair ce qu'il a aimé perd beaucoup plus de realité que celuy qui n'a jamais aimé, soit du costé de sa joye propre soit de celle qu'il donnoit a l'objet, soit du costé de l'effort qu'il faisoit pour s'en faire aimer reciproquem.t circonstances qui sont toutes necessaires dans la supposition de l'amour et qui cessant toutes avec luy multiplient par conseq.t

La tristesse de la haine proportionnelle, il en est de meme du changement de la haine en Amour, car à la nouvelle joye de l'Amour et de ses Consequences il se joint celle d'Estre delivré de la tristesse vielle qui causoit la haine, laquelle joye ne peut estre determinée que proportionnement aux sentiments contraires que l'on avoit auparavant. il ne s'ensuit pas toutes fois qu'il soit possible en Consequence de cette verité que quelqu'un se puisse proposer la haine comme un moyen d'Aimer ensuitte plus fortement, car il est contraire à la nature de s'engager à un Mal certain par l'espoir d'un avantage, et de plus celuy qui haïroit par ce principe haïroit necessairement toujours.

toutes fois dans l'usage commun
on s'apperçoit qu'il est beaucoup
plus ordinaire de voir les passions
violentes se rallentir & s'esteindre
que de les voir passer ou changer
de l'une a l'autre, dequoy il y a
differentes Causes, Car outre le
changement d'organisation qui
arrive a chaque individu dans le
Cours des années, lequel fait que
l'on devient insensible a des plaisirs
ou a des peines qui touchoient
autres fois vivement. il est Certain
que la grande distraction de la plupart
des hommes & la facilité avec laq.[le]
ils se prennent a toutes les nouvelles
perceptions leur fait perdre tres
promptement le souvenir des 1.[res]
8.° Les passions qui ont leur
principe immediat dans les 1.[res]
affections, ont necessairem.t un effort

proportionné a ces memes affections
et ainsi selon cette mesure le desir
de jouir de ce quel l'on aime, ou
celuy d'eloigner ce que l'on hait,
ne peuvent estre temperez que par
d'autres desirs de meme force, ou
d'especes opposées; comme seroient
la crainte d'un plus grand mal
et l'esperance d'un plus grand
bien.
J'appelle icy toute espece de
satisfaction et les moyens qui y
conduisent, comme au contraire je
nomme mal toute espece de tristesse
et particulierement celle qui naist
d'un desir frustré ou a dire rendu
inutile en effet l'on a veu cy devant
que le bien et le mal ne sont pas
distinguez par leur nature et qu'ils ne
le sont a nostre egard que par les
affections de fuite ou de recherche
inseparables de la perception des

objets, ce qui fait que chaque chose est estimée bien ou mal selon leur idée particulières.
Or la determination par laquelle l'Esprit ne Contente pas a suivre l'impression qu'il recoit d'un objet ou par laquelle il le soumet a un autre moins sensible en certaine maniere parcequ'elle plait moins, mais plus efficace pour le faire agir, s'appelle precaution et ne Consiste que dans l'Esperance de se procurer un plus grand bien, prevenu et desiré, ou d'eviter un mal apprehendé. Comme d'autre par la sagacité qui fait prevoir de loin les evenements et qui donne a leur image le poids necessaire pour l'emporter sur les sensations presentes, s'appelle prudence.
Il s'ensuit donc que toute passion

Contient et suppose un effort de l'Esprit proportionné a la sensation qui la cause c'est a dire a la perception de l'objet, mais que la determination efficace, c'est a dire celle qui produit une action n'est pas toujours consequente de l'attrait ou de l'effort de la passion meme, parceque Nous avons deux autres motifs presque inseparables de l'ame, sçavoir l'Esperance et la crainte, lesquels quoyque plus obscurs du costé de la sensation n'en sont pas moins puissants, parcequ'estant aydés des prejugés de l'habitude et de l'Education ils sont en estat de surmonter les sentiments les plus vifs.

De sorte que dans l'Estime commune les hommes qui obeissent sans retenue a leurs passions

qui n'en considerent le consequences esloignées ou les effets prochains autrement que dans leur satisfaction presente, Ceux la, dis-ie, sont regardés comme des imprudents ou comme des fols egalement incapables des sentiments de gloire et de honte.

9.° Si un Esprit a esté touché de joye ou de tristesse par quelque sujet, dans le 1.er cas il fera necessairement effort pour se le representer dans les mesmes circonstances ou il n'a receu la perception, si ce n'est qu'il soit encore touché du desir de rendre sa possession plus parfaite, Mais au contraire, s'il a esté frapé de tristesse ou de haine il fera un autre effort pour diminuer ou esloigner l'idée de quelqu'une de ces circonstances de sa perception, si ce n'est dans le cas que sa passion

Le porte jusqu'a la Vengeance.

La Cause de ces Sentiments est entierement Evidente dans quelque Esprit que l'on veuille La Considerer, Car s'il manque quelque Chose a l'idée d'un objet, elle manque pareillement a sa realité imaginée et c'est une privation a laquelle l'Esprit s'efforcera de suppleer par ses desirs s'il s'agit du sentiment de l'amour, ou dont il ne peut manquer de se rejouir s'il s'agit du sentiment de la haine.

Mais Comme par cette derniere espece de satisfaction il ne peut s'en raporter absolument a l'action d'autruy, et qu'en Consequence de sa Constitution il fault qu'il agisse luy meme pour se delivrer de sa peine presente, il se trouve dans la necessité de diminuer dans son imagination les Circonstances de ce qui l'afflige pour oster du moins ce qu'il peut de la realité de sa tristesse.

Toutesfois a l'egard de la haine absolue il y a cette distinction a faire que celles y s'augmente, Comme

Nous l'avons veu a proportion de ce qu'elle se sentille surtout quand l'Esprit se flatte de l'espoir de la Vengeance, car alors il cherche des raisons pour hair davantage et ne craint point d'augmenter dans son jmagination les circonstances qui excitent sa colere. Mais si l'on examine bien ce sentiment On reconnoist qu'il n'est produit que par l'odieux plaisir que l'on trouve a suivre et a se venger.
En effet si l'on change l'espece de la haine la supposant envers un objet puissant contre lequel Notre vengeance ne puisse avoir de prise, ou duquel Nous ayons nous meme sujet de craindre le pouvoir, l'Esprit s'efforcera pour lors selon sa mecanique naturelle de diminuer autant qu'il est en luy la realité de

La tristesse en riant ou se
dissimulant a luy meme quelqu'une
des circonstances de l'action ou de
l'objet qui cause son deplaisir.

10.° Si l'Esprit supposé dans un etat
de parfait indifference pour un objet
qu'il considere l'imagine neantmoins
touché d'amour ou de haine, ou
simplement de peine ou de plaisir,
il prendra l'idée de la meme
affection et en sera pareillement
touché, voici la preuve de cette
proposition.

Les images sont des affections de
quelque organe de l'individu humain,
qui renferme conjointement avec
la representation d'un objet externe
l'idée de la perception ou
modification qu'il recoit de sa part,
si donc cet objet est semblable a
celuy qui imagine quand ce ne seroit

que par une egalité de sensation, l'Image de cet objet renfermera l'idée de cette parité, ou ressemblance et par consequent, si on l'imagine touché d'une affection qui nous soit connue, l'idée de cette affection se peindra dans la meme image et l'Esprit dont cette idée devient la forme, en sera necessairement touché. Or il resulte de la.

1.° Que Nous Concevons aisement de l'amour ou de la haine pour les objets lesquels nous imaginons causer du plaisir ou de la douleur, a ceux que nous regardons comme nos semblables quand ce ne seroit que par supposition d'une parité de sensation.

2.° qu'il n'est pas dans la nature de hair les objets qui nous font pitié, parcequ'autrement Nous

n'aurions point de pitié puisque
Nous nous rejouirions de leur
deplaisir.

8.° Que Nous sommes portés
naturellement a soulager ceux dont
Nous avons Compassion parceque
leur tristesse devenant la notre Nous
nous trouverons obligés de chercher
les moyens et les idées qui la peuvent
exclure.

Ce dernier Sentiment qui Contre
toutes nos affections est distingué
par les noms honorables de
bonté et d'humanité bien different
par consequent de Celuy que Nous
nommons jnclination, consiste en
un desir de soulager Celuy que Nous
estimons digne d'une meilleure fortune,
et il pouroit estre regardé Comme
l'une des plus louables dispositions
de la nature, parcequ'il semble
decouvrir dans le Coeur humain

un fond de benevolité bien plus
estendu qu'on ne le jugeroit sur
l'experience, mais il est d'ailleurs
Compensé en mal par d'autres
affections resultantes du meme
principe lesquelles dans l'Estime
des Sages feront toujours peu
d'honneur a l'humanité.
En effet il s'ensuit pareillem.t
que si nous imaginons quelqu'un
en etat de posseder seul un objet
qui le peut remplir de joye, l'effort
naturel nous portera a luy faire
obstacle, parceque du seul principe
que l'Esprit est engagé par imitation
a aimer Cequ'il juge etre aimé
d'un autre, il s'ensuit qu'une
possession Exclusive ne sçauroit
manquer a affliger Celuy qui
la Considere en autruy, et l'Esprit
ne peut sentir de tristesse sans faire

effet au contraire ainsy qu'il a été demontré.
Voicy donc la seconde mecanique qui double pour ainsy dire le desavantage de la nature humaine, puisque non seulement elle nous rend sensible aux peines de tous les malheureux, mais qu'elle nous afflige encore par la joye de ceux qui sont heureux, la meme cause qui nous rend pitoyables nous rendant aussi tres ordinairement jaloux ou envieux, je dis ordinairement, parceque comme l'organisation qui est l'instrument des perceptions varie chez la pluspart des hommes, il se peut trouver quelques temperaments tres moins sujets a l'envie qu'a la pitié, et reciproquement. Cependant a considerer cette mecanique dans l'idée generale de la constitution des hommes

il faut reconnoistre que la
demonstration du principe et de ses
consequences ne souffre aucune difficulté.
Il ne parle point icy d'une espece
d'envie que l'on peut appeller malique
par rapport a la Cause qui la
determine que je decouvrirai cy apres
et je ne Considere que Celle qui est
consequente de la disposition commune
des Esprits a prendre les affections
de ses semblables.
On peut faire diverses experiences
journalieres de la grande facilité
avec laquelle nous nous laissons
entrainer a l'imitation des
sentiments d'autruy et particulierement
a l'Esgard des jeunes personnes
ou des enfants dont les Organes
sont encore dans une Espece
d'Equilibre, Car on les voit ordinairement
rire et pleurer en Consequence de la

Seule imitation selon qu'ils se
rencontrent avec des gens qui rient
ou qui pleurent, ils deviennent aussi
et souvent avec la derniere violence
et qui paroit faire plaisir a leurs
semblables parcequ'ils sont incapables
de moderer par d'autres sentiments
cette jalousie naturelle qui
resulte du penchant a imiter ou a
se revestir des affections d'autruy,
en un mot parceque les idées qui
les occupent ne sont encore que les
premieres perceptions de leurs
Esprits qui les determinent a vouloir
et agir sans meslange d'anciennes
sensations lesquelles pourroient
modifier cette determination, car
c'est ce qui arrive aux personnes
d'un aage et d'un Esprit plus meure
a qui le grand nombre de perceptions
passées tient lieu de sagesse et de

moderation, parcequ'il est difficile
qu'ils en recoivent aucune nouvelle
qui ne rappelle l'idée de quelqu'autre
plus ancienne dont l'effet certain sera
de suspendre ou de modifier en quelq.
maniere que ce soit les nouvelles
perceptions; par laquelle, (si les
circonstances estoient pareilles) -
ils se laisseroient emporter aussi bien
que les enfans.

11.° L'Esprit qui considere un objet
ne s'y peut arrester avec satisfaction
qu'en deux cas particuliers qu'il y
attache sa joye, et qu'il y decouvre
les qualités singulieres dont les
images l'occuperont necessairement
par la meme determination qui luy
fera negliger ce meme objet s'il
n'y rencontre que des qualités communes
ou deja connues.

La verité de la mecanique
expliquée par cette proposition est

fondée sur deux principes qui ont esté invinciblement desmontrés; le premier est l'attachem.t necess.re de l'Esprit pour cequi luy plaist, c'est adire Cequi establit son bien estre, le second est la relation que Nos idées gardent entre elles, et La dependance ou elles sont les unes a l'Egard des Autres. Nous ne rappellerons rien icy de Cequi regarde les effets de la joye et de l'amour par rapport a la maniere dont les affections Nous font considerer les objets d'autant qu'il suffit de sçavoir que dans l'ordre commun, l'imagination ne peut rien representer dont l'idée n'en fasse aussitost naistre une autre, particulierement lorsque les qualités qui deviennent son objet sont communes a plusieurs individus.

Mais par cette raison meme il est evident qu'il n'y a que les idées des perceptions singulieres qui puissent veritablement attacher l'Esprit, parcequ'estant jusqu'icy elles ne sçauroient encore estre jointes a d'autres de qui les images pourroient prendre leurs places, et par consequent les aneantir. Ainsy les idées sont necessairement les plus durables parceque l'Esprit n'en est point distrait, comme il ne sçauroit manquer de l'estre quand les idées se succedent avec promptitude les unes aux autres.

Mais d'autre part il est necessaire que l'Esprit trouve sa satisfaction en considerant ces idées singulieres parceque si elles produisoient un autre effet et qu'elles luy causassent une sensation triste ou douloureuse il seroit necessairement engagé a

les rejetter ou a en jmaginer la destruction, ce qui est contraire a la supposition que ces jdées n'en rappellent point d'autres qui les puissent aneantir. joignons a cela cette puissante impression qui nous pousse au repos quand nous ne sommes point emportéz par une determinaison contraire, & nous serons en estat de juger de la satisfaction qui accompagne les jdées singulieres, j'ai apris d'ailleurs les plus grandes plus capables d'estonner l'imaginaon que de la satisfaire.

Mais au reste comme cette mecanique se joint necessairement a plusieurs autres dans nostre constitution, il en resulte une infinité d'effets differents quoyque toujours proportionnéz a leurs causes.

Tel est celuy qui est produit par l'union de nostre attachement aux idées singulieres avec le principe qui nous fait desirer d'avoir une idée claire, et distincte de nous meme et de nostre propre puissance, car il s'ensuit que l'on ne sçauroit voir qu'avec peine dans les autres une realité que l'on est obligé de nier de soymeme, comme au contraire que l'on considere avec joye en soy. Ce que l'on estime tellement singulier que l'on croit le pouvoir nier de tous les autres, c'est pourquoy si l'on n'apperçoit en soy meme que des qualités necessaires a l'Estre, et a la nature, et par consequent communes a tous les individus de meme espece, quelques louables que soient ces qualités on sera peu sensible a leur

possession. mais si par malheur
on est obligé de reconnoistre
l'Inferiorité des qualités propres, on en
sera affligé. on tachera d'esloigner
l'idée de la Comparaison en affect
affoiblissant l'idée de ces qualités
etrangeres pour grossir les siennes
et s'en former une image qui excite
la Complaisance.
Et c'est Ainsi que s'engendre
l'Espece d'Envie que l'on peut
distinguer par le surnom de maligne,
de laquelle l'effet ordinaire est
d'anneantir le vray merite ou le
merite etranger pour elever le
personnel.
Il icy souffre neantmoins
une exception, en ce que l'envie ne
peut avoir lieu qu'entre semblables.
personne ne s'est encore avisé
d'etre envieux de la hauteur des

Oiseau, ou de la force de l'Elephant, et en voicy la raison. C'est que par la definition de l'envie, elle doit estre conceüe comme une haine formée contre un objet a l'occasion d'un sentiment de tristesse dont il est cause, parceque son idée aneantit ou diminue celle de sa propre puissance, Mais la puissance de l'homme est la consequence de sa nature et non autre, c'est pourquoy il ne peut jamais desirer ce qui fait la propriété d'une autre Espece d'Estre que luy, telque le vol dans les oyseaux, si ce n'est par une fiction dont il n'est jamais vrillemt. touché.

Ainsy quand on voit dans d'autres hommes des qualitez de valeur, de justice, de magnanimité ou de telle

autre Espece qui excite plutost la veneration que la jalousie, c'est parcequ'on ne les concoit point comme des proprietez de la nature dont on soit tellement depouillé qu'il manque a cet egard quelque chose a la propre realité; Mais on les jmagine comme des Singularitez surabondantes dans l'individu qui les possede, lesquelles niées de soy meme laissent encore a l'Estre particulier tout ce qui luy est necessaire pour exercer et sentir sa propre puissance.
Mais ce grand principe des qualitez singulieres comparable par sa fecondité a celuy des affections de fuitte et de recherche ne se borne pas a produire la seule jalousie maligne, l'admiration en est un effet encore plus simple puisqu'il fault la definir la consideration d'une qualité speciale jnconnue et jnattendue dans l'objet

de nostre perception de laquelle l'Esprit n'en distrait pas aucune idée differente née de la meme Consideration, Et a la verité on ne peut pas la mettre directement au nombre des passions puisqu'elle n'est alors prendre qu'une maniere particuliere d'imaginer, Mais le detail suivant va nous faire Connoistre qu'elle en produit une quantité presque egale aux objets qui la peuvent Causer, et qu'elles sont aussi differentes entre elles que le sont ces memes objets.

En effet si l'admiration part d'un sujet qui nous inspire de la Crainte elle deviendra Consternation, c'est a dire qu'elle formera une image de peril si nouvelle et par consequent si vive et si frappante qu'elle exclura toutes les idées habituelles de gloire, d'honneur, de vertu et de bienseance, mais elle des moyens que l'on pourroit emploier pour s'en delivrer si l'on estoit de

Sang froid.

Que si cette admiration part d'un sujet simplement haissable tel qu'une mauvaise action, la Colere, la vengeance, la Cruauté d'un autre homme, elle devient horreur, c'est adire une emotion qui revolte toutes les sensations de Celuy qui en est saisi.

Mais si au contraire cette admiration a la vertu pour objet, elle deviendra veneration, respect, et si l'amour s'y joint elle produira la devotion, terme que j'explique par Celuy de Consecration de soy même a l'objet admiré, et delà il est aisé de Comprendre Comment le melange de l'admiration avec les autres affections est capable d'exciter des passions de tant differentes especes qu'il n'y a pas même de termes en usage pour les exprimer.

Au reste l'admiration est une affection tellement mecanique que sa conduite se decouvre a l'Esprit le moins appliqué qui reconnoit sans peine qu'elle doit consister dans une telle disposition de l'objet ou de l'Esprit qui le considere, que ce dernier est plustost porté a juger de ce qui luy manque qu'a reflechir a ce qui s'y trouve reellement, je ne pretend pas exclure par cette definition l'Espece de mespris dont j'ay deja parlé a l'occasion de la superbe, ny celuy qui resulte de l'indignation et de la haine, mais il paroist que dans le sens le plus propre pour rendre le mespris complet, il est necessaire que l'Esprit ne soit touché d'aucune autre affection, puisque si l'imagination y joint d'autres idées, il en naistra autant de passions differentes proportionnées a leur

principe lesquelles toutes fois il sera difficile d'exprimer au delà au delà de ce que nous nommons raillerie, moquerie, insulte.
D'autre part l'Esprit étant disposé de manière qu'il s'attache et qu'il se plaise à la considération des qualités singulières, il doit de necessité faire effort pour former des images dans la nouveauté et singularité desquelles il puisse trouver sa satisfaction, de c'est pourquoy tous les hommes desirent si generalement d'étendre leur connoissance les uns par l'estude et la lecture, les autres par la veüe d'objets nouveaux, les autres par la conversation et la societé de leurs semblables. de sorte que l'on peut dire qu'il y a une infinité d'especes de curiosités sans y comprendre celle que l'on peut appeller maligne qui est en effet

de la jalousie joint au penchant que nous avons a la recherche des idées nouvelles.

La Mecanique qui produit l'ennuy est une Consequence de la precedente et ne paroistra pas moins evidente, Car si l'on considere que l'esprit n'a d'idée et par Consequent d'occupation ny meme d'existence propre, qu'autant qu'il a de perceptions, lesquelles luy sont fournies par deux seulles voies, les sensations presentes et les images gravées dans la memoire, On jugera facilement que si l'individu se trouve dans un Etat ou il ne puisse recevoir de perceptions nouvelles, il faut que l'Esprit ait recours aux images de la memoire qui sont deja connues et par consequent incapables d'exciter l'Esprit par leur Nouveauté ou

Singularité.
D'ailleurs les jmages de la memoire ne se presentent a l'Esprit que dependamment les unes des autres et selon leur Connexion, de sorte que si sa determination, de quelque costé qu'elle soit prise le porte a en considerer une, celle-cy n'en rappellera qu'un Certain nombre d'autres et laissera languir l'imagination quand ce nombre sera epuisé, il faudra donc une nouvelle determination pour en susciter une seconde et ainsy consequemment. mais l'Esprit est supposé manquer de determination parceque l'individu manque de perceptions par tout où il manque en meme temps d'action et par consequent de realité, ce qui ne peut arriver sans donner lieu a une sorte de tristesse que nous nommons Ennuy, laquelle sans estre douloureuse

par elle meme, et pourtant insupportable quand elle n'excitoit d'autre sentation que celle de l'inquietude pour chercher une determinaison qui luy manque.

Ce meme principe develope encore de quelle maniere il arrive que l'on ne pense quelques fois a rien, ou du moins que l'on ne scauroit expliquer ni se rendre compte de sa derniere idée, ce qui suppose que la derniere determinaison tire a sa fin, et qu'elle n'a plus la force d'exciter de nouvelles images, disposition tres prochaine a tomber dans le sentiment de l'ennuy puisqu'il ne faut autre chose pour le produire que s'appercevoir que l'on manque de nouvelles perceptions.

Mais le grand et important effet du principe establi par cette proposition que l'Esprit se plaist et s'attache de necessité a considerer

Les qualitez singulieres des objets consiste dans la disposition ou il le met de croire sans nul effort les choses les moins croyables, Dequoy la cause se doit prendre dans la nature de l'Imagination qui se plaist a la surprise et n'est point capable d'approfondir audela de la perception, desorte qu'il luy suffit d'estre en veüe et attaché a une consideration pour donner ensuitte son consentement sur la plus legere probabilité.

La surprise d'une perception merveilleuse entraisne donc presque toujours l'opinion et meme la foy qui n'en est pas eloignée dans la maniere commune de penser, et dela viennent tous les prejugez et les comptes populaires ou chacun prend sa part sans examen, en suivant la route tracée par le plus grand nombre et meme l'examen que l'on en peut faire quelques fois parceque l'imagination estant une fois gagnée et entraisnée selon sa dispo^on naturelle

justifie sa propre legereté en prenant le secours de toutes les circonstances qui peuvent servir a la deffendre.

Il est vray qu'il se rencontre bien des hommes plus fermes au jugement desquels il est plus difficile de faire illusion, toutesfois l'on peut asseurer que s'il estoit possible d'examiner rigoureusement leurs opinions il s'en trouveroit la meilleure partie qui a pris naissance dans la surprise causée par un objet imprevû, ou dans un recit merveilleux plustost que dans la verité bien discutée. Cela est si vray et meme si connu de tous les hommes qu'il s'est formé parmy eux dans la plus profonde antiquité un art dont tout l'objet est de surprendre la credulité commune, et dans cette veüe apres de longues observations l'on a estably des regles pour

exciter les divers mouvements du coeur
selon l'Intention de l'orateur & pour
soumettre le jugement des auditeurs
par le sublime, le merveilleux et le
pathetique d'un discours estudié, c'est un
usage de plus de vingt siecles contre lequel
on a mille & mille fois reclamé sans
succez l'evidence de la verité.
Ce n'est pas tout encore, car il faut
prendre dans le meme principe le
motif de cette ancienne deffinition qui
nous apprend que l'homme est
essentiellement un animal religieux,
c'est a dire qu'il est formé dans une
telle disposition qu'il ne sauroit
refuser son culte a certains objets
qu'il ne connoist point mais que son
imagination luy represente a la
discretion de sa propre credulité
melangée de toutes les passions
auxquelles elle se joint dans l'ordre
commun, il est vray neantmoins que
la profession d'une religion n'est gueres

tout a fait au choix des particuliers puisque l'on s'en tient d'ordinaire a Celle de laquelle on a receu les premieres notions, et que par consequent l'on a trouvée toute establie avec un fond de doctrine auquel on abandonne sa Croiance, souvent jusqu'a penser que ce seroit un Crime que de la revoquer en doute; Cependant si l'on osoit remonter a l'origine il seroit aisé de voir qu'il n'y a aucune religion qui n'ait un Commencement Connu et un legislateur aux idées duquel il fault rapporter la regle des moeurs et la doctrine speculatiue que chacun propose differemment, par Consequent il est impossible de supposer qu'elles ayent toutes la meme verité pour objet, et la meme authorité diuine pour fondement.

Il fault donc necessairement en Conclure

que les legislateurs ont bien plustost
employé les dispositions communes qu'ils
ont fait naistre, quelques touchants que
soient les objets qu'ils ont differem^t.
representé, chacun d'eux s'est servi du
fond de credulité commune a tous les
peuples comme d'une terre fertile
ou ils ont fait germer les dogmes
convenables a leurs desseins, et a
leurs propres caracteres par le
moyen des passions qu'ils ont
sceu exciter conformem^t. a la
disposition particuliere des memes
peuples et pour en donner un exemple
hors de contestation, il a esté
Mahomet qui trouvant ses compatriots
prevenus avec passion pour l'eloquence
et capables de s'abandonner sans
menagement a des idées sublimes et
merveilleuses si elles leurs estoient
presentées sous ces appas a sceu
non seullement tirer de ce fonds une

aveugle Soumission p.r sa doctrine, mais encore des ressources pour persuader ou pour subjuguer La moitie de nostre Continent en moins de Cinquante Années.

Il Suffit en effet de Nostre constitution naturelle et de la liaison qu'ont nos differentes passions avec le fond d'admiration qui se trouve en nous Machinalement pour procurer aux religions en general l'authorité qu'elles prennent sur les Consciences, Mais que sera-ce sy l'on y joint encore les prejugés, l'evidence meme ne peut presque rien.

Que Dis-je en effet puisque l'evidence est si peu requise en matiere de religion que le mystere et l'ignorance entrent essentiellement dans La Constitution de toutes Celles que le monde a suivy jusqu'a present observe

& inexplicable, que l'imagination trouve
une ressource assurée & toujours
nouvelle pour entretenir sa Credulité,
soit par les decouvertes qu'elle
s'empresse d'y faire, comme dans
une terre inconnue, soit par l'attrait
& le gout qu'elle rencontre a former
dans le vuide qu'il luy presente des
phantosmes proportionnés a ses desirs
du nombre desquels il ne fault pas
meme exclure ceux qui vont au propre
dommage du sujet religieux comme les
mortifications affreuses que les
Indiens idolatres ou les Santons de
turquie pratiquent avec un zele qui
fait horreur a la raison, & en la
fait voir que le seul point essentielle
difficile a l'esprit humain emporté
par tant de perceptions, d'idées & de
determinaisons diverses est d'arrester
son jugement au vray & sa pratique
morale ou sa conduite a ce qu'il y a

de raisonnable, de naturel et de
Consequence de ce qu'il sçait estre
vrai.
Le grand pouvoir de la religion consiste
donc dans l'appui que l'imagination
y trouve pour se satisfaire soit
dans les passions d'esperance ou
de crainte qui nous agitent presque
Continuellement, soit du costé de la
fiction de certaines images ou la
formation de certains sentiments
proportionnés a quoy elle parvient
par de fortes meditations lesquelles
Excitent les passions qui sont le plus
a son usage.
D'oü il n'y a personne qui ne soit en
estat de juger combien l'Evidence est
peu necessaire pour de telles fins, pour
ne pas dire qu'elle leur seroit directement
Contraire.
Toutes fois cela ne seroit pas assez
si la raison et la verité ne prestoient

quelques couleurs aux differentes religions, car il n'y en aucune qui soit absolument depourvue de raison, et de specieuse apparence, autrement personne n'y pourroit acquiescer.

Le piege qu'elles tendent aux Esprits les plus fermes, apres les avoir soumis comme les autres ou par le merveilleux de leurs hypotheses, ou par le droit de la naissance et de l'education, consiste donc ou dans les consequences exactement liées a deduire de leurs principes que l'on n'examine jamais, ou dans la regle des moeurs, a quoy nulle religion n'a manqué de pourvoir, se disculpant aisement sur les desordres particuliers de tout ce qui se pratique au contraire.

Ainsy les hommes sages et vertueux ont toujours des raisons suffisantes pour porter jusqu'a la mort

une partie du joug de la religion dans
laquelle ils sont nés.

Apres cela il est aussi peu necess.re
qu'il seroit difficile d'expliquer combien
il entre de sorte de passions dans chaque
systeme de religion, combien leur
melange a d'effets compliqués, &
combien l'amour propre employe de
ressorts et d'adresse pour luy sacrifier
ses dehors en retenant le droit de se
servir sa propre religion aux fins
qui luy sont veritablement cheres, tout
cela est purement mecanique et
tellement consequent de notre constitution
qu'il y a lieu de s'estonner qu'entre les
diverses religions du monde il ait pû
s'en trouver une seule qui sans
secours de revelations, rejettant egalem.t
les systhemes merveilleux et les
phantosmes de la superstition et de la
terreur que l'on pretend estre de si
grande utilité pour la conduitte de

honneur ne se soit estably que sur
le devoir naturel.
XCII.° tout homme capable d'action
au dehors de luy mesme se portera
tousjours necessairem.t a faire ce qu'il
pensera que ses pareils verront
avec joye et a ne pas faire ce
qu'il estimera qu'ils verroient avec
tristesse, hors dans les cas qu'il
agisse par motif de haine et desir
de vengeance, ou qu'il se flatte de
pouvoir cacher son action.
Cette Mecanique ne paroistra
pas moins evidente que les
precedentes, a qui se souviendra
qu'il a esté demonstré que non
seulement les autres hommes
sont nos semblables, et que par
consequent estant sujets a
l'imitation de leurs sentiments
les dispositions qu'ils prennent

a nostre esgard deviennent les
nostres, mais que toute action propre
qui est susceptible de loüange ou de
blasme, c'est a dire capable d'exciter
en autruy un sentiment de joye ou de
tristesse qui s'exprime par approbation
ou par condemnation, cause reellemt.
a l'Esprit une affection d'autant
plus vive qu'elle ne peut estre
separée de l'idée propre, soit dans
l'espece du bien, soit dans l'espece du
mal.
Que si l'on joint a cela l'idée quoy
que fausse que les hommes ont de
leur propre liberté, qu'ils
s'estiment causes effectives et
impartiales de tout ce qu'ils font,
on poura juger combien les passions
qui resultent de la loüange ou du
blasme de leurs actions ont de force
et de puissance.
La 1.re en ordre est l'ambition

Laquelle doit estre Comprise sous l'idée d'un desir trop souvent immoderé de dominer sur ses pareils, soit par la force en cas de Contradiction, soit par leurs suffrages volontaires en meritant reellement ou en leur faisant venter que l'on merite de leur part des hommages, des soumissions et des louanges.

Le Contraire de l'ambition est la pusillanimité qui est, outre une impropriété au Commendemt., une Crainte immoderée de deplaire et de meriter le blame, surquoy il est a propos de remarquer que ce que nous appellons louange ou blasme, quand nous jugeons des actions d'autruy, ou quel l'on juge de nostres et par rapport a nous memes, ou bien une affection de joye fondée sur le temoignage de

la Conscience qui se doit nommer propre Complaisance ou satisfaction, ou bien une affection de tristesse fondée sur le meme temoignage qui portera les noms de regrets et de repentir, passions d'autant plus rives, que, comme nous l'avons observé, elles renferment plus distinctement l'idée de la propre liberté.

La gloire et la honte qui sont encore des effets du meme principe se rapportent plus proprement a une action passée sur laquelle on attend les suffrages ou la condemnation du public, mais quand les passions sont detachées de la Consideration d'autruy, et qu'elles se renferment dans l'idée que chacun a de soy meme, elles changent de nom et prennent ceux d'arrogance et de fierté dans l'espece de la propre

complaisance, d'ou celuy du remords dans l'espece du repentir.
On peut observer de plus sur ces quatre differentes affections que la premiere supposée exempte de violence et d'injustice est reconnue pour le caractere particulier des belles ames, lesquelles dans le desir d'une reputation digne d'elles ou pour la satisfaction qu'elles rencontrent dans l'accomplissement de ce qu'elles ont jugé estre de leur devoir en qualité d'hommes, de citoyens, de personnes publiques ou particulieres et generalement à tous egards, — atteignent ce qui paroist au vulgaire de plus difficile à la nature parcequ'il n'en pas touché des memes objets, aussi ne faut il pas conclure sur cette idée populaire que les ames genereuses se fassent une perpetuelle violence pour resister aux sentiments communs.

l'habitude qu'elles ont contractée
de n'acquiescer jamais qu'a des
déterminaisons conformes aux
regles qu'elles se sont proposées,
ou l'heureuse constitution de leurs
organes qui ne sont que rarement
emeus par les sensations qui font
agir les autres hommes sont le
principe de leur vertu, ce fut
ainsi que la fermeté de Regulus
triompha de la tendresse qu'il avoit
sans doute pour sa famille —
parceque la détermination pour
l'interêt de la patrie et pour
l'observation de sa parole se
trouva chez luy la plus puissante
par l'habitude formée contre le
préjugé commun.

La honte est une passion toute
opposée a la gloire, qui indique
par consequent une foiblesse réelle
dans celuy qui en est touché ce qui

a fait dire justement qu'elles n'est
propre qu'aux ames qui n'ont ny
la force d'estre genereuses, ny le
courage entier d'estre mechants, le
caractere particulier de ce defaut
est de faire sentir a celuy qui en
est touché le besoin d'un secours
etranger, c'est pourquoy la flatterie
a passé de tout temps pour le
remede particulier de la honte.
les Tirans et les mechants Princes
ne se consolent de leur propre
indignité que par son moyen.
D'ailleurs le sentiment de la honte
a encore cette imperfection que ne
s'appliquant jamais qu'au passé,
il est impossible qu'il puisse
rectifier les desordres futurs de celuy
qu'il touche le plus, en ce la
differente des autres passions qui
peuvent toutes en certain ~~temps~~
sens servir a l'avantage de l'individu

ou a plus de l'intime Societé des hommes.

Le Remords qui dans le langage de l'ecriture est appellé le ver de la Conscience n'est proprement qu'une sorte partie a l'excez puisque l'une et l'autre de ces affections consiste egalement dans la tristesse conceue au sujet d'une action ou de toute autre faute, dont on joint tellement la cause a l'idée de soy meme et d'une entiere liberté, que l'on ne sçauroit penser a l'une sans estre a l'instant frappé de l'autre, et c'est sur cette liaison necessaire qu'est fondée l'importune et douloureuse sensation qui fait le peine et supplice des Coupables.

Mais a l'Esgard de l'arrogance elle Consiste dans une satisfaction de soy meme si forte et si peu mesurée qu'elle degenere en mepris de tous

les autres, en sorte que son effet
indispensable est de produire la
haine chez tous ceux a qui elle se
decouvre, parcequ'il n'est point dans
la nature de l'homme de pouvoir
pardonner le mepris de soymeme
qu'elle suppose necessairement. C'est
aussi la raison pourquoy la modestie
ne peut manquer de plaire et de se
faire aimer parcequ'elle suppose
des sentiments d'estime et de
respect pour autruy qui sont aussi
flatteurs pour ceux a qui ils se
montrent, que le mespris de la
sienne sont offensantes.
Ce seroit peu toutesfois si
l'homme se contentoit de se flatter
dans ses sentiments, mais par une
autre consequence mecanique de
sa constitution, il exige de tous
ses semblables qu'ils l'aiment ou
qu'ils haissent, ce qu'il aime, ou

Ce qu'il hait luy meme, & il veut
en general que les autres pensent
et ressentent les memes affections
que luy, le tout en consequence du
meme principe qui forme l'ambition.
On veut en effet que les autres
vivent & agissent dans un Ordre
Conforme a ses propres idées, On
exige non seulement l'Obeissance
exterieure, mais encore Celle des
affections parceque tout Cela sert
a multiplier la puissance & l'action
de Celuy qui s'attribue cette domination.
Le mal est que chacun desirant la
meme chose pour soy, il est
inevitable qu'il en resulte une
division perpetuelle dans la societé.
XIII.° Il doit estre evident apres
les demonstrations precedentes qu'il
y a autant d'especes d'affections
qu'il y a d'especes d'objets Capables
de Causer des perceptions differentes

Et reciproquement que les affections different entre elles autant que les dispositions des individus qui les ressentent. C'est a dire mecaniquement que les passions different entre elles ou a raison des objets qui les excitent, ou a raison des dispositions du sujet qui en a la perception, ainsy cette proposition a deux parties toutes deux faciles a demonstrer.

Car en 1.er lieu, quoyque les noms usités de joye et de tristesse ou les autres passions qui coulent de la source commune ne nous presentent que des idées univoques, il est vray toutesfois que leur principe n'est autre que les images resultantes de la perception de certains objets, et que ces images ne peuvent estre qu'inegales, puisque comme il a esté invinciblement demonstré nos affections renferment

plustost l'idée de nos perceptions que celles de la nature des objets. Cependant comme il est impossible qu'une perception ne represente pas l'objet qui l'a donné, puisque si l'objet est exclus la perception est anneantie, il s'ensuit necessairement que chaque passion est determinée par une idée ou image de l'objet tel qu'il puisse estre, et c'est pourquoy l'amour ou la haine conceue pour un objet sont toujours differents d'un autre amour ou d'une autre haine quoy que le meme individu soit le sujet d'une meme passion en espece, parcequ'il suffit que l'objet auquel ces passions s'appliquent soit changé, ou s'il ne l'est pas reellement que l'image qui le represente dans notre idée le soit par quelque occasion externe ou interne

Et voila le grand principe non seulement de la difference d'une passion a l'autre dans la meme espece, mais les differents accez d'une meme passion. En second lieu il est hors de doute que les modes ou affections d'un corps meu par un autre ne resultent pas seulement de la nature de celuy qui agit, mais qu'ils resultent aussi de la nature de celuy qui ~~agit~~, en souffre l'action. de sorte qu'en considerant cette verité dans l'ordre simple du mouvement nous pouvons dire que tout corps qui est meu recoit une modification dependant tant de la force des causes qui le font mouvoir, que de sa propre nature; et que par raison semblable un seul corps supposé agissant sur plusieurs autres les meut diversement selon ce qu'il est et selon ce qu'ils sont. Cela est si claire

que la proposition en peut estre
mise au rang des axiomes les plus
indubitables.
Mais puisque l'ordre des idées est
le meme que Celuy des affections
des Corps animez et sensibles, j'ay
Lieu d'en Conclure qu'il y a autant
de difference entre les passions des
individus de meme espece, qu'il y
a de difference entre leur constitution
particuliere, sans parler quant
apresent de l'autre difference qui
consiste dans la disparité des
perceptions ou la diversité des
images imprimées par les objets.
Que l'on ne cherche donc plus
d'autre Cause de l'infinie
varieté qui se rencontrent dans
les passions dont les hommes
sont touchez. varieté si feconde
que nous eprouvons tous les
jours que Ce qui est pour l'un

sujet de haine ou de tristesse, et pour l'autre un sujet de joye ou d'amour, que l'un l'aime et que l'autre ne l'aime point, et ainsi du reste, parceque chacun juge selon son affection ou perception particuliere et non selon la veritable nature des choses.

Ainsi les noms de bien et de mal, de meilleur et de pire n'expriment que nos propres jugements relatifs a nos perceptions et aux images qui en resultent.

Mais il s'ensuit encore dela que selon l'usage commun de nostre vie qui se passe presque toute entiere a comparer les differents objets, s'il nous arrive de nous mettre en parallelle avec les autres ou de comparer les autres entre eux, nous en jugeons toujours par la seulle difference de nos affections

Ainsi disons par des Expressions
absolues que les uns sont braves,
les autres timides, et toutes fois ces
termes ne signifient autre chose
qu'une comparaison de nos propres
affections avec celles que nous
supposons dans les autres, par
exemple celuy qui meprise un danger
sur lequel je ferois des reflexions,
et a plus forte raison si j'avois coutume
de le craindre, paroit etre intrepide a
mon imagination, au contraire celuy
qui apprehende un danger que je
meprise me paroit manquer de
courage. De meme, j'appelle hardiesse
ou temerité le sentiment qui dans
une entreprise fait surmonter a
quelqu'un les considerations qui
auroient pû m'arreter, et j'appelle
foiblesse l'abandon d'une entreprise
fait en consideration d'un motif
qui n'auroit aucun pouvoir sur moy

Espoir, ainsi la varieté des affections de tous les hommes influe de necessité sur tous leurs jugements, de sorte que loin de pouvoir compter sur aucune regle certaine a cet egard en consequence de laquelle tous les hommes devroient aimer ou haïr certains objets d'une maniere uniforme, il n'est aucun individu humain qui puisse compter sur soymeme, puisque ses jugements etant necessairement relatifs a ses affections, et celles cy changeant presque continuellement, il est dans l'ordre naturel qu'il haïsse quelques fois ce qu'il a aimé, ou qu'il aime ce qu'il a haï, qu'il craigne ce qu'il a meprisé, ou qu'il meprise ce qu'il a craint, n'y ayant rien de reel dans ses considerations & ses jugements, que les images des objets

graués par une perception que Nous voions estre aussi Sujette au changem.t qu'elle l'est a l'erreur, c'est aussi ce qui rend le repentir si frequent entre les autres Sentiments, d'autant que le Succez ne repondant presque jamais aux esperances, et la tristesse qui en resulte changeant de necessité les dispositions des hommes, ils ne peuvent plus considerer les objets sous leur premiere apparence, ce qui les porte a s'accuser volontairement d'erreur ou dans l'entreprise ou dans le choix des moyens qui en auroient pû procurer la reussite, ou dans la Conduitte generale ou particuliere, choses qu'ils s'imaginent dependre d'eux.

Il s'ensuit aussi de la que les affections des Animaux que Nous ne sçaurions plus regarder comme

destituez de sentiments apres avoir si clairement connu le principe du notre, sont aussi differents des affections des hommes que leur conformation l'est de la leur. Ainsy quoy qu'ils paroissent avoir des desirs pareils aux nostres, Nous ne sçaurions raisonner pleinement sur leur sujet. Et veritablem.t Nous reconnoissons dans les brutes un desir de s'accoupler qui indique un penchant a la volupté, qui se rencontre aussi dans la nature de l'homme, toutesfois il y a la difference que leurs desirs ne se rapportent pas comme les nostres a la beauté et a l'agreement, mais qu'ils sont excitez par certaines dispositions de la saison ou du sang de la femelle, lesquelles n'agissent point sur Nous, raison qui les exempte des vices ou l'attrait de la beauté jette la plus part des hommes par d'invincibles determinations, cependant nous devons

Conclure delà que chaque individu vit content dans sa nature, & par sa nature ayant les sensations suffisantes a son espece pour luy fournir les passions qui doivent luy donner le ressort en le determinant au genre d'action qui luy est propre. Et qu'ainsi les sensations des brutes sont en cela seul comparables aux nostres qu'elles renferment avec l'idée individuelle le desir d'etre ou de bien etre, dont nul individu sensible ne peut etre privé selon les loix de la nature.

XIV.° Il y a une quantité d'autres passions que je n'explique point en detail parceque les unes manquent de noms distinctifs, comme je l'ay remarqué cydevant ou parce qu'elles en ont d'impropres que l'usage leur a attribué d'une maniere absolue quoyque dans le fond elles ne tirent leur distinction que des objets ausquels elles s'appliquent.

Telles sont par exemple la debauche ou luxure, l'avarice, l'yurognerie &c. lesquelles ne sont en elles meme que des Especes d'amour distinguées seulement par les objets ausquels elles se portent, et il est a remarquer a l'esgard de ces sortes d'affections qu'elles n'en ont point d'immediatement contraires comme les passions veritables, c'est a dire celles qui ont leur principe dans la Constitution mecanique de l'individu, en effet la temperance, la Sobrieté, la chasteté que nous leurs opposons, reellement ne sont point des passions mais plustost des habitudes; et dans l'idée commune des puissances supposées dans l'ame par le moien desquelles elle est crue retenir et moderer les appetits corporels.

La prodigalité meme n'est opposée a l'avarice que dans son effet de

dissiper autrement, on la devoit definir la haine de l'argent, passion qui n'est point naturelle, et qu'on peut asseurer qu'aucun homme ne l'a jamais eue, Mais le prodigue dissipe parce qu'il aime d'autres objets plus que l'argent, qu'il sacrifie trop facilem.<sup></sup>t dans le desir passionné de les obtenir.

Le detail de ces passions ~~Surab~~ surabondantes ne servoit d'aucune utilité pour mon dessein puisque je me suis renfermé a ma propre instruction touchant l'origine, l'estendue, et la force des passions en general et touchant les proprietez qui leur sont communes pour me mettre en estat de les comparer avec les puissances réelles qui sont en moy s'il y en a de differentes de l'habitude, et de la perception et pour juger enfin avec quelque solidité de ce quelles unes peuvent reciproquem.t sur les autres.

Ainsi quoyque je voie clairement qu'il y a une difference absolüe entre l'amour d'un mary po.r sa femme, celuy d'un amant pour sa maitresse, celuy d'un pere pour ses enfans &c; ou bien entre la joye d'un yvrogne a table et celle d'un Philosophe a l'estude, je voie en meme temps que ces differences ne regardent point les principes communs de chacune de ces affections, et qu'elles se rapportent uniquement comme je l'ay expliqué aux objets qui les determinent, ce qui me persuade que ce que j'ay dit jusqu'icy, suffit pour prendre une notion certaine de la Mecanique des passions.

# L'Esprit De Monsieur De Spinosa C'Est a dire Ce qu. Croit la plus Sain. partie du Monde

# De Dieu

I

Quoyqu'il jmporte a tous les hommes de Connoistre la verité, tres peu neantmoins la Connoissent, parceque la pluspart sont jncapables de la chercher d'eux mesmes, ou ne veulent pas s'en donner la peine; ainsi il ne fault pas s'estonner si le monde est remply d'opinions vaines & ridicules, rien n'estant plus capable de leur donner Cours que l'ignorance; c'est la l'unique source des fausses jdées que l'on a de la divinité, de l'ame, des Esprits, & presque de toutes les autres choses; l'usage a prevalu qu'on se contente des prejugez de la naiss.ce, et de se rapporter de tout a des personnes jnteressées qui soutiennent

opiniastrement leur opinions receües et parlent autrement qu'ils ne pensent de peur de se detruire eux mesmes.

II

Ce qui rend le mal sans remede, c'est qu'aprés avoir estably les fades idées qu'on a de Dieu, on aprend au peuple a les croire sans les examiner, on luy donne de l'aversion pour les veritables sçavants de peur que la raison qu'ils suivent ne luy fasse connoistre les erreurs où il est plongé, les partisans de ces absurdités ont si bien reussi qu'il est dangereux de les combatre; il leur importe trop que le peuple soit ignorant, pour souffrir qu'on le desabuse, ainsi l'on est contraint de deguiser la verité, ou de se sacrifier a la rage des faux sçavants et des ames interessées.

III

Sy le peuple pouvoit comprendre en quel abysme l'ignorance le jette, il secoueroit bientost le joug de ces ames

reualeur puisqu'il est impossible de
laisser agir la raison qu'elle ne decouvre
la verité. pour empescher les bons effets
qu'elle produiroit infailliblement, on
la peint Comme vn monstre qui n'est
capable d'inspirer aucun bon sentiment.
et quoy qu'on blame en general ceux
qui ne sont pas raisonnables: on ne
veut pas neantmoins que la raison
soit escoutée. Ainsy tombant en des
contradictions perpetuelles, il est malaisé
de sçauoir ce que pretendent les ennemis
de la raison; cependant il est vray
que la droite raison est la seule que
l'homme doit suivre, et que le peuple
n'y est point si mal propre qu'on tache
de le persuader, mais il faudroit que
ceux qui ont soin de l'instruire
s'efforçassent de rectifier ces faux
raisonnements et d'effacer ces prejugés,
alors on verroit que le peuple
ouuriroit les yeux peu a peu, qu'il
deuiendroit susceptible de la verité

et apprendroit que Dieu n'est point
tout ce qu'il s'imagine

IV

Pour en venir a bout il n'est besoin ny
de hautes speculations, ny de penetrer
fort avant dans les secrets de la nature,
Il ne fault qu'un peu de bons sens,
pour voir que Dieu n'est ni colere, ny
jaloux, que la justice et la misericorde
sont de faux titres qu'on luy attribue,
et qu'en fin rien de ce que les prophetes
et les apostres en ont dit ne constitue
ny sa nature ny son essence. en effet
a parler sans fard, et a dire la chose
comme elle est, il est certain que ces
gens la n'estoient ny plus habiles, ny
mieux instruits que le rest des hommes;
que bien loin de cela, ce qu'ils en
disent est si grossier qu'il fault estre
peuple pour le croire. la chose est de
soy euidente, mais pour la rendre encore
plus familiere, voions s'il y a apparence

qu'ils fussent faits autrement que les autres hommes.

V

Pour la naissance et les fonctions ordres de la vie, on demeure d'accord qu'ils n'avoient rien au dessus de l'humain, qu'ils estoient nez d'homme et de femme, et soustenoient leurs vies de la mesme façon que nous; mais pour l'Esprit, on veut que Dieu y presidast tout autrement qu'ailleurs, et qu'ils eussent un entendement bien plus esclairé que le nostre: il faut avouer que le peuple a bien du penchant a s'aveugler, parcequ'on luy a dit que Dieu aimoit mieux les prophetes que le reste des hommes, qu'il se communiquoit a eux particulierement, il le croit d'aussi bonne foy que si la chose estoit sensible, et sans considerer que tous les hommes se ressemblent, et qu'ils ont tous un mesme principe

a qui tout est egal, il pretend que ces
gens la estoient d'une trempe extraord.re,
et faits expres pour debiter les oracles
de Dieu. Mais outre qu'ils n'avoient
plus d'Esprit que le Commun, ny
l'entendement plus parfait, que voions
nous dans leurs escrits qui Nous
oblige d'avoir ces sentimens d'eux?
la plus part de ce qu'ils ont dit est si
obscure que l'on n'y entend rien, et en
si mauvais ordre que l'on voit bien
qu'ils ne s'entendoient pas eux mesmes,
et qu'ils estoient fort ignorans; ce
qui a donné lieu a la Creance qu'on
a d'eux, c'est qu'ils se vantoient de
tenir immediattement de Dieu tout
ce qu'ils annoncoient au peuple; —
creance absurde et ridicule, puisqu'ils
avoient eux mesmes que Dieu ne
leur parloit qu'en songe, Car les
songes estant naturels, il faut qu'on
homme soit bien vain, ou bien intenté

pour se vanter que Dieu luy parle
en ce temps la, & que celuy qui y
adjoute foy soit aussi bien credule,
puisqu'il n'y a point d'apparence que
des songes soient des oracles, supposé
meme que Dieu se fit entendre a
quelqu'un par les songes, par vision
ou par quelqu'autre voie, personne
neantmoins n'est obligé de croire
un homme qui peut errer, & qui pis est,
est si sujet a mentir. aussi voions
nous qu'on n'avoit pas dans l'ancienne
loy autant d'Estime pour les prophetes
qu'on en a aujourd'huy. lorsqu'on etoit
las de leur babil, qui ne tendoit
qu'a detourner le peuple de l'obeiss.ce
de leurs Roys legitimes, on les faisoit
taire par divers supplices, jusque la
que christ succomba, parcequ'il
n'avoit pas comme Moyse (a) une
armée a sa suitte pour deffendre
ses opinions. adjoutez a cela que les

prophetes estoient tellement en possession de se contredire les uns les autres qu'il ne s'en trouvoit pas de quatre cent un veritable. (b) De plus il est certain que le but de leurs propheties aussi bien que des loys des plus celebres Legislateurs, estoit d'eterniser leur memoire en faisant croire au peuple qu'ils conferoient privement avec Dieu. Les plus fins politiques en ont usé de la sorte toujours, quoy que cette ruse n'ayet pas reussi a ceux qui a l'imitation de Moyse n'avoient pas le moyen de pourvoir a leur seureté.

## VI

Cela posé examinons l'idée que les prophetes ont eue de Dieu, a les en croire Dieu est un estre purement corporel.

---

(a) Moyse fit mourir tout d'un coup 24000 hommes pour s'estre opposez a sa loy.

(b) Il est escrit au liv. 1er des Rois c. 22. v. 6. qu'Achab Roy d'Israel consulta 400 prophetes qui se trouverent tous faux par le succez de leurs propheties

Michée le void assis, Daniel vestu de blanc et sous la forme d'un vieillard, Ezechiel comme un feu, voila pour le vieux testament. pour le Nouveau les disciples de Jesus christ s'imaginent le St. Esprit sous la figure d'une Colombe, les Apostres sous celle de Langue de feu, et St. Paul enfin comme une lumiere qui l'ebloüit et qui l'aveugle. pour ce qui est de la contradiction de leurs sentiments (c) Samuel ecrioit que Dieu ne se repentoit point de ce qu'il avoit resolu; cependant (d) Jeremie, Dit que Dieu se repent de quelque conseil qu'il a pris. (e) Joel dit qu'il ne se repent que du mal qu'il a fait aux hommes. (f) la Genese enseigne que l'homme est Maistre du peché, et qu'il ne tient qu'a luy de bien faire, au lieu que St. Paul (g) dit que les hommes n'ont nul empire sur la concupiscence, sans une grace et une

(c) Sam. C. 15. V. 29.
(d) C. 18. V. 10. / (e) C. 2. V. 13. / (f) G. C. 4. V. 7. / (g) J. R. C. 9. V. 10.

vocation de Dieu toute particuliere, —
voila le noble sentiment que ces
bonnes gens ont de Dieu, & lequel l'on
veut qu'on en croye. Sentiment ou tout
est sensible estant materiel, comme
on voit, & cependt. on dit que Dieu n'a
rien de commun avec la matiere, &
qu'il est ~~impossible~~ incomprehensible
a nostre egard. Je voudrois bien sçavoir
comment cela se peut accorder. s'il
est juste d'en croire des contradictions
si visibles, si peu vray-semblables. Et si
on doit enfin se rapporter a des gens
si grossiers, qui s'imaginoient nonobstant
les artifices de Moyse, qu'un veau estoit
leur Dieu. mais sans nous arrester
aux reveries d'un peuple elevé dans
la servitude, disons que l'ignorance a
produit la credulité, la credulité le
mensonge, d'ou sont sortis les erreurs
qui regnent aujourd'huy.

# Des raisons qui ont meus les hommes a se figurer un estre Invisible, ou ce qu'on nomme Communement Dieu

## I

Ceux qui ignorent les causes phisiques ont une Crainte naturelle, qui procede du doute où ils sont, s'il y a une puissance qui leur puisse nuire ou ayder. de la est venu le penchant qu'ils ont a feindre les causes invisibles, c'est a dire leurs propres phantosmes qu'ils invoquent dans la prosperité, et dont en fin ils se font des Dieux, et cette crainte chimerique des puissances invisibles est la semence des religions que chacun se forme a sa mode. plusieurs aux quels il importoit que le peuple fut arresté par de semblables reveries ont fomenté cette semence de religion et en ont fait une loy et

ont enfin incité le peuple par l'apprehension de l'Avenir a les obéir aveuglement.

II

La source des Dieux estant trouvée, les hommes ont Crû qu'ils leur resembloient et qu'ils faisoient Comme eux toute chose pour quelque fin: Car ils disent unanimement que dieu n'a rien fait que pour l'homme, et reciproquement que l'homme n'est fait que pour dieu; Ce prejugé estant general, Nous voions pourquoy les hommes ont tant de pente a l'embrasser, pour faire voir ensuitte que c'est dela qu'ils ont pris occasion de se former une idée du bien et du mal, du merite et du peché, de la louange et dela honte, de l'ordre et de la Confusion, dela beauté et dela laideur, et des choses semblables

III

Chacun doit demeurer d'accord que

tous les hommes sont dans une profonde ignorance en naissant, et que la seule chose qui leur est naturelle, est de chercher ce qui leur est utile et profitable. d'ou vient premierement qu'on croit qu'il suffit pour estre libre de sentir en soy meme, qu'on peut vouloir et souhaiter, sans se mettre nullement en peine des causes qui disposent a vouloir et a souhaiter, parceque qu'on ne les connoist pas. 2. — Il suffit que les hommes ne font rien que pour une fin, qu'ils preferent a tout autre chose: ainsi ils n'ont pour but que de connoitre les causes finales de le. actions, — s'imaginant que hors cela ils n'ont plus lieu de douter de rien. et trouvant en eux et hors d'eux quantité de moyens de parvenir a ce qu'ils souhaitent, ayant par exemple des yeux pour voir, des oreilles po. entendre

des animaux pour les nourir, un Soleil pour les esclairer, ils ont formé ce raisonnement, qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit fait pour eux, & dont ils ne puissent jouir et disposer. d'ailleurs Considerant qu'ils n'ont point fait ce monde, ils ont crû estre bien fondez a s'imaginer un Estre supreme qui l'a fait pour eux tel qu'il est. Car apres s'estre persuadez, qu'il n'a pû s'estre fait soy meme, ils ont conclu qu'il estoit l'ouvrage d'un ou de plusieurs Dieux, qui l'ont destiné au plaisir & a l'Usage de l'homme seul. d'autre costé la nature des Dieux que les hommes admettoient leur estant inconnue, ils en ont jugé par la, s'ymaginans que les Dieux estant susceptibles des memes passions qu'eux n'avoient fait le

Monde que pour eux, et qu'ils leurs estoient extremement chers. et comme les inclinations sont toutes differentes chacun s'en efforce d'adorer Dieu selon son humeur, pour attirer ses benedictions sur luy, et pour faire servir toute la nature a ses appetits.

IV

Par ce moyen ce prejugé estant devenu superstition, il s'est enraciné, de sorte que les plus grossiers se sont crus capables de penetrer dans les actions finales, comme s'ils en avoient une parfaite connoissance. si bien qu'au lieu de faire voir que la nature ne fait rien en vain, ils ont monstré que Dieu et la nature resvoient aussi bien que les hommes: car l'experience leur fait voir qu'un nombre infini d'incommoditez troublent les douceurs de la vie, tels que sont les orages,

Les tremblements de terre, les maladies, la faim, la soif. &c. ils ont attribué tous ces maux à la colere des Dieux qu'ils se representoient irritez contre les offenses des hommes, sans qu'ils ayent pû estre desabusez de ce prejugé par des exemples journaliers qui leur prouvoient que les biens et les maux ont esté de tout temps communs aux mechants et aux bons. La raison de cela c'est qu'il leur estoit plus facile de demeurer dans leur ignorance naturelle que d'abolir un prejugé estably depuis tant de siecles, pour introduire quelque chose de plus raisonnable.

V

Ce prejugé les a fait tomber dans un autre, qui est de croire que les jugements des Dieux leurs estoient incomprehensibles, et que c'est pour cette raison que la conn.ce de la verité

est au dessus de l'Esprit humain, erreur ou l'on seroit encore, si les mathematiques et quelqu'autres sciences n'avoient detruit ce prejugé.

## VI

Pour ce qui est de faire voir que la nature ne se propose aucune fin, et que toutes les causes finales ne sont que des fictions humaines, il n'est pas besoin de longs discours, cette doctrine ostant a Dieu les perfections qu'on luy attribue, et voicy comment je le prouve; si Dieu agit pour une fin, soit pour soy meme ou pour quelqu'autre, il desire ce qu'il n'a pas, et il fault avouer qu'il y a eu un temps auquel Dieu n'ayant pas ce pourquoy il a agi, il a souhaitté de l'avoir, ce qui est faire un Dieu indigeant, et pour ne rien obmettre de ce qui peut appuyer le raisonnement de ceux qui tiennent l'opinion contraire, si par exemple une pierre tombe sur quelqu'un et le tue, il fault bien, disent ils, que cette pierre soit tombée a

dessein de tuer cet homme, cela ne
pouuant estre arivé que parceque dieu
l'a voulu. que si on leur repond que
c'est le vent qui a fait tomber cette pierre,
en meme temps que l'homme passoit, ils
vous demandent pourquoy l'homme
passoit precisement au temps que le vent
ebranloit la pierre. si vous leur repondes
que le vent estoit alors impetueux a cause que
la mer estoit agitée des les jours precedents
encore qu'il ne parust en l'air aucune
agitation, et que cet homme avoit esté prié
d'aller manger chez un amy, ils vous
demanderont pourquoy en ce temps la
plustost qu'en un autre, faisant ainsi une
infinité de questions, pour tascher de faire
avouer que la seule volonté de Dieu qui est
l'azile des ignorants est la cause de
cette chute. de meme lorsqu'ils voient la
structure du corps humain, ils tombent
dans l'admiration et concluent de ce
qu'ils ignorent les causes d'une chose qui

leur paroist si merveilleuse, que c'est vn ouvrage surnaturel, ou les causes qui sont connues ne peuvent avoir eu de part. de la vient que celuy qui veut sçavoir a fond les causes des miracles et penetrer en vray sçavant dans les causes naturelles, sans s'asservir aux prejugez formez par l'ignorance, de la vient dis-je que ce vray sçavant passe pour impie et pour heretique par la malice de ceux que le vulgaire reconnoist pour les interpretes de la nature et des Dieux. ces Esprits mercenaires ne doutant pas que l'Ignorance, qui tient le peuple dans l'estonnement, est ce qui les fait subsister, et qui conserve leur credit

VII

Les hommes s'estans donc coiffez de la ridicule opinion que tout ce qu'ils voient est fait pour eux, se sont fait un point de religion de s'appliquer a leur interest et de juger du prix des choses par le profit qu'ils en retirent, d'ou ils ont

pris sujet de former leurs notions qui leur servent a expliquer la nature des choses sçavoir le bien, le mal, l'ordre, la confusion, le chaud, le froid, la beauté, la laideur qui dans le fond ne sont point ce qu'ils s'imaginent, et parcequ'ils se piquent d'avoir leur libre arbitre, ils se sont ingerez de decider de la louange et de la honte, du peché et du merite, appellant bien tout cequi tourne a leur profit, et cequi regarde le culte divin, et mal au contraire cequi ne convient a l'un ny a l'autre. et parceque les ignorans ne sont capables de juger de rien, et qu'ils n'ont nulle idée des choses que par le secours de l'imagination qu'ils prennent pour l'entendement, ces gens, dis-je, qui ne connoissent la nature de quoy que ce soit, se figurent un ordre dans le monde, qu'ils croient tel qu'ils se l'imaginent, les hommes estant faits de telle sorte, qu'ils croient

les choses bien ou mal ordonnées
suivant qu'ils ont de la facilité ou de
la peine a les imaginer, quand les sens
les leur representent. Et Comme on
se plaist davantage a ce qui fatigue
le moins l'imagination, on se persuade
d'estre bien fondé a preferer l'ordre a la
confusion, Comme si l'ordre estoit
autre chose qu'un pur effet de
l'imagination des hommes. de sorte
qu'en disant que Dieu a tout fait avec
ordre, c'est avoüer que c'est en
faveur de l'imagination humaine
qu'ils pretendent que Dieu aye Créé
le monde, de la maniere qui est la
plus facile a estre imaginée,
quoy qu'il y ait cent choses qui sont
fort au dessus des forces de
l'imagination, et une infinité qu'il a
jettent dans le desordre a cause de la
foiblesse.

VIII

Pour ce qui est des autres Notions

Ce sont des purs effets de la meme jmagination qui n'ont rien de réel, et qui ne sont que les differents modes dont cette puissance est capable; par exemple, si le mouvement que les objets impriment dans les nerfs par le moyen des yeux est agreable aux sens, on dit que ces objets sont beaux, que les odeurs sont bonnes ou mauvaises; les saveures douces ou ameres, ce qui se touche dur ou tendre, les sons rudes ou delicieux, suivant que les odeurs, les saveurs et les sons frapent et penetrent les sens, jusque la qu'il s'en est trouvé qui ont crû Dieu capable de se plaire a la melodie, et que les mouvements celestes estoient un concert harmonieux. preuve evidente que chacun croit les choses estre telles qu'il se les figure, ou plustost que le monde est purement jmaginaire. — c'est pourquoy ce n'est pas merveille

qu'il se trouve a peine deux hommes
d'une meme opinion, et qu'il y en a
meme qui font gloire de douter de tout.
Car bien que les hommes ayent un
Corps, qu'ils se ressemblent en
beaucoup de chose, ils different
en quantité d'autres; et c'est d'ou
vient que ce qui semble bon a l'un
parois mauvais a l'autre, que ce qui
plaist a celuy cy, deplaist a celuy la,
d'ou il est aisé d'inferer que les
sentiments ne different qu'a l'Egard
de la fantaisie: que l'entendement
y a peu de part, et qu'en fin les choses
du monde ne sont qu'un pur effet de
l'imagination, au lieu que si l'on
consultoit les lumieres de l'entendemt.,
les mathematiques font foy, que tout
le monde conviendroit de la verité,
et que les jugements seroient plus
uniformes et plus raisonnables
qu'ils ne sont.

IX

Il est donc evident que toutes les raisons dont le Vulgaire a Coutume de se servir, quand il se meslé d'expliquer la nature, ne sont que façons d'imaginer, qui ne prouvent rien moins que ce qu'ils pretendent, et parce qu'on donne a ces raisons des noms aussi reels que si elles existoient ailleurs qu'en l'imagination, je les appelle non pas des estres de raison, mais de pure imagination, ne seroit rien de plus aisé que de repondre aux argumentis que l'on fonde sur ces notions et qu'on nous objecte, Comme par exemple s'il estoit vray que l'univers fut un ecoulement et une suite de la nature divine, d'ou viendroient les imperfections et les defauts qu'on y a remarqué. par exemple la Corruption qui remplit tant de mauvaises odeurs tant d'objets si desagreables, tant de

de sordres, tant de maux, tant de pechés, et choses semblables, il n'en rien, dis-je, de plus aisé que de refuter les objections, car on ne peut juger de la perfection d'aucun estre qu'autant qu'on en connoist l'essence et la Nature, et c'est s'abuser de croire qu'une chose est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle plaist ou desplaist, et qu'elle est utile ou inutile a la nature humaine, et pour fermer la bouche a ceux qui demandent pourquoy Dieu n'a pas creé tous les hommes sans exception pour se laisser conduire aux lumieres de la raison, il suffit de dire, que c'est a cause que la matiere ne luy manquoit pas pour donner a chaque Estre le degré de perfection qui luy estoit le plus convenab.e ou pour parler plus proprement parceque la loy de la nature estoit si ample et si estendue, qu'elle pouvoit suffire a la production de toutes les choses dont est capable un entendement infiny.

## X
# Ce que c'est que Dieu

Cela posé, si l'on demande ce que c'est que Dieu, je reponds que ce mot nous represente un Estre infini, dont l'un des attributs est d'estre une substance etendue, par consequent eternelle et infinie, l'extention ou la quantité n'estant finie ou divisible, qu'entant qu'on l'imagine telle, car la matiere estant partout la meme, l'entendement ne distingue point des parties par exemple l'eaue entant qu'eaue est imaginée divisible, et ses parties separées les unes des autres, quoy qu'entant que substance corporelle, elle ne soit ny separable ny divisible. Ainsy la matiere et la quantité n'ont rien qui soit indigne de Dieu; car si tout est en Dieu, et que tout coule necessairement de son essence, il fault absolument qu'il soit tel qu'il contient, puisqu'il

est incomprehensible que les Estres tous materiels soient maintenus ou contenus dans un Estre qui ne l'est point, et afin que l'on ne Croie pas que cette opinion est nouvelle, Tertulien, l'un des 1.ers hommes que les Chrestiens ayent eu a prononcé contre les Apelles, que ce qui n'est point corps n'est rien, et contre Praxeas que toute Substance est un Corps, sans que cette doctrine ait esté condamnée dans quatre premiers concils Oecumeniques et generaux (a) ces sentiments sont simples et les seuls memes qu'un bon et sein entendement puisse former de Dieu, —

(a) les quatre 1.ers Conciles sont celuy de nicée tenu l'an 325 sous l'empereur constantin le grand, et sous le pape silvestre 1.er. celuy de constantinople tenu l'année 381, sous les empereurs Gratien, valentinien et Theodose, et sous le pape Damas 1.er, celuy d'Ephese tenu l'an 431 sous les empereurs Theodose le je. et Valentinien, et sous le pape Celestin, celuy de Calcedoine tenu l'an 451 sous les empereurs valentinien et Martin et sous le pape Leon premier.

Cependant il y en a peu qui se contentent d'une telle simplicité. Le peuple grossier et accoutumé aux flatteries des sens demande un Dieu qui ressemble aux Roys de la terre; cette pompe, ce grand Esclat qui les environne, les esblouit de telle sorte, que leur oster toute esperance d'aller après leur mort grossir le nombre des Courtisans Celestes, pour jouir des memes plaisirs, dont on jouit a la Cour des Rois, c'est oster a l'homme la Consolation et la seule chose qui l'empesche de se desesperer dans les miseres de la vie; On veut un Dieu juste et vangeur, lequel punisse et recompense a la façon des Rois, et par consequent un Dieu susceptible de toutes les passions humaines; on luy donne des mains, des pieds, des yeux, et des oreilles, et cependant on ne veut pas qu'un Dieu Constitué de la sorte aye rien de materiel; on dit que L'homme est son chef-d'oeuvre, et

meme son image, mais on ne veut pas que la Copie soit semblable a l'original, Enfin le Dieu du peuple aujourd'huy, est sujet a bien plus de forme que le Jupiter des payens. Ce qu'il y a de plus etrange, c'est que plus ces fadaises se Contredisent, et choquent le bon sens, plus le Vulgaire le revere, parcequ'il Croit opiniatrement ce que les prophetes en ont dit, quoy que ces visionnaires ne fussent parmy les hebreux que ce qu'estoient chez les payens les augures, et les devins. on Consulte la Bible, Comme si Dieu ou la nature, s'y expliquoit d'une façon particuliere, quoy que ce livre ne soit qu'un Tissu des fragmens cousus ensemble en divers temps: ramassez par plusieurs personnes & donnez au public a la fantaisie des Rabins, qui ne les ont produit qu'apres avoir

approuvé les uns & rejetté les autres & suivant qu'ils les ont trouvés conformes, ou repugnans a la loy de Moyse. (b) Oui telle est la malice & la stupidité des hommes qui aiment mieux passer leurs vies a se chicanner les uns les autres & a idolatrer un livre ou il n'y a guerres plus d'ordre & de methode que dans l'Alcoran de Mahomet que personne n'entend, tant il est confus & mal concu, & qui ne sert qu'a fomenter les divisions. les Chrestiens, dit-je, aiment mieux adorer ce phantome, qu'escouter la loy naturelle, que Dieu, c'est a dire la nature, entant qu'elle est le principe du mouvement, a ecrit dans les coeurs des hommes. toutes les autres loix

---

(b) Le talmud porte que les Rabins balancerent s'ils osteroient le livre des proverbes, & celuy de l'ecclesiaste du nombre des canoniq.s, & que s'ils ne l'ont fait, c'est qu'ils trouverent qu'il y a des endroits ou il est parlé avec eloge de la loy de Moyse, ils en eussent fait autant des propheties d'Ezechiel, sans qu'un certain Chananias entreprit de les concilier avec la meme loy.

ne sont que des fictions humaines, et des
pures illusions establies non par les demons
ou mauvais Esprits qui ne furent qu'en idée,
Mais par l'adresse des Princes et des
Ecclesiastiques, ceux la pour donner plus de
poids a leur authorité, Ceux cy pour
s'enrichir par un debit d'une infinité
de chimeres qu'ils vendent aux
ignorans.
Toutes ces autres Loys ne sont dis-je
appuyées que sur le liure nommé Bible,
dont l'original ne se trouve point, qui
n'est rempli que des choses surnaturelles
c'est a dire impossibles, et qui ne parle
que de recompenses et de peines pour
les actions bonnes ou mauvaises,
mais qui ne sont que pour l'autre vie,
de peur que la fourbe ne soit decouverte,
nul n'en estant jamais revenu. Ainsy
le peuple tousjours flottant entre
l'esperance et la crainte est retenu en
son devoir par l'opinion qu'il a que Dieu
n'a fait les hommes que pour les rendre

Embrouillement heureux ou malheureux, ce qui a donné lieu a une infinité de Religions.

## Ce que signifie ce mot Religion

Comment et pourquoy il s'en est glissé un si grand nombre dans le monde.

### I

Avant que ce mot Religion se fut introduit dans le monde, on n'estoit obligé qu'a suivre la loy naturelle, c'est a dire a se conformer a la droite raison, ce seul instinct estoit le lien auquel les hommes estoient attachéz, et ce lien tout simple qu'il est les unissoit, de sorte que leurs divisions estoient rares, mais depuis que la crainte eut fait soupçonner qu'il y a des Dieux et des puissances invisibles, ils eleverent des Autels a ces Estres imaginaires, si bien qu'en secouant

le joug de la nature & de la raison qui
est la source de la vraye vie, ils se
livent par de vaines Ceremonies, & par
un Culte superstitieux aux vains phantomes
de l'imagination, & c'est d'où vient ce mot
de Religion, qui fait tant de bruit dans
le monde. les hommes donc ayant admis
des puissances invisibles qui avoient tout
pouvoir sur eux, ils les adorerent pour
les flechir, & s'imaginerent de plus que
la nature estoit un estre subordonné
a ces puissances. de là ils se la
figurerent comme une grande Masse
ou comme une Esclave qui n'agissoit
que suivant l'ordre que ces puissances
luy donnoient. depuis que cette fausse
idée eut frappé leur Esprit, ils n'eurent
plus que du mespris pour la nature,
ny du respect que pour les Estres
pretendus, qu'ils nommerent leurs dieux.
de là est venue l'ignorance où tant
de peuples sont plongés, & dont les vrays

sçavante, quelque profonde que soit cette abysme, les pouroit retirer, si leur zele n'estoit traversé par ceux qui menent ces aveugles, quoyqu'il y ait bien peu d'apparence de reussir en cette entreprise, il ne fault pas abandonner le party de la verité, et quand ce ne seroit qu'en consideration de ceux qui se sont garentis des simptomes de ce mal, il fault qu'une ame genereuse dise les choses comme elles sont.

II

La crainte qui a fait les Dieux, a fait aussi la Religion, et depuis que les hommes se sont mis en teste qu'il y avoit des Anges invisibles, qui estoient cause de leur bonne ou mauvaise fortune, ils firent banqueroute au bon sens, et a la raison, et prirent leurs chimeres pour autant de divinitez qui avoient soin de leur conduite, apres s'estre forgé des Dieux, ils voulurent sçavoir de quelle maniere ils estoient, et s'imaginerent en fin, qu'ils

devoient estre de meme Substance que l'ame. puis s'estant persuadé qu'elle ressembloit aux phantosmes, qui paroissent dans les miroirs ou pendant le sommeil. ils crurent que leurs Dieux estoient des Substances réelles, mais si minces et si Subtiles, que pour les distinguer des Corps, ils les appellerent Esprits, bien que les Corps et les Esprits ne soient en effet qu'une meme chose, et ne different que du plus au moins, puisqu'Estre Esprit, et incorporel, c'est une chose incomprehensible, la raison est que tout esprit a une figure qui luy est propre, et qu'il est compris en quelque Lieu, c'est adire qu'il a des bornes, et par consequent que c'est un Corps tout mince et tout subtil qu'il est.

III

Les Ignorants c'est adire la pluspart des hommes ayant fixé de cette sorte

la la Substance de leurs Dieux, —
taschèrent aussi de penetrer par quelq.
moyen ces Anges jnuisibles, qui —
produisent leurs effets, mais n'en —
pouvant venir a bout a cause de leur
ignorance, ils en Preurent leurs —
conjectures, jugeant aveuglement de
l'avenir par le passé, quoy qu'ils n'y
vissent ny liaison, ny dependance. —
Dans tout ce qu'ils Entreprenoient, —
ils envisageoient le passé et en —
auguroient bien ou mal, suivant que
la meme Entreprise avoit autres fois
reussi; Ainsi Phocion ayant defait
les Lacedemoniens dans la bataille
de Naupacte, les Atheniens apres
sa mort en eslurent un autre du meme
nom, Annibal ayant succombé sous
~~Scipion~~ les armes de Scipion —
surnommé l'Affricain, a cause de ce
bon succés, les Romains envoierent
dans la meme Province un autre

Scipion Contre Cesar, Cequi Ne
Succeda ny aux atheniens ny aux
Romains. Ainsi plusieurs gens apres
deux ou trois experiences ont attaché
aux noms et aux Lieux leur bonne
ou mauvaise fortune, d'autres le secret
de Certains noms, qu'ils appellent des
Enchantements, et les croient de telle
efficace qu'ils peuvent faire parler
les Arbres, faire un homme d'un
morceau de pain, et metamorphoser
tout Cequi paroist devant eux.

IV

Les puissances invisibles estant ainsi
establies de la sorte, d'abord les
hommes ne les reverent que Comme ils
font leurs souverains, c'est a dire par
les marques de soumission et de
respect telles que sont les presents, les
prieres, et choses semblables, je dis
d'abord, Car la nature n'apprend
point a user de sacrifices Sanglants

en Cette rencontre, lesquels n'ont esté instituez que pour la subsistance des sacrificateurs, & des ministres destinez au service de ces beaux Dieux.

V

Cette semence de Religions, scavoir l'Esperance & la Crainte, a force de passer par les passions, les jugements & les divers Conseils des hommes, a produit ce grand nombre de creances si bizarres qui sont causes de tant de maux & de tant de revolutions, qui arrivent dans les Estats. l'honneur & le grand revenu qu'on attacha au sacerdoce, comme on a fait depuis aux ministres & aux charges Ecclesiastiques flatterent l'avarice & l'ambition des personnes rusées, qui profiterent de la stupidité des peuples, qui donnerent si bien dans leur foible qu'on s'est fait insensiblement une douce habitude d'encenser le mensonge

et d'haïr la verité.

VI

Les mensonges estant establis et les ambitieux amorcés par la douceur d'estre au dessus de leurs semblables, ceux cy tacherent de se mettre en reputation, en feignant d'estre amis des Dieux, que le vulgaire apprehendoit, pour y mieux reussir chacun en battit a sa mode, et prit telle licence de les multiplier, qu'on en trouvoit a chaque pas.

VII

La matiere informe du monde fut appellé le Dieu Chaos, on fit le meme honneur au Ciel, a la terre, au feu, aux vents et aux planettes; on le fit aux hommes et aux femmes. Mais les oyseaux et les reptiles, le crocodile, le veau, le chien, l'agneau, le serpent et le pourceau, en un mot toutes sortes d'animaux et de plantes eurent la meilleure part, chaque fleur, chaque fontaine portoit le nom

d'un Dieu, chaque maison avoit le
sien, chaque homme son genie, enfin
tout estoit plein tant dessus que dessous
la terre d'Esprits, d'ombres et de demons.
Ce n'estoit pas assez de feindre des —
divinités dans tous les lieux imaginables,
on eut cru offencer le temps, le jour,
la nuit, la Concorde, l'amour, la paix,
la victoire, la Contention, la Rouille,
l'honneur, la vertu, la fievre et la
santé: On eut cru dis-je faire
outrage a ces belles divinités qu'on
pensoit toujours prestes a fondre sur
la teste des hommes, si on ne leur
eut eslevé des temples et des Autels;
en suitte on commença a craindre
son propre genie quoyqu'il y en eut —
l'invoquoient sous le nom des muses;
d'autres sous le nom de fortune —
adoroient leur propre ignorance. ceux
ey baptisoient leurs debauches du
nom de Cupidon, leur colere du
nom de furie, en un mot il y

Avoir rien qui ne portat le nom d'un Dieu ou d'un Demon.

## VIII

Les fondateurs des Religions ayant pris garde que la base de leurs impostures estoit l'ignorance des peuples s'aviserent de les entretenir par l'adoration des images, ou ils feignirent que les Dieux habitoient, pour faire tomber sur les prestres une pluye d'or et des benefices, que l'on nommoit des choses Saintes destinées a l'usage de ces Sacrés ministres, afinque nul n'eut l'audace d'y pretendre, ny meme le front d'y toucher. pour mieux leurer le peuple, les prestres faisoient les prophetes et pretendoient de penetrer dans l'avenir par le Commerce qu'ils se vantoient d'avoir avec les Dieux; il n'est rien de si naturel que de sçavoir sa destinée, ces

Imposteurs en estoient trop bien
Informéz pour ometre une circonstance
si avantageuse a leur but. les uns
s'establirent a Delos, les autres a
Delphes & ailleurs, ou par des oracles
ambigues, ils repondoient aux
demandes qu'on leur faisoit. les femmes
meme s'en mesloient, & les Romains
avoient recours dans les grandes
Calamitéz au livre des Sybilles. les
fols passoient pour Anthousiastes,
Ceux qui feignoient de converser
avec les morts, estoient nomméz
Negromantiens; d'autres lisoient
dans l'avenir par le vol des oyseaux,
ou par les entrailles des bestes.
enfin les yeux, les mains, le visage,
un objet extraord.re, tout luy sembloit
d'un bon ou d'un mauvais augure:
tant il est vray que l'ignorance recoit
telle impression qu'on veut depuis
qu'on a trouvé le secret de s'en
prevaloir.

IX

Les ambitieux, qui ont toujours esté de grands M.es en l'art de fourber, ont suivi cette route dans la fondation de leurs loys, pour obliger le peuple a se soumettre de luy meme, ils luy ont persuadé qu'ils les avoient receues ou d'un Dieu ou d'une deesse.

Le Celebre Moyse petit fils du grand Magicien Moyse, au rapport de Justin Martyr, s'estant rendu chef des hebreux, que l'on chassoit d'Egypte par Edit, parcequ'ils l'infectoient de rogne et de lepre, dont ils estoient gastés, cet heureux politique fut reduit plus adroitement a user de ce stratageme, apres six jours de marche dans une penible retraite, il commenda a ces miserables bannis de consacrer le 7.e a Dieu par un repos public, afin de faire croire que Dieu le favorisoit, qu'il approuvoit sa domination, et que personne n'eust l'audace de contredire.

Il n'y eut jamais peuple plus ignorant que Celuy la, ny par consequent plus credule. Dans une si belle occasion de faire valloir le talent, Moise fit accroire que Dieu luy estoit apparu, que c'estoit par son ordre qu'il prenoit leur Conduite, qu'il l'avoit choisi pour les gouverner, et qu'eux seroient expressement son peuple, pourveu qu'ils Creussent Ce qu'il leur diroit de sa part. Ces pauvres malheureux ravis de se voir adoptéz par le M.<sup></sup> des Dieu au sortir de la servitude, applaudirent a Moyse et jurerent de luy obeir. Son authorité estant Confirmée il songea a la perpetuer, et sous pretexte d'establir un Culte supreme du Dieu, dont il se disoit le Lieutenant il fit son frere et ses enfans Chefs du palais Royal, c'est a dire du lieu ou leurs oracles se rendoient hors de la veue et de la presence du peuple. ensuitte il fit, Ce qui s'est toujours fait dans le

Nouvel Establissement, des prodiges et des miracles, dont les simples estoient eblouis, quelques uns etourdis, mais qui faisoient pitié a ceux qui estoient penetrants, et qui li soient au travers de ces jmpostures. quelque subtil que fust Moyse, et quelques bons tours qu'il sceut faire, il eut eu peine a se faire obeir, s'il n'avoit eu la force en main, la fourbe sans les armes ayant rarement reussi.

Parmy ce grand nombre d'idiots, il s'en trouvoit toujours qui avoient le courage de luy reprocher sa mauvaise foy; que sous des fausses apparences de justice, et d'egalité; il s'estoit emparé de tout, que l'authorité souveraine estant attachée a son sang, nul n'avoit plus droit d'y pretendre, et qu'il estoit en fin moins leur pere que leur tyran,

Dans ces Occasions, Moyse en rusé politique perdoit ces Esprits

Jour, et n'espargnoit aucun de ceux
qui blasmoient son gouvernement.
Avec ces precautions et en colorant
les supplices du nom de vengeance
divine, il regna toujours absolu, -
et pour finir de la maniere qu'il
avoit commencé, c'est a dire en fourbe
et en imposteur, il se precipita dans
l'abyme qu'il avoit creusé au milieu
d'une solitude, ou il se retiroit de
temps en temps, sous pretexte de
conferer privement avec Dieu, pour
imprimer a ses sujets la soumission
et le respect, il se jetta, dis-je, dans
ce precipice marqué de longue main,
a fin que son corps ne se
trouvant point, on creust que les
Dieux l'avoient enlevé, et qu'il etoit
semblable a eux.
Il n'ignoroit pas que la memoire
des patriarches qui l'avoient precedé
estoit en grande veneration, quoyqu'on

eut trouvé leurs Sepulchres; mais
cela ne suffisoit pas pour contenter une
ambition comme la sienne, il faloit pour
cela qu'on le reueras comme un Dieu,
sur qui la mort n'eust point de prise, a
quoy tendoit ce qu'il auança lorsqu'il
commença a regner, qu'il estoit estabbli
de Dieu, le Dieu de Pharaon; Elieva
son exemple, Pline a l'imitation d'Elie,
& tous ceux qui ont eu la sotte vanité
d'Eterniser leurs noms, ont caché le
temps de leur mort, afin qu'on les
crust immortels.

## X

Pour reuenir aux Legislateurs, il n'y en a
point eu qui n'ayent fait descendre leurs
loix d'une diuinité, ou qui n'ayent tasché
de faire croire, qu'ils estoient eux mesmes
plus qu'hommes. Numa ayant gousté
les douceurs de la solitude eut peine a la
quitter pour le throne de Romulus, mais
s'y voiant forcé par des acclamations
publiques, il profita de la deuotion
des Romains, leur insinua qu'il

Commerce avec les Dieux, et que s'ils
le vouloient pour Roy ils devoient
se resoudre a observer les loys et les
institutions divines qui luy avoient esté
dictées par la Nymphe Egerie, Alexandre
voulut passer pour fils de Jupiter: —
Persée tenoit sa naissance du meme dieu
et de la vierge danaé; Platon d'appollon
et d'une vierge, Ce qu'ils Croioient peut-
estre a cause que les Egyptiens soutenoient
que l'Esprit de Dieu πνευμα θεου —
pouvoit engrosser une femme.

# XI

Jesus Christ qui n'ignoroit pas ny les
maximes ny la Science des Egyptiens
donna jour a cette opinion, et la crû —
propre pour le dessein qu'il meditoit, —
Considerant Combien Moyse s'estoit
rendu Celebre parcequ'il avoit commendé
a un monde d'ignorans, il entreprit de
bastir sur ce fondement et se fit suivre
de quelques idiots auxquels il persuada
que le St. Esprit estoit son pere, et sa Mere
une vierge. Ces bonnes gens accoutumez

a s'engager de songer a de remuer[?]
donnerent dans ses sentiments et
creurent tout ce qu'il voulut, d'autant
plus volontiers qu'une naissance au
dessus de l'ordre commun estoit inouie
parmy eux; Estre né d'une Vierge par
l'operation du St. Esprit estoit a leur egard
quelque chose de plus que ce que disent les
Tartares de leur Cingis-cham, dont une
vierge fut aussi la mere, mais qu'elle
n'avoit conceu que par les rayons du
soleil. cela arriva dans un temps ou les
Juifs lassez de leurs Dieux, comme ils
l'avoient esté de leurs (a) juges en
vouloient avoir un visible, ainsi que les
autres nations. Comme le nombre des
sots est infini, il trouva des sujets
partout. Mais son extreme pauvreté
estoit un obstacle invincible a son
elevation. les pharisiens hantoit[?] ravis
de la hardiesse d'un homme de leur (b) secte

(a) au liv. 1er de Samuel c. 8 il s'porte que les Israelites
estans malcontents des fils de Samuel qui les jugeoient,
demanderent un Roy a l'exemple des autres nations auxquelles
ils vouloient se conformer.

(b) Jesus christ n'estoit de la secte des Pharisiens c'est a dire des
misérables, lesquels estoient tous opposez aux saduceens qui
faisoient la secte des riches.

tantost jaloux de son audace le deprimoient
ou l'elevoient selon l'humeur inconstante
de la populace. ainsi quelque bruit qui
courust de sa divinité, il estoit impossible,
estant desnué comme il l'estoit, que son
dessein pust reussir; quelques malades qu'il
guerist, quelques morts qu'il ressuscitast,
n'ayant ny argent ny armée il ne pouvoit
manquer de perir. mais avec cette
precaution, il y a apparence qu'il eust
pas moins bien reussi que Moyse, —
Mahomet, et ceux qui ont eu l'ambition
de s'elever audessus des autres. s'il a
esté plus malheureux, il n'a pas esté
moins adroit, et quelques endroits de
son histoire font foy, que le plus grand
peché de sa politique, est de n'avoir
pas assez pourveu a sa seureté. du reste
je ne crois pas qu'il ait plus mal pris
ses mesures que les deux autres
legislateurs dont la memoire est
demeurée l'arbitre de la croyance de
tant de peuples.

# De la politique De Jesus Christ

## XII

Est-il rien, par exemple de plus subtile que ce qu'il repartit au sujet d'une femme (c) surprise en adultere. luy qui fut ayant demandé si on lapideroit cette miserable. au lieu de repondre positivement ouy ou non, par ouil tomboit dans le piege que ses ennemis luy tendoient, la negative estant directement contre la loy, l'affirmative le convainquant de rigueur de cruauté, ce qui luy eut aliené les esprits; au lieu, dit-je, de repartir, comme eut fait une ame commune, que celuy, dit il, qui est sans peché, luy jette la premiere pierre; reponse adroite et qui marquoit la presence de son Esprit. une autre fois estant enquis s'il estoit permis de payer le tribut a Cesar, et voiant l'image du Prince sur la piece, qu'on luy monstroit, il eluda la

(c) St. Jean. C. 8. 3 et suiv

difficulté, en repondant qu'on eust a payer a Cesar ce qui est a Cesar, la difficulté consistoit a ce qu'il se sentoit criminel de leze Majesté s'il nioit que cela fust permis, et qu'en disant qu'il le falloit payer il renversoit la loy de Moyse, ce qu'il protesta de ne vouloir pas faire, lorsqu'il se sentoit encore trop foible, bien qu'il l'ait renversée depuis, lorsqu'il se fut rendu celebre, et qu'il le put faire impunement. A l'exemple des princes qui promettent de confirmer les priviléges de leurs sujets, pendant que leurs puissances n'est pas encore bien affermie; mais qui se moquent ensuite de tenir leurs promesses lorsqu'ils se voient bien establis.

Quand les pharisiens luy demanderent de quelle authorité il se mesloit d'instruire et de catechiser le peuple, d'abord entrant dans leur pensée, qui ne tendoit qu'a le convaincre de mensonge, soit qu'il repondit que c'estoit d'authorité humaine, parcequ'il n'estoit point du sacré corps de l'ancienne loy, ny de ceux qui estoient

chargés de l'instruction du peuple, soit qu'il se vantast de prescher par ordre exprès de Dieu, sa doctrine estant opposée a la loy de Moyse; pour se tirer de cet embarras, il s'avisa de les embarrasser eux mesmes, en leur demandant au nom de qui ils croioient que Jean Baptisait, les pharisiens, qui s'opposoient par politique au baptesme de Jean, se fussent condamnés eux mesmes, en avoüant qu'il estoit de Dieu; s'ils ne l'avoüoient pas, ils s'exposoient a la rage de la populace, qui s'imaginoit le contraire. pour sortir de ce mauvais pas, ils repondirent qu'ils n'en sçavoient rien. A quoy Jesus christ repliqua qu'il n'estoit pas aussi obligé de leur dire pourquoy ny au nom de qui il preschoit.

## XIII

Telles estoient les de[ff]aites des destructeurs de l'ancienne loy et des peres de la nouvelle. telles estoient les semences de la nouvelle religion, qui fut bastie sur les ruines de l'ancienne, ou a dire les chosses d'un

Esprit desinteressé, il n'y a rien de plus divin que dans les autres sectes qui l'ont precedée. Son fondateur qui n'estoit pas tout a fait ignorant, voiant l'extreme Corruption de la republique des Juifs, la jugea proche de sa fin, a Ceu qu'une autre devoit renaitre de ses Cendres.

La Crainte d'estre prevenu par de plus ambitieux que luy le fit hastir de s'establir par des moyens tout opposez a Ceux de Moise. Celuy cy commenca par se rendre terrible et formidable aux autres Nations; Jesus Christ au contraire les attira a luy, par ~~les~~ l'Esperance des avantages de l'autre vie qu'on obtiendroit, disoit il, en Croiant en luy, et au lieu que Moise ne promettoit que des biens temporels pour l'observation de sa loy, Jesus Christ en fit esperer qui ne finiroient point, les loix de l'un ne regardoient que l'exterieur, Celles de

l'autre vont jusqu'à l'interieur, louent & blament jusqu'aux pensées, & prennent en tout le Contrepied de la loy de Moyse. D'ou il s'ensuit que Jesus Christ Crut avec Aristote qu'il est de la religion des Estats comme des autres individus qui s'engendrent & qui se Corrompent, & que Comme il ne se fait rien que de Ce qui s'est Corrompu, nulle loy ne succede a l'autre qui ne luy soit opposée. Or par ce qu'on a peine a se resoudre de passer d'une loy a une autre & que la plus part des Esprits sont difficils a Esbranler en matiere de religion, Jesus Christ a l'imitation des autres novateurs eut recours aux miracles qui ont toujours esté l'escueil des ignorants & l'azile des ambitieux.

## XIIII

Par ce moyen le Christianisme estant fondé & Jesus Christ profitant des erreurs de la politique de Moyse, ne

reussir en nul endroit si heureusem.t
que pour rendre sa loy eternelle. Les
prophetes hebreux pensoient faire
honneur a Moyse en predisant un
Successeur qui luy ressembleroit, c'est
adire un messie, grand en vertu,
puissant en biens, et terrible a ses
ennemis, et cepend.t leurs propheties
ont produit un effet contraire, quantité
d'ambitieux ayant pris de la occasion
de se dire le Messie promis, ce qui a
causé des revoltes qui ont duré jusqu'a
l'entiere destruction de cette republique.
Jesus christ plus adroit que les
prophetes Mosaiques pour couper pied
a ceux qui s'eleveroient contre luy,
a predit, qu'un tel homme seroit le
grand Ennemy de Dieu, les delices des
Demons, l'egout de tous les vices,
et la desolation du monde. Apres ces
beaux Eloges, il n'est, a mon avis,
personne qui se voulust dire Anti-Christ
et je ne croy pas qu'on puisse trouver

de meilleur secret que celuy la pour
eterniser une loy, bien qu'il n'y ait rien
de plus fabuleux que le bruit que l'on
fait courir de ce pretendu Anti-christ:
St. Paul disoit de son tems, qu'il estoit
déja né, par consequent qu'on etoit a la
veille de l'avenement de Jesus christ, —
cependant il y a plus de 1600 ans depuis
la prediction de la naissance de ce
precurseur, sans que personne en ait oui
parler. J'avoue que quelqu'uns ont
approprié les paroles a Ebion et a
Cherinthus, deux grands ennemis de
Jesus Christ, parcequ'ils combattoient
sa pretendue divinité, mais on ne peut
dire aussi que si cette prediction est
conforme au sens de l'apotre, ce qui
n'est pas croiable, ses paroles
designent dans tous les siecles une
infinité d'Anti-christs, n'y ayant point
de vrays sçavans qui croient blesser la
verité en disant que l'histoire de —
Jesus christ est une (c) fable et que sa

(c) Le pape Leon X en vain enjoué dans un cabinet ou ses
tresors etoient etalés, s'ecria, cette fable de J. C. aide
bien a nous enrichir.

loy n'est qu'un Tissu de reveries, que
l'ignorance a mises en vogue & que
l'interest entretient.

## XV

On pretend neantmoins qu'une religion
qui subsiste sur de si frestes fondements
est toute divine & surnaturelle, Comme
si on ne sçavoit pas qu'il n'y a point de
gens plus propres pour donner Cours
aux plus absurdes opinions que les
femmes & les idiots. Ce n'est donc pas
merveille que J. C. n'eust point de
sçavants à sa suitte, il sçavoit que sa
loy & le bons sens sont tout opposés.
c'est pourquoy il declame en tant
d'endroits contre les sages, & il les
exclud de son royaume, où il n'admet
que les pauvres d'Esprit, les simples
& les imbeciles. Aussi les Esprits
raisonnables ne se trouvent ils pas
malheureux de n'avoir rien a demesler
avec des insensés.

# De la morale De Jesus Christ

Pour Ce qui est de la morale, y voit-on rien de plus divin que dans les escrits des anciens. ou plustost que voit-on qui n'en soit un Extrait, ou du moins une imitation. S.t (cf) augustin avoüe qu'il a trouvé dans quelqu'uns de leurs escrits presque tout le Commencement de l'evangile selon s.t Jean, joint que l'on trouve que cet apostre estoit tellement en possession de piller les autheurs, qu'il n'a point fait difficulté de voler aux prophetes leurs Enigmes & leurs visions pour en faire son apocalipse. d'ou viendroit la Conformité qui se trouve entre la doctrine du vieux Testament & de Platon, Second cf. J. Confess. L. 7. Cap. 9. & 20

Ceque les Rabins & Ceux qui ont
fait l'escriture d'un ramas de
fragments, ont pillé ce g.d philosophe,
Cest la naissance du monde a plus
de vraysemblance dans son timeé que
dans la Genese, cependant on ne peut
pas dire que Cela vienne de Ceque
Platon lut dans son voiage d'Egypte
les livres Judaiques, Ptolomeé, dit S.t
Augustin, ne les ayant pas encore
fait traduire quand Platon y alla.
La description du pays que socrate
fait a Simias dans le Phoidon
a infiniment plus de grace que le
paradis terrestre. Et l'androgine
a infiniment plus de grace et est
sans Comparaison mieux inventée
que Ceque dit la Genese de l'extraction
d'Eve de l'une des Cottes d'Adam.
y a il rien qui se ressemble mieux
que Ces deux embrasements de
Sodome et de Gomore et Celuy
que Causa Phaeton! y a il rien de

plus Conforme que la chute de
Lucifer a celle de Vulcain, a celle
des geans abîmés par la foudre de
Jupiter. y a-t-il rien de plus semblable
que Samson et Hercule, Elie et
Phaëton, Joseph et hypolite.
Nabuchodonosor et Lycaon. Tantale
et le mauvais riche. la manne des
Israelites et l'Ambroisie des Dieux.
St. Augustin (9) St. Cyrille et
Theophilact egalent Jonas a
hercule surnommé trinoctium,
parcequ'il fut trois jours et trois
nuits dans le ventre d'une balaine. Le
fleuve de Daniel representé au chapitre
7 de ses propheties est une imitation
visible de pyriphlegeton, dont il est
parlé au dialogue de l'immortalité de
l'ame. On a tiré le peché originel
de la boete de Pandore, le sacrifice
d'Isaac de Jephté de celuy
d'Iphigenie, en la place de laquelle

(9). Cité de dieu L. 1. c. 14

une biche fut substituée, ce qui se dit
de Loth et de sa femme est tout a fait
conforme a ce qu'on raconte de Baucis
et de Palemon. l'histoire de Persée et de
Bellerophon est le fondemt. de St. George
et du dragon qu'il tua. enfin il est
Constant que les auteurs de l'ecriture
ont transcrit presque mot a mot les
Oeuvres d'hesiode et d'homere.

## XVII

Sous Jesus christ, Celsus montroit
au rapport d'origene, (1) qu'il avoit
tiré de Platon ses plus belles sentences,
telle est celle qui porte (sc.) qu'un
chameau passeroit plutost dans le
trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé
a une personne riche d'entrer dans
le Royaume de Dieu. C'est a la secte
des pharisiens, dont il etoit, que
ceux qui croient en luy, doivent la
croiance de l'immortalité de l'ame
de la resurrection, de l'enfer, et la

(1) L. 6. contra Celsum. (sc.) Luc. 18-24.

plus pur de sa morale, ou je ne
voids rien qui ne soit dans celle
d'Epictete, d'esprit severe de quantité
d'autres. Ce d.t estoit proposé par S.t
Hierosme (L.) comme un homme
dont la vertu faisoit honte aux meilleurs
Chrestiens, & dont la volupté estoit si
temperée que ses meilleurs repas
n'estoient qu'un peu de fromage, de
pain et d'eaue; avec une vie si
frugale ce philosophe tout payen
qu'il estoit, disoit qu'il vault mieux
estre infortuné & raisonnable que
riche & opulent sans avoir la droite
raison, adjoutant qu'il est rare que
la fortune et la sagesse se trouvent
en un mesme sujet, & qu'on ne sauroit
estre heureux ny vivre avec plaisir
qu'autant que nostre felicité est
accompagnée de prudence, de justice, &
d'honnesteté qui sont les qualités de la
vraye & solide volupté.
Pour Epictete, je ne croid pas que jamais

homme, (l'en excepté J. C.) ait esté plus austere, plus ferme, plus egal et plus degagé qu'il a esté; Je ne dis rien qu'il ne soit aisé de prouver, Mais de peur de passer les bornes que je me suis prescrites, je ne rapporteray des belles actions de sa vie qu'un exemple de la Constance. Estant Esclave d'un affranchi nommé Epaphrodite qui estoit capitaine des gardes de Neron, il prit fantaisie a ce brutal de luy tordre la jambe; Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaisir, luy dit en souriant, qu'il voioit bien que le jeu ne finiroit qu'il ne luy eut cassé la jambe, en effet la chose arriva, comme il avoit predit, Hé bien, continua-il d'un visage egal et riant, n'avois je pas bien dit que vous me rompriez la jambe. Y eut il jamais de Constance pareille a celle la! et peut-on dire que J. C. ait esté jusque là. luy qui pleuroit et suoit de peur a la moindre allarme qu'on luy donnoit

& qui temoigna a sa mort une
bassesse d'ame qu'on a a peine veu
dans le plus vain de ses martyrs.
Sy l'injure du temps ne nous avoit
point ravy le livre qu'Arien avoit
fait de la vie & de la mort de nostre
Philosophe, je m'assure que nous
verrions bien d'autres exemples de sa
patience. Je ne doute pas qu'on ne dise
de cette action, ce que les ignorans
disent des vertus des philosophes,
sçavoir que c'est une vertu dont la
vanité est la mere, & qui n'est point
en effet ce qu'elle paroist. mais je
scay bien aussi que ceux qui tiennent
ce langage, sont gens qui disent en
chaire tout ce qui leur vient a la bouche
& croient avoir bien gagné l'argent
que les Peres leurs donnent pour
instruire le peuple, quand ils ont
declamé contre les gens qui sont
les seuls qui sachent ce que c'est
que la droite raison, & la veritable
vertu, tant il est veritable que rien

au monde n'approche si peu des moeurs des vrays sçauants que les actions de ces ignorans qui les decrient et qui semblent n'auoir estudié que pour paruenir a un poste qui leur donne du pain, qui s'idolatrent et s'applaudissent quand ils l'ont obtenu, comme s'ils estoient paruenus a un estat de perfection, bien qu'il ne soit pour ceux qui l'obtiennent qu'un estat d'amour propre, d'aise, d'orgueil, de volupté, ou la plus part ne suiuent rien moins que les maximes de la Religion qu'ils professent, mais laissons des gens qui ne sçauent ce que c'est que vertu, pour eplucher la diuinité de leur Maistre.

## XVIII

Apres auoir examiné sa politique et sa morale, ou nous n'auons rien veu de plus diuin que dans les escrits des Anciens, voions si la reputation qui l'a suiuy apres sa mort, est une marque qu'il soit Dieu. Le peuple est si accoustumé aux fau-

raisonnement que je m'estonne
qu'on pretende en tirer aucune saine
consequence. l'Experience fait foy
qu'il n'a de pente a suivre que
ce qui n'a rien de reel, et qu'il ne fait
et ne dit rien qui ne marque de
l'inconstance. Cependant c'est sur
ces chimeres qu'ont roulé de tout
temps les plus communes opinions,
malgré les efforts des sçavans qui
s'y sont toujours opposés. quelque soin
que ceux cy ayent pris a deraciner
les fadaises, le peuple ne les a
quitté qu'apres en avoir esté soû.
Moyse eut beau se vanter d'Estre
le Lieutenant de Dieu, et prouver
sa domination et sa mission par les
signes extraordinaires, pour peu qu'il
s'absentat, ce qu'il faisoit de temps
en temps, pour conferer, disoit il,
avec Dieu, (ce qu'a fait de Numa
Pompilius, et beaucoup d'autres
Legislateurs,) pour peu, dis je, qu'il
s'absentat, il ne trouvoit a son

retour qui les voces des Dieux que
les hebreux avoient veus en
Egypte. il eut beau les tenir
quarente ans au desert pour leur
faire perdre l'idée de ceux qu'ils
avoient quittez, n'en étant pas
encore rassasiez ils en vouloient
qui marchassent devant eux (m) et
les adoroient opiniatrement quelque
supplice qu'on leur fit souffrir a
cet egard.

La seule haine qu'on leur
inspira pour les autres nations
par un orgueil, dont les plus idiots
sont capables, leur fit perdre
insensiblement le souvenir des Dieux
d'Egypte, pour s'attacher a celuy
de Moyse, que l'on adora quelque
temps quelque temps avec toutes
les circonstances qui etoient
marquées dans la loy, mais que
l'on quitta peu a peu pour suivre
celle de Jesus Christ, par je ne scay
quelle inconstance qui fait courir

(m). Exod. 22. 23.

au changement.

## XIX

Les plus ignorans des hebreux ayant donné le plus de vogue a la loy de Moyse, aussi ces gens la furent les premiers a Courir apres Jesus christ et Comme le nombre en est infini et qu'ils s'aiment les uns les autres, Ce n'est pas merveille que ses erreurs se repandirent si aisement. Ce n'est pas que les nouveautez ne Coustent toujours de la peine, mais la gloire qu'on en espere en addoucit les difficultez — Ainsi les disciples de Christ, tout miserables qu'ils estoient a sa suitte, estans souvent reduits a se nourrir de grains de bled qu'ils faisoient tomber des epics (n) et a se voir honteusement exclus des lieux (o) ou ils pensoient entrer pour se reposer de leurs fatigues, ne Commencerent a se rebuter que quand ils virent le M. entre les mains des boureaux, et hors d'Estat de leur donner le bien,

(n) Luc 6.1. (o) Luc 9. 52.53.

qu'il leur avoit promis.

Après sa mort les disciples au desespoir de se voir frustrés de leurs esperances, & poursuivis des juifs, qui les vouloient traitter comme ils avoient traitté leur Maitre, font de necessité vertu, et se rependent par les contrées, où sur le rapport d'une femme, Cp ils debitent sa resurrection, sa filiation divine, & le reste des fables dont les Evangiles sont plains

La peine qu'ils avoient a s'avancer parmy les juifs, les fit resoudre a chercher les gentils, & a tenter s'ils seroient plus heureux parmy eux que parmy les juifs, mais comme il falloit pour cela plus de science qu'ils n'en avoient, les gentils estants philosophes & trop amis de la raison, pour se rendre a des bagatelles,
St. Paul ils gagnerent un jeune homme d'un esprit brillant, & actif, un peu mieux

Cp. J. Joan. 20. 18

Instruire que des pescheurs, ou plustost plus grand babillard, lequel s'associant auec eux par un Coup d'oeil qui le rendit aueugle, (Car sans cela la fourbe seroit ~~inutil~~ inutile,) attira quelques ames foibles par la crainte des peines d'enfer, tirée des fables des poetes anciens, par l'Esperance d'un paradis, qui n'est guerres plus supportable que celuy de Mahomet, si bien que les uns et les autres procurerent a leurs M.e l'honneur de passer pour un Dieu, ce que luy meme de son viuant n'auoit pû obtenir; En quoy le sort de J. C. ne fut pas meilleur que celuy d'Homere, six des villes qui l'auoient chassé et meprisé pend.t sa vie, s'estant battues apres sa mort a qui auroit son Corps.

XX

On voit par la quele Christianisme depend, Comme toute autre chose, du Caprice des hommes dans les opinions

desquels tout passe pour bon ou pour mauvais, suivant l'humeur ou ils se trouvent; davantage si Christ etoit Dieu, rien ne luy pouvoit resister, car St. Paul est temoin (q) que nul ne peut resister a sa Volonté, encore que ce passage soit directement opposé a un autre (r) de la genese, ou il est dit, que tant les desirs que les appetits de l'homme sont soumis a luy, et qu'il en est le Maitre. Ce qu'on allegue de peur d'oster le libre arbitre au Roy des animaux, c'est a dire a l'homme, pour lequel seul on veut que Dieu ait créé l'Univers. Mais sans nous engager dans un Labyrinthe d'erreurs, et de contrad.ons visibles, dont nous avons assez parlé, Disons quelque chose de Mahomet leq.l a fondé une foy sur des Maximes toutes opposées a celles de Jesus Christ.

## XXI

A peine les disciples avoient eteint la loy Mosaique pour introduire la

(q) Rom. 9. 19. (r) gen. 4. 7.

Chrestienne, que les hommes
Suivant leur Caprice, et leur
inconstance ordinaire, suivirent un
nouveau Legislateur qui s'eleva par
les armes, ainsi que Moyse, le titre
Specieux de prophete et envoié de Dieu,
ne luy manqua non plus qu'a eux,
Aussi n'eut il pas moins d'adresse
a faire des miracles et a donner
adroitement dans les passions des
peuples. d'abord a leur imitation il se
vit escorté d'une populace ignorante
a laquelle il expliquoit les nouveaux
oracles du ciel. Ces miserables,
amorcés par les fades promesses et
les Contes de cet imposteur,
rependirent sa renommée, et
l'exalterent de sorte que Celle de ses
predecesseurs diminua peu a peu,
Apparemment Mahomet n'etoit pas
un homme a fonder un Empire,
il n'excelloit ny en politique ny
en philosophie, il ne sçavoit ny
lire ny escrire, il avoit meme si peu

Mahomet

de Mahomet qu'il eut souvent abandonné son entreprise, s'il n'y eut été comme forcé par l'adresse de son Compagnon, mais puisqu'il y a reussi, il n'y a point de fat qui ne puisse s'ingerer de devenir Legislateur; des qu'il commença a s'elever et que son nom devint celebre en Arabie, Corais puissant Arabe, jaloux qu'un homme de Neant eut l'audace d'abuser le peuple, se declara son ennemi et traversa son entreprise, Mais le peuple enfin persuadé, que Mahomet conferoit continuelle avec Dieu et ses anges, il l'emporta sur son Ennemy; La famille de Corais ayant eue du dessous et Mahomet se voiant suivi d'une foule qui le croioit un homme divin, ne craignit plus son Compagnon, mais de peur que celuy cy ne decouvrit ses impostures, il songea a le prevenir, et pour le faire plus seurement, il l'accabla de belles promesses et luy

qu'il ne vouloit devenir grand que
pour luy faire part d'un bien au
quel il avoit contribué. Nous touchons,
dit-il, au temps de nre elevation,
nous sommes seurs d'un gd. peuple,
que nous avons gagné; mais il
s'agit de le confirmer par l'artifice,
que vous avez si heureusement
inventé. en meme temps il luy
persuada de se cacher dans la fosse
des oracles: (c'est un lieu dont ils
se servoient pour contrefaire la
voix des Dieux,) pres laquelle il
alloit passer au milieu de ses
Proselites. Ce pauvre homme leurré
par les douces paroles de ce fur,
contrefait l'oracle a son ord.re
si bien que Mahomet passant a la
teste d'une multitude infatuée de son
faux merite, il s'ecria, comme de
coutume, Moy qui suis votre Dieu,
Je vous proteste que j'ay etabli
Mahomet pour estre le prophete de

toutes sortes de Nations, ce sera
de luy que vous apprendrez ma
veritable loy, parceque les juifs
et les Chretiens l'ont alterée. il y
avoit longtemps que cet homme
jouoit ce rolle, mais enfin il en fut
payé d'une maniere assez ingrate,
car Mahommet entendant cette
voix qui le proclamoit homme
divin, se tourna vers le peuple et
luy commanda, au nom de Dieu
qui le reconnoissoit pour son prophete,
de combler de pierres cette fosse,
d'ou estoit sorty en sa faveur un
temoignage sy authentique en
memoire de la pierre que Jacob
eleva pour signe que Dieu luy estoit
apparu; ainsy perit ce miserable
qui avoit contribué a l'exaltation
de Mahomet, et c'est sur ces amas
de pierres que le dernier des plus
celebres imposteurs a estably sa loy,

Ce fondement est si solide et fixé de telle sorte, qu'ayant plus de 1000 ans de Regne on ne voit point encore d'apparance qu'il soit sur le point d'être ebranlé.

## XXII

Ainsi Mahomet s'eleva et fut plus heureux que J. C. en ce qu'il vit avant sa mort le progrès de sa loy, ce que celuy cy ne pouvoit faire a cause de sa pauvreté. il le fut meme plus que Moyse, qui par un excez d'ambition se precipita sur ses derniers jours comme nous avons dit, car outre qu'il mourut en paix et au comble de ses souhaits, il avoit quelque certitude que sa doctrine subsisteroit aprés sa mort, l'ayant accommodée au genie de ses sectateurs nés et elevés dans l'ignorance, ce qu'un habil homme n'eut pû faire.

Voila, lecteur, ce qui se peut dire de

plus remarquable de ces trois celebres legislateurs, ils estoiens tels que Nous vous les auons depeints, c'est a vous a voir s'ils meritent que vous les imitiez, et si vous estes excusable de vous laisser conduire a des guides que l'ambition a Eleué, et que l'ignorance eternise. pour vous guerir de l'une et de l'autre, lisez ce qui suit d'un Esprit Libre, mais lisez le auec attention et vous eprouuerez infailliblement que c'est la pure verité.

## Verités sensibles Et Euidentes

### I

Moyse, Jesuschrist et Mahomet, estans tels que Nous vous auons dit, il est certain que ce n'est point dans

Leurs escoutr qu'il fault chercher la veritable jdeé de Dieu, les apparitions & les conferences diuines du premier & du dernier & la filiation diuine du second, sont des impostures que vous deuez fuir.

II

Dieu est un Estre simple ou une etendue infinie qui ressemble a ce qu'il contient, c'est a dire qu'il est materiel sans neantmoins estre ny juste, ny misericordieux, ny jaloux, ny rien de ce qu'on s'imagine, & qui par consequent n'est ny punisseur ny remunerateur, cette jdeé de punition & de recompense ne pouuant tomber que dans l'Esprit des Ignorants, qui ne conçoiuent cet Estre simple, qu'on nomme dieu, que sous des jmages qui ne luy conuiennent nullement au lieu que ceux qui se seruent de l'Entendement sans confondre ses operations auec celles de l'imagination & qui ont la force de se defaire des

prejugés d'une mauvaise education, ceux la dit je sont les seuls qui en ont une idée saine, claire et distincte, l'envisageant comme la source de tous les Estres et qui les produit sans distinction, l'un n'estant pas plus que l'autre a son egard, et l'homme ne luy coustant pas plus a produire qu'un vermisseau ou qu'une fleur.

III

C'est pourquoy il ne faut pas croire que cet Estre simple et etendu qui est ce qu'on nomme communement Dieu, fasse plus de cas d'un homme que d'une fourmy, d'un Lyon que d'une pierre et de tout autre Estre que du fetu; qu'il y ait rien a son egard de beau et de laid, de bon ou de mauvais, de parfait ou d'imparfait, et qu'il veuille estre loué, prié, recherché, caressé, qu'il soit emeu de ce que les hommes font ou disent, susceptible d'amour et de haine, ny en un mot qu'il songe plus a l'homme qu'au reste des Creatures, de quelque nature qu'elles soient, toutes ces

distinctions ne sont que pures inventions d'un esprit borné, ce qui fait dire que l'ignorance les a inventés et que l'interest les fomente.

IIII

Ainsy tout homme de bon sens ne croira ny Ciel, ny enfer, ny ame, ny Esprit, ny diable, de la maniere qu'on en parle Communement, tous ces grands mots n'ayant esté forgés que po. aveugler ou intimider le peuple, que ceux donc qui en veulent sçavoir la verité lisent ce qui suit d'un Esprit libre, et s'accoutument a ne donner leur jugement que avec beaucoup de reflexions.

V

Une Infinité d'astres que Nous voions audessus de Nous, ont fait admettre autant de Corps solides, où ils se meuvent, parmy lesquels il y en a un destiné a la Cour Celeste, où Dieu est Comme un Roy au milieu de ses Courtisans, qui est le sejour des bien heureux et où l'on feint que les bonnes ames s'envolent en quittant

les Corps de ce monde, mais sans
Nous arrester a une opinion si
frivole, et que nul homme de bon sens
n'admet, il est Certain que Ce qu'on
(ce que c'est que le ciel) appelle Ciel n'est autre chose que la
continuation de nostre Air plus subtil et
plus epuré ou ces Astres se meuvent
sans estre soustenus par aucune
Masse solide; de meme que la terre
qui est effectivement suspendue au
milieu de l'air, est meue et
agité.

VI

Comme l'on s'est imaginé un Ciel
qui n'a ce que l'on dit le sejour
de Dieu, et des bienheureux, ainsy
qu'il l'estoit parmy les payens des
Dieux et des Deesses; on s'est figuré
depuis, Comme eux, un Enfer ou
Lieu souterrain, ou l'on dit que
(ce que c'est que l'enfer.) descendent les Ames des Mechants
afin d'y estre tourmentées: Mais
ce mot d'enfer proprement pris dans
sa signification naturelle, Ne
signifie autre chose qu'un lieu bas,
lequel les poetes ont inventé pour

opposer a la demeure des habitans celestes qu'ils disent estre fort haute et elevée. C'est ce que pour ce mot Infimus ou Inferi des latins, et celuy des grecs ᾅδης, c'est a dire lieu obscure, tel qu'est le sepulchre et tout autre lieu bas et obscur.

# De l'Ame

## I

L'Ame est quelque chose de plus delicat et plus difficile a traitter, que ne sont le Ciel et l'Enfer, c'est pourquoy il est apropos pour satisfaire la Curiosité du Lecteur d'en parler un peu plus au long. avant que de dire ce que c'est, Je veux luy faire part de ce qu'en ont pensé les plus celebres Philosophes, mais le fray en peu de mots, afin qu'il le retienne avec plus de facilité. Les vns ont dit que l'ame est vn Esprit ou vne puissance immaterielle, d'autre et

une parcelle de la divinité; quelques uns un air tres subtil, et d'autres une harmonie de toutes les parties du corps; et enfin d'autres que c'est la plus mince et la plus subtile partie du sang qui s'en separe dans le cerveau et se distribue par les nerfs, de sorte que la source de l'ame est le coeur, ou elle s'engendre; et le lieu ou elle fait les plus nobles fonctions, c'est le cerveau parcequ'elle y est plus epurée des parties grossieres du sang; voila les princ. sentiments qu'on a eu de l'ame, pour les rendre plus sensibles divisons les en corporels et incorporels, et disons leurs auteurs, afin de ne s'y point tromper.

II

Pytagore et Platon ont dit que l'ame est incorporelle, c'est a dire un etre capable de subsister sans l'ayde du corps, et qui se peut mouvoir de soymeme. que toutes les ames

particulieres des Animaux, sont des portions de l'ame universelle du monde, mais que ces portions sont incorporelles et immortelles, & de meme nature, qu'elle, Comme on conçoit que ceux petits feus sont de meme nature qu'un grand, d'où ils ont esté pris.

III

Ces Philosophes ont Cru l'univers animé d'une substance immaterielle, jmmortelle, jnvisible, Scachant tout, qui se meut toujours, & qui est la source de tout mouvement, & de toutes les ames qui en sont de petites parcelles; or Comme les ames sont tres pures, & infiniment audessus du Corps, elles ne s'unissent pas dit'on ils, immediatement, mais par le moyen d'un Corps subtil Comme la flamme, ou de cet air Minçe & estendu, que le Vulgaire prend pour le Ciel; ensuitte elles prennent

un Corps encore moins subtil, puis un autre un peu moins grossier, et toujours ainsy par degrés, jusqu'a ce qu'elles puissent fournir aux Corps sensibles des Animaux, ou elles descendent Comme dans des Cachots ou dans des sepulchres; la Mort de l'ame, disent ils, est la vie du Corps, ou elle est Comme ensevelie, & ou elle n'exerce que foiblement ses plus belles fonctions; au contraire la mort du Corps est la vie de l'ame, parcequ'elle sort de sa prison, se debarrasse de la matiere, & se reunit a l'ame du monde d'ou elle est sortie; ainsi suivant Cette pensée toutes les Ames des Animaux sont de meme nature, & la diversité de leurs fonctions ne vient que de la difference du Corps ou elles entrent.

Outre Cela Aristote admet un Entendement universel, Commun a tous les hommes, et qui fait, a l'egard

des Entendements particuliers Ce que la lumiere fait a l'Egard des yeux, et Comme la lumiere rend les objets visibles, l'entendement universel rend les objets intelligibles, Ce philosophe definit l'ame, Ce qui Nous fait vivre, Sentir, Concevoir, et mouvoir, mais il ne dit point qu'elle soit Cet Etre, qui est la source et le principe de ces nobles fonctions, et par Consequent Ce n'est point chez luy, qu'il fault chercher l'Eclaircissement des doutes que l'on a de la nature de l'ame.

IIII

Dicearque, Asclepiade, et en quelque façon Gallien, ont cru aussi l'ame incorporelle, mais d'une autre maniere, Car ils ont dit que ce n'est autre chose que l'harmonie de toutes les parties du Corps, C'est a dire Ce qui resulte d'un melange exact des elements, et de la disposition des parties, des humeurs et des Esprits

Ainsy, disent ils, Comme La
Santé n'est point une partie de
Celuy qui se porte bien, quoyqu'elle
soit en luy; de meme quoyque
l'ame soit dans l'animal, ce n'est
point une de ses parties, mais un
mutuel accord de toutes celles dont
il est Composé. Surquoy il est a
remarquer que ces auteurs croient
l'ame incorporelle, sur un principe
tout opposé a leur intention: c'est a dire
qu'elle n'est point un Corps, mais
seullement quelque chose inseparablement
attaché au Corps, c'est a dire en bonne
école, qu'elle est tout a fait corporelle,
puisqu'on appelle Corporel, non seulle
Cequi est Corps, mais tout Cequi est
forme ou accident, qui ne peut estre
separé de la matiere: Voila le moins
de Ceux qui tiennent pour l'ame
incorporelle ou immaterielle, qui
Comme vous voiez ne sont pas d'accord
avec eux memes, & qui par consequent

ne meritent pas d'estre Crûs,
venons a ceux qui ont avoüé qu'elle
est un Corps.

V

Diogene a Crû qu'elle est faite d'air,
d'ou il a inferé la necessité de respirer,
et la definit un air qui passe de la
bouche par les poulmons dans le coeur,
ou il s'echauffe, et d'ou ensuitte il la
distribue dans le Corps; Leucipe et
Democrite ont dit qu'elle est de feu,
et qu'elle est, comme le feu, composée
d'atomes qui penetrent aisement toutes
les parties du Corps et les font
mouvoir. Hypocrate a dit, qu'elle est
composée d'eau et de feu, mais il
adjoute que dans cette Composition
il entre de l'air une vapeur et une
autre substance qui n'a point de
nom, et qui est le principe du sentiment,
que de ces 4 substances differentes
il se fait un Esprit tres subtil qui
se repand partout le corps et qu'on doit
l'appeller l'Ame.

VI

Mr. Descartes Soutient aussi, mais pytoyablement, que l'ame n'est point materielle, je dis pitoyablement, car jamais Philosophe ne raisonna si mal sur ce sujet que ce grand homme et voicy comment il s'y prend; d'abord, dit il, il faut douter de l'existence de tout le Corps et croire qu'il n'y en a point, puis raisonner de cette maniere. il n'y a point de Corps, je suis pourtant, donc je ne suis pas un Corps, et par consequent je ne puis estre qu'une Substance qui pense, — quoy que ce beau raisonnement se detruise assez de luy meme, je diray neantmoins en peu de mots, ce que j'en pense.

Premierement le doute qu'il propose est totalemt. impossible. Car bien qu'on puisse quelques fois ne point penser qu'il y ait des Corps; il est

Neantmoins impossible de doutir qu'il y en ait quand on pense. Secondement quiconque croit qu'il n'y a point de Corps, doit estre asseuré qu'il n'en est pas vray, ne le pouvant doutir de soymeme, or s'il en est asseuré son doute est inutil. En troisieme Lieu, lorsqu'il dit que l'ame est une substance ou une chose qui pense, il ne nous dit rien de nouveau, car c'est de quoy chacun convient, mais la difficulté est de determiner ce que c'est que cette substance qui pense, c'est ce qu'il ne fait non plus que les autres

VII

Pour ne point biaiser, comme il a fait, et pour avoir la plus saine idée que l'on puisse avoir de l'ame de tous les animaux, sans excepter l'homme, qui est de meme nature, et n'a des fonctions differentes, que par la diversité seule des organes et des humeurs, il faut croire ce qui suit;

Il est certain qu'il y a dans le monde
un Esprit tres subtil ou une matiere
tres delieé et toujours en mouvement,
dont la source est dans le Soleil, et le
reste est repandu dans tous les autres
Corps plus ou moins selon leur nature,
ou leur Consistence. voila ce que c'est
que l'ame du monde, ce qui le gouverne
et le vivifie est donc quelque portion
distribueé a toutes les parties,
qui le composent. cette ame est le
feu le plus pur qui soit dans l'univers,
il ne brusle pas de soy meme, mais
par differents mouvements qu'il donne
aux particules des autres Corps ou il
est enfermé, il brusle et fait ressentir
sa chaleur. le feu visible a plus
de cet Esprit que l'air, celuy cy plus
que l'eaue, et la terre en a beaucoup
moins; Entre les mixtes les plantes
en ont plus que les mineraux, et les
animaux encore plus. enfin ce
feu s'estant enfermé dans le Corps

le rend capable de sentim.t, et c'est ce que l'on appelle ame, ou ce qu'on nomme Esprits animaux qui se repandent dans toutes les parties du Corps. Or il est certain que cette ame estant de meme nature dans tous les animaux se dissipe dans la mort de l'homme, ainsi que dans celle des bestes, d'ou il s'ensuit que ce que les poetes et les theologiens nous chantent de l'autre monde est une chimere qu'ils ont fait et debitée pour des raisons qu'il est aisé de deviner.

## Des Esprits qu'on nomme Demons

### I

Nous avons dit assez amplem.t comment la creance des Esprits s'en introduisit parmy les hommes, et comment ces Esprits n'estoient que des phantomes qui n'existent que dans leur imagination, les anciens philosophes n'estoient point assez eclairez p.r expliquer

au menu peuple ce que c'estoit que les phantomes; mais il ne laissent pas de luy dire ce qu'ils en pensent. les vns voiant que ces phantomes se dissipoient et n'avoient nulle consistance, les appelloient immaterielles, incorporels, des formes sans matiere, et des couleurs et des figures, sans estre neantmoins des corps ny colorés ny figurés, — adjoutant qu'ils pouvoient se revestir d'air, comme d'un habit, lorsqu'ils vouloient se rendre visibles aux yeux des hommes, les autres disoient que c'estoient des corps animés, mais qu'ils estoient faits d'air ou d'une autre matiere plus subtile, qu'ils epaississoient a leur gré lorsqu'ils vouloient paroistre.

II

Si les deux sortes de philosophes estoient opposés dans l'opinion qu'ils avoient des phantomes, ils s'accordoient dans les noms qu'ils leurs

d'imposteur, car tous les appelloient
demons, en quoy ils estoient aussi mal
advisés que ceux qui croient voir en
dormant les âmes des deffunts, ou que
c'est leur ame qu'ils voient quand ils se
regardent dans un miroir, ou enfin qui
croient que les etoilles qu'ils voient
dans l'eau, sont les ames des etoilles.
Aprés cette sotte imagination ils
tomberent dans une erreur qui n'est
guerres moins insupportable, lorsqu'ils
crurent que ces phantosmes avoient
un pouvoir illimité; erreurs absurdes,
mais ordres aux ignorants qui
s'imaginent que ce qu'ils ne connoissent
point est quelque puiss.ce infinie.

III

Cette ridicule opinion ne fut pas
plutost divulgueé que les souverains
s'en servirent pour appuyer leur
authorité, ils establirent une creance
touchant les esprits qu'ils appellerent
Religion, afin que la crainte que
le peuple auroit de ces puissances
invisibles le tint dans son devoir

Et pour le faire avec plus de gradde
ils distinguerent les demons en bons
et en mauvais, ceux la pour incitter
les hommes a observer leurs loix, et
ceux cy pour les retenir et les
empescher de les enfraindre. Or
pour sçavoir ce que c'est que les demons
il ne fault que lire les poetes grecs
et leurs histoires et surtout ce qu'en
dit Hesiode dans sa Theogonie, ou il
traitte amplement de la generation et
de l'origine des Dieux.

IIII

Les grecs ont esté les premiers qui
les ont inventez et de chez eux ils
ont passez par le moyen de leurs
colonies et de leurs victoires dans
l'Asie, dans l'Egypte et dans l'Italie,
c'est ou les juifs qui estoient dispersez
a Alexandrie et ailleurs en ont eu
connoissance. ils s'en sont servi
heureusement comme les autres
peuples, mais avec cette difference
qu'ils n'ont guere nommez Demons,
comme les grecs les sousci les

mauuais Esprits indifferemment, mais seulemt. les mauuais, reseruans au seul bon Demon le nom d'Esprit de Dieu, et appellans prophetes ceux qui auoient ce bon Esprit; joint qu'ils nommoient l'Esprit Diuin ce qu'ils tenoient pour vng.d bien, et Cacodemon, Esprit malin, au contraire ce qu'ils estimoient un grand mal.

V

Cette distinction de bien et de mal leur fit appeller Demoniaques, ceux que Nous nommons Lunatiques, insensez, furieux, Epileptiques, et aussi ceux qui luy parloient un Langage inconnu. vn homme mal fait et mal propre estoit, a leur auis, possedé d'un Esprit immonde, et vn muet d'un Esprit muet; enfin ces mots d'Esprits et de Demons leur deuinrent si familiers qu'il en parloient en toutes rencontres, d'ou il est euident que les Juifs croioient

Comme les grecs, que les phantomes n'estoient pas de pures chimeres, ny des visions, mais des Estres reels qui existoient independamment de l'imagination.

## VI

De la est venu que la bible est toute semée de ces mots, Esprits, Demons et Demoniaques, mais il n'y est dit nulle part comment et quand ils furent creez, ce qui n'est guerre pardonnable a Moyse, qui s'est meslé, dit-on, de parler de la Creation du Ciel et de la terre des hommes &c, non plus qu'a Jesus Christ qui parle assez d'Anges et d'Esprits bons et mauvais, mais sans dire neantmoins s'ils sont materiels ou immateriels, ce qui fait bien voir qu'ils n'en sçavoit que ce que les grecs avoient appris a leurs Ancestres. en quoy il n'est pas moins blamable que de refuser a tous les hommes la vertu, la foy et la pieté qu'il asseure leur pouvoir donner, Mais pour

revenir aux Esprits, il est certain
que ces mots Demon, Satan, diable,
ne sont point des noms propres, qui
designent quelque individu, et qu'il n'y eut
jamais que les ignorans a les croire, tant
des grecs qui les inventerent, que des
Juifs chez qui ils passerent depuis
que ceux cy en furent infectez, ils
approprioient ces noms, qui signifient
<u>ennemi</u>, <u>accusateur</u>, et <u>exterminateur</u>
tantost aux puissances invisibles,
tantost a leurs propres Ennemis, c'est
a dire aux Gentils, lesquels ils
disoient habiter le Royaume de Satan,
n'y ayant qu'eux dans leur opinion
qui habitassent celuy de Dieu.

VII

Comme Jesus christ estoit Juif et
par consequent fort imbu de ces
fades opinions des grecs, il en parle
partout dans ses Evangiles, et
dans les escrits de ses disciples
de ces mots de diable, de Satan,

d'Enfer, Comme si c'estoit quelque chose de reel ou d'effectif, cependt. il est vray, ainsi que Nous l'Avons fait voir, qu'il n'est rien de plus visionnaire, et quand Ce que Nous avons dit ne suffiroit pas pour le prouver, il ne faut que deux mots pour Convaincre les plus opiniatres.

Tous les Chrestiens demeurent d'accord que Dieu est le premier principe et la source de toutes choses, qu'il les a Creés, qu'il les Conserve, et que sans son secours elles tomberoient dans le neant. Suivant Ce principe il est Certain, qu'il a Creé Ce qu'on appelle diable et Satan, aussi bien que tout le reste; et soit qu'il l'ait Creé bon ou mechant, de quoy il ne s'agist pas icy, il est du principe que s'il subsiste tout mechant qu'il est, Comme on dit, Ce ne peut estre que par l'Entremise de Dieu; Or Comment peut-on Concevoir que Dieu maintienne

une Creature, non seulemt. qui le maudit sans Cesse, & qui le hait mortellement, mais qui S'efforce de luy debaucher ses amies, pour avoir le plaisir de le maudire par une infinité de debauchés, Comment, dit-il, peut-on Comprendre que Dieu entretienne le Diable pour luy faire du pis qu'il peut, pour le detroner s'il pouvoit, & pour detourner de son Service ses leurs de ses favorites? qu'est le but de Dieu en Cette rencontre? ou plustost que Nous veut-on dire en parlant du diable & de l'Enfer. Si Dieu peut tout, & qu'on ne puisse rien sans luy, d'ou vient que le diable le hait, qu'il le maudit, & qu'il luy enleve ses amies? ou il en est d'accord ou il ne l'est pas, s'il n'en est pas d'accord il n'est pas vray qu'il soit tout puissant, ainsy il y

a deux principes, l'un du bien et l'autre du mal, l'un qui veut une chose, et l'autre qui veut tout le contraire : on conduit de raisonnement à faire avouer sans replique qu'il n'est ny Dieu, ny diable, ny Enfer, ny ame de la façon qu'on le depeint, et que les Theologiens, c'est a dire ceux qui debitent des fables pour des verités, sont des gens de mauvaise foy, et qui abusent malicieusement de la credulité des peuples, pour leur insinuer ce qui leur plaist, comme si le vulgaire n'estoit capable que de chimeres, ou qu'il ne dust estre nourry que de viandes fades, ou il ne voit que du vuide, du neant, de la folie et pas un grain de sel de verité et de sagesse. il y a longtemps que on n'est informé de ce absurde raisonnement, mais

de tout temps il s'est trouvé des Esprits Sinceres qui se sont recriés contre une pareille injustice, ainsy que nous venons de faire voir dans ce petit traité. Ceux qui aiment la verité y trouveront sans doute une grande Consolation, et c'est a eux que je veux plaire, sans me soucier en nulle maniere de Ceux a qui les prejugés tiennent lieu d'oracles infaillibles.

Fin.

n°. 12/5 - 8

24.#

C. Hwass.

C.
N°. 37.

13748 75252

24.#

McGILL UNIVERSITY LIBRARY
BE46 .S758.Ybo
(M1 ) 385065 Bd 1